

RWANDA «POUR QU'ON N'OUBLIE PAS»

Vingt-cinq ans après le génocide, c'est un pays en plein essor mais toujours hanté par ses fantômes qui s'apprête à commémorer le massacre de près d'un million de Tutsis.

REPORTAGES, PAGES 2-6

A Gisenyi, dans le nord-ouest du Rwanda, où des centaines de Tutsis ont été enterrés en 1994. PHOTO ALEXIS HUGUET/HANS LUCAS

Libération



WEEK-END Idées, Images, Musique, Livres, Food

PAGES 22-51

Jean-Claude Gaudin
«On me crucifie»

INTERVIEW, PAGES 12-15

YOHANNE LAMOULÈRE, TENDANCE FLOUÉ



**«Le P'tit Libé»
fête son
100^e numéro**

CAHIER CENTRAL

M 00175-406-1 F 3,00 €



Par

MARIA MALAGARDIS

Envoyée spéciale à Kabuga

Photos **ALEXIS HUGUET**,**HANS LUCAS**

Jeudi, ils ont creusé sous la chambre à coucher. A coups de pioche énergiques, et il ne leur a pas fallu longtemps pour les trouver : des miettes d'ossements, parfois un morceau de mâchoire. La veille, c'est sous le salon de cette maison qu'ils avaient fait d'autres découvertes macabres. De petits os, par centaines, et encore des débris, désormais tous étalés sur une grande bâche bleue. La famille qui vivait là a été prévenue lundi et a eu trois jours pour déménager. «Des locataires, ils ne savaient rien. Ils ont tout de suite accepté de partir. Personne n'aime l'idée d'avoir des centaines de fantômes sous son lit», souligne Innocent Gasinzwiga, le responsable local d'Ibuka, principale association rwandaise des rescapés du génocide des Tutsis, qui s'est déroulé dans ce petit pays de l'Afrique des Grands Lacs en 1994. Cette année-là, en seulement cent jours, près d'un million de personnes ont été exterminées. Un chiffre d'une ampleur terrifiante. Un quart de siècle plus tard, et à la veille des commémorations qui démarrent ce week-end, on trouve encore des fosses cachées, recelant plusieurs milliers de cadavres.

«TROU DE MÉMOIRE»

«Au total, on en a trouvé près de 40 000 depuis un an dans ce quartier», estime Innocent Gasinzwiga, dont le cou garde des cicatrices de coups de machette. Depuis la découverte des premières fosses, ce rescapé, 69 ans, ne ménage pas sa peine, arpantant d'un pas rapide les artères de Kabuga, petite localité commerçante située à 15 kilomètres de Kigali, la capitale. Il raconte : «C'est grâce aux confessions d'un génocidaire repenti que nous avons pu localiser ces fosses, souvent dissimulées sous des maisons construites après le génocide. Notre informateur avait 15 ans en 1994. Aujourd'hui sorti de prison, il est venu revivre dans ce quartier et il a accepté de collaborer avec nous si y a un an. Très discrètement : il ne tient pas à être identifié.» Le Rwanda reste un pays étrange où les tueurs, sortis de prison, cohabitent, faute d'alternative, avec leurs victimes. Vingt-cinq ans après le drame, bien des secrets continuent de hanter le retour à la vie normale, comme ces fantômes qui ressurgissent sans prévenir.

Avec sa myriade de vélos-taxis et son alignement d'échoppes, Kabuga aurait l'apparence d'une bourgade

VINGT-CINQ ANS APRÈS, LES FANTÔMES DU RWANDA

REPORTAGE

Près de Kigali, l'association Ibuka met encore au jour des charniers dissimulés sous des maisons par les génocidaires hutus, qui ont massacré en 1994 près d'un million de Tutsis. Un travail de mémoire douloureux dans un pays en plein essor.

sans histoires, si elle n'était désormais parsemée de trous gigantesques entourés de palissades en tôle et de cordes à linge sur lesquelles sont suspendus les vêtements retrouvés sur les corps. Des milliers de robes, tee-shirts, sous-vêtements maculés de boue, dernière trace de ces vies brutalement interrompues, qui permettent aux survivants d'identifier leurs proches. Quand elle a reconnu la chemise de son père, Chantal s'est évanouie. «Comme si j'étais soudain plongée dans un trou de mémoire», murmure cette élégante femme de 39 ans, vêtue d'une robe cintrée en pagne. Un «trou de mémoire» qui ressemble plutôt à un violent retour du passé. Le souvenir de ce terrible 17 avril 1994 lorsque, sous ses yeux, son père a reçu un coup de marteau fatal sur la tête à un barrage tenu par des miliciens interahamwe, «ceux qui combattent ensemble». Véritable bras armé du génocide, ils avaient fait sortir de leur voiture Chantal et sa famille, et refusaient de laisser repartir ces Tutsis qu'ils étaient chargés d'exter-

miner. Personne ne pourra jamais saisir le choc et l'effroi de cette jeune fille, alors âgée de 16 ans, lorsque ce jour, entourée d'hommes haineux, elle les a vus traîner, vers un lieu inconnu, son père «agonisant mais encore vivant». Finalement, les miliciens relâcheront le reste de la famille après l'intervention du chef des miliciens, grassement payé pour ce «sauvetage».

«FIEF EXTRÉMISTE»

Mais pendant près de vingt-cinq ans, Chantal, qui a également perdu deux frères et une petite sœur pendant le génocide, a vécu avec ce deuil inachevé : le corps introuvable de son père. Après le drame, elle était bien retournée sur les lieux. Sans rien trouver, ignorant qu'une fosse de 30 mètres de profondeur avait été creusée, sur laquelle on avait bâti une maison. Il y a un an, grâce aux confessions du repenti, elle a appris à la radio la découverte des fosses de Kabuga. La barrière où ils avaient été arrêtés se trouve à quelques mètres seulement. «En 1994, Kabuga était un fief extré-

miste, avec des Interahamwe très puissants. Dès 1992, les autorités locales avaient demandé à la population de creuser des trous à l'arrière de leurs maisons. Personne n'en avait donné ouvertement la raison, mais tous savaient : on préparaît déjà le génocide», rappelle Innocent. Mais pourquoi, au milieu de cette orgie sanglante, les tueurs tenaient-ils tant à enterrer et dissimuler les corps ? «Les grands chefs, les intellectuels et les politiques l'ordonnaient. Pour les cacher aux yeux de la communauté internationale. Certains étaient même convaincus qu'on observait le Rwanda avec des satellites», dit encore Innocent.

Mais ceux qui, plus tard, ont construit des logements sur ces fosses, n'ont-ils rien soupçonné ? «La plupart de ces maisons appartiennent à des patrons qui supervisaient le génocide. Ils les ont bâties dans l'espoir d'effacer à jamais les traces des massacres. Puis ils les ont louées à des gens arrivés dans le quartier après 1994. La population a beaucoup changé ici depuis le génocide», soupire Innocent, le regard perdu



A Kabuga, mercredi. Des vêtements

dans le vague. Lui aussi vivait ailleurs à cette époque. Après la tragédie, il n'est pas retourné dans son ancien quartier, pour ne pas côtoyer chaque jour «des proches des Interahamwe», responsables de la mort de sa femme et de cinq de ses sept enfants, «coupés sous mes yeux». Depuis, l'homme s'est remarié, a eu encore trois enfants. Mais lui aussi cherche toujours le corps d'un de ses fils, massacré il y a vingt-cinq ans. N'a-t-il pas éprouvé de la colère en découvrant, tant d'années plus tard, ces fosses à Kabuga ? «Au début, mon cœur n'était pas bien.» Soudain, il s'interrompt, étouffe un sanglot. «Retrouver ces morts, c'est peut-être le destin que Dieu a voulu pour moi. Pour qu'on n'oublie pas.»

LIBÉ.FR

A retrouver sur notre site, l'intégralité du reportage photo d'Alexis Huguet, de l'agence Hans Lucas, réalisé au Rwanda pour Libé.



trouvés dans des fosses communes mises au jour depuis environ un an.

Rôle de la France: une commission en quête de crédibilité

Les deux chercheurs les plus légitimes sur le sujet ne figurent pas parmi les experts retenus pour enquêter sur le génocide des Tutsis au Rwanda.

Il faut croire que vingt-cinq ans après le génocide, le Rwanda brûle encore les doigts des dirigeants français. Macron avait promis en mai qu'il nommerait une commission, enfin chargée d'ouvrir les archives de l'Etat pour mieux comprendre le rôle de la France au cours de cette période trouble. Celle pendant laquelle Paris a soutenu un régime se préparant au génocide. Vendredi, l'annonce de sa composition renforce les pires craintes d'un nouveau verrouillage. Tout d'abord, aucun spécialiste français du Rwanda n'en fait partie. La

France ne manque pourtant pas de chercheurs qui travaillent depuis longtemps sur l'histoire de ce pays. Avant l'annonce de sa composition, on savait déjà que deux des historiens les plus légitimes sur le Rwanda, Hélène Dumas, chargée de recherches au CNRS et Stéphane Audoin-Rouzeau, directeur d'études à l'EHESS, avaient été écartés. Pourquoi ? Alors qu'il avait accompagné la genèse de cette commission avec l'Elysée, Audoin-Rouzeau a été évincé car jugé «trop antimilitariste».

Un argument insensé concernant cet historien reconnu pour avoir longtemps travaillé sur la Première Guerre mondiale. Voici donc une commission qui sera présidée par un spécialiste du génocide arménien, Vincent Duclert, et sera composée de personnalités parfois tout à fait estimables, comme Annette Wieviorka, spécialiste de la Shoah. Mais la complexité de ce dossier, comme celle de l'histoire de ce pays et des acteurs

qui y sont mêlés, interroge sur les raisons qui les ont poussés à accepter de participer à une commission faisant preuve de si peu de rigueur scientifique. Et dont la crédibilité est d'ores et déjà entamée. Vincent Duclert a pu le constater alors qu'il se trouvait vendredi à Kigali, dans le public qui assistait à une conférence dans le cadre des commémorations du 25e anniversaire du génocide. A la fin de son exposé, le journaliste français Jean-François Dupaqier interpella directement Duclert dans la salle : «Vous avez accepté de présider une commission sur les archives encore secrètes de la France au Rwanda. Vous découvrez pour la première fois le Rwanda aujourd'hui. Je suis étonné que vous ayez accepté cette mission avant même de connaître ce pays», assène le journaliste, dénonçant le danger d'une nouvelle «occultation de la vérité». Tonnerre d'applaudissements.

M.M. (à Kigali)

EDITORIAL

Par
LAURENT JOFFRIN

Archives

C'est un des combats mémoriels les plus amers et les plus terribles de ces dernières années. Mémoire sinistre, mémoire à vif, puisqu'il s'agit du génocide rwandais où près d'un million de personnes, des Tutsis pour l'essentiel, ont succombé sous les coups des génocidaires hutus. On connaît l'acte d'accusation, porté par nombre de journalistes, d'ONG, d'experts de l'Afrique. Obsédée par l'influence anglo-saxonne dans la région des Grands Lacs, la France a soutenu un régime ami, le pouvoir hutu qui dominait à l'époque le Rwanda, pays déchiré par une sanglante rivalité avec la minorité tutsie. Sur la base de ce raisonnement géopolitique, elle aurait formé, armé les futurs génocidaires, puis continué de les soutenir au plus fort du massacre, allant jusqu'à organiser leur exfiltration sous le couvert d'une opération militaro-humanitaire nommée «Turquoise», décidée conjointement par François Mitterrand, Président, et Edouard Balladur, Premier ministre. Ce à quoi les défenseurs de l'action de la France, par exemple Hubert Védrine, à l'époque conseiller du Président, ou l'amiral Lanxade, chef d'état-major, répondent que Paris a tenté d'imposer (notamment lors des accords d'Arusha, un an avant le déclenchement du génocide) un compromis entre les parties en présence, en «tordant le bras» du gouvernement de Kigali, mais que les extrémistes hutus, dans une atmosphère exacerbée par les attaques des rebelles tutsis dans le sud du pays, ont conçu dans le secret puis mis en œuvre une «solution finale» déclenchée par l'attentat contre le Président en place et perpétrée en l'absence des forces françaises. Depuis, d'enquêtes journalistiques ou judiciaires en rapports parlementaires, les deux thèses s'affrontent sur la place publique. Il est clair que la France a soutenu outre mesure un régime dont la partie extrême s'est ensuite livrée à un massacre sans nom. Hubert Védrine admet que les autorités de l'époque ont «sous-estimé» l'intensité de la haine qui opposait les deux parties, tout en soulignant la volonté de compromis qui sous-tendait les accords d'Arusha. La France a-t-elle couvert – facilité, disent certains – le génocide ? Certains documents, certains témoignages vont dans ce sens, aussitôt contestés. Le président Macron s'est abstenu de se rendre à Kigali pour l'anniversaire du massacre. Il a en revanche promis l'ouverture des archives et mis en place une commission chargée de faire œuvre d'histoire (elle-même contestée, d'ailleurs). Cette transparence est de toute nécessité, même si elle contrevient aux règles concernant les documents présidentiels. «Il n'y a rien dans ces archives, leur ouverture est inutile», disent en substance certains défenseurs de la politique française. Etrange argument. S'il n'y a rien dans les archives, raison de plus pour les ouvrir. Ensuite, le débat pourra se poursuivre sur des bases plus saines. Et s'il y a quelque chose... ➤



Des Congolais et Rwandais jouent au volley, le 31 mars sur une plage à Gisenyi, dans le nord-ouest du Rwanda. ALEXIS HUGUET. HANS LUCAS



Le 31 mars à Buhene, dans le nord

De Gisenyi à Goma, deux pays toujours liés par un destin sanglant

En juin 1994, les organisateurs du génocide rwandais se sont repliés dans le nord-ouest, puis au Zaïre, future RDC. La frontière est devenue le symbole d'une histoire commune et violente.

Chaque dimanche, c'est la fête au Tam Tam Beach de Gisenyi. La sono poussée à fond, des adolescents rieurs entrent dans l'eau en esquissant quelques pas de danse, face aux tablées familiales de cette

guinguette posée sur le sable. Au loin, quelques jet-skis enchaînent d'audacieux looping sur le lac Kivu, qui s'étend à perte de vue, frontière naturelle entre le Rwanda et la République démocratique du Congo (RDC). Comment imaginer, face à cette insouciance joyeuse, que vingt-cinq ans plus tôt, cette région a été le théâtre de l'une des pires tragédies du XX^e siècle ?

Missile. Petite station balnéaire greffée sur les rives du lac, Gisenyi n'a pas été épargnée par le génocide de la minorité tutsie, qui fera près d'un million de morts en trois mois. Ici, encore plus qu'ailleurs, les victimes étaient

ciblées depuis longtemps. «On parle toujours de 1994, mais la logique génocidaire s'est en réalité enclenchée dès 1956», insiste Emmanuel, employé à la mairie. *On a commencé à tuer des Tutsis, par vagues régulières, dès la veille de l'indépendance*. Mais au début des années 90, c'est bien dans la région de Gisenyi que les pogroms recommencent. A cette époque, les principaux responsables du pouvoir sont tous originaires de cette zone de collines brumeuses qui encerclent le lac Kivu : le président Juvenal Habyarimana et surtout le puissant clan de sa femme, Agathe. Mais aussi tous les plus hauts gradés de l'armée, à commencer par le colonel Théoneste Bagosora,

général à la retraite, devenu directeur du cabinet du ministre de la Défense, aujourd'hui considéré comme le «cerveau du génocide». Il sera condamné en 2011 à trente-cinq ans de prison par le Tribunal pénal international pour le Rwanda.

Quand l'avion de Habyarimana (dans lequel se trouve aussi le président du Burundi, Cyprien Ntaryamira) est abattu par un missile le 6 avril 1994, ce sont les plus extrémistes parmi ses proches, originaires de Gisenyi, qui commandent dans les coulisses le «gouvernement intérimaire» immédiatement mis en place, et qui supervisent les massacres. En juin 1994, c'est aussi dans cette ville que se réfugie ce gouvernement génocidaire, acculé à la fuite par l'avancée des rebelles du Front patriotique rwandais (FPR), un mouvement dominé par la minorité tutsie et qui, à lui seul, mettra un terme au génocide, dans un pays abandonné par la communauté internationale.

A la mi-juillet, les dés sont jetés : les génocidaires quittent le pays pour se rendre en face, à Goma, sur l'autre rive du lac Kivu, entraînant dans leur sillage une population hutue paniquée par les rumeurs de vengeance du FPR, entretenues par les chefs extrémistes. En quelques jours, plus d'un million de personnes tra-

CHRONOLOGIE

1961

Depuis l'indépendance cette année-là, ce sont les Hutus, traditionnellement agriculteurs et majoritaires dans le pays, qui gouvernent le Rwanda. Les Tutsis, pasteurs minoritaires en termes de peuplement, mais qui constituaient l'élite du pays avant et pendant la colonisation belge, souffrent d'une

discrimination institutionnelle dans les écoles et les administrations.

1er octobre 1990

Début de la guerre civile. Alors que le régime de Juvenal Habyarimana, un Hutu au pouvoir depuis 1973, vient d'autoriser le multipartisme, le Front patriotique rwandais (FPR), formé d'exilés tutsis en

Ouganda, envahit le Nord. Une intervention française le stoppe un temps. Pour le pouvoir, opposants hutus et politiciens tutsis sont des «traîtres» et des alliés du FPR. Un premier massacre de Tutsis a lieu à Kibilira.

1992

Création de la Coalition pour la défense de la République.

Elle rassemble les extrémistes hutus et organise les milices interahamwe, qui joueront un rôle clé dans le génocide. Nouveau massacre de Tutsis dans le Bugesera.

4 août 1993

Les accords de paix d'Arusha prévoient, sous la pression militaire du FPR

arrivé aux portes de Kigali, un partage du pouvoir. La radio Mille Collines et l'hebdomadaire Kangura diffusent une propagande appelant les Hutus au génocide de la minorité tutsi.

6 avril 1994

L'avion du président hutu Habyarimana est abattu par

des tireurs non identifiés peu avant son atterrissage à Kigali. Dans la nuit, tous les responsables de l'opposition sont tués par des militaires et des miliciens. Les massacres frappent les Tutsis et les opposants hutus dès le lendemain. C'est le début du génocide. Le FPR passe à l'offensive deux jours plus tard.



de Goma, cible d'attaques depuis le début de l'année. ALEXIS HUGUET, HANS LUCAS

versent cette frontière, d'à peine quelques mètres, qui sépare les deux villes de Gisenyi et Goma. Ce lieu de passage, on l'appelle encore «la grande barrière». Il fut longtemps constitué de caisses rudimentaires. Depuis fin 2017, un terminal ultramoderne, financé par la fondation du milliardaire américain Howard Buffet, relie ces deux cités, fausses jumelles dont le destin est lié depuis vingt-cinq ans. Mais l'avenir est souvent imprévisible.

Point de passage. Dévastée par le génocide, Gisenyi finit par se relever de ses cendres, alors que Goma reste encore aujourd'hui gangrenée par la misère et l'insécurité qui entretiennent une myriade de groupes rebelles à ses portes. Le contraste est saisissant. D'un côté, une petite station balnéaire prospère et organisée. De l'autre, un chaos bouillonnant dans un océan de pénurie. Rarement une frontière aura séparé, avec une telle proximité, deux mondes aux antipodes. «Dès que les balles crépitent à Goma, je file à Gisenyi, où beaucoup de Congolais se sont récemment installés,

même s'ils travaillent à Goma. La vie est moins chère au Rwanda, les banques ne risquent pas de faire faillite, tous ceux qui ont un peu d'argent à Goma y ont un compte. Mais surtout, au Rwanda, il y a la sécurité», raconte Blaise Ndola, jeune blogueur congolais. Comme beaucoup de compatriotes de sa génération, l'homme de 26 ans se réjouit de l'apaisement récent des relations entre les deux pays. «Depuis que je suis né, je n'ai connu quasiment que des situations de tensions de part et d'autre de la frontière», souligne celui qui souhaite «vivre désormais en paix avec le Rwanda», rappelant que Goma est «bien plus proche» de Kigali que de Kinshasa, lointaine capitale de la RDC. Située à l'extrême-orientale d'un pays-continent, grand comme l'Europe de l'Ouest (2,4 millions de kilomètres carrés), Goma dépend aujourd'hui entièrement du minuscule Rwanda voisin (26 338 kilomètres carrés), pour son ravitaillement. La faute en grande partie aux groupes armés qui ont désorganisé les circuits agricoles et commerciaux. Si le point

Suite page 6

11 mai 1994

Le haut-commissaire des Nations unies pour les droits de l'homme en mission à Kigali prononce pour la première fois le mot «génocide».

22 juin 1994

L'armée française entre au Rwanda, en théorie pour protéger les civils et assurer la distribution de l'aide hu-



manitaire. C'est le début de l'opération «Turquoise». Le FPR accuse la France de «fournir un repli aux tueurs».

4 juillet 1994

Le FPR prend Kigali et met fin au génocide qui a causé la mort de près d'un million de personnes en cent jours. Un million de Hutus prennent la fuite vers le Zaïre (ré-

publique démocratique du Congo en 1997), notamment via la «zone humanitaire sûre» installée par l'armée française dans le sud-ouest du pays.

17 juillet 1994

Le FPR déclare la fin de la guerre. Un gouvernement d'union nationale est formé deux jours plus tard.

A Kayonza, un développement érigé en modèle

Dons de vaches, réorganisation territoriale, lancement d'un satellite... Les autorités multiplient les initiatives pour remettre le pays, et surtout les campagnes, sur pied. Parfois à marche forcée.

ce qu'on appelle l'«umugudu», l'agglomération. Afin de faciliter le raccordement à l'eau potable ou à l'électricité. Mais aussi pour des raisons de sécurité», explique Innocent Hakizakumeza. Vingt-cinq ans après le génocide, les bourreaux et leurs victimes y cohabitent. «Le pari, c'est aussi que le développement réussira à convaincre les gens qu'ils ont plus à perdre qu'à gagner en cédant à la destruction», confie un proche du régime.

Veue et mère de dix enfants, Astérie a longtemps vécu dans la pauvreté la plus extrême. Jusqu'à ce qu'elle bénéficie, en 2009, du programme «Girinka» mis en place au Rwanda, trois ans plus tôt. «L'idée, c'est d'offrir une vache à des familles dans le besoin», rappelle Innocent Hakizakumeza, responsable du développement dans le district de Kayonza, dans l'est du Rwanda. C'est ici que vit Astérie, dans une maison modeste, assortie d'une étable. «La vache qu'on m'a offerte il y a dix ans est morte. Mais elle a donné naissance à sept autres bovins. J'en ai vendu quatre et gardé trois», explique-t-elle. Dans son petit salon, elle montre avec fierté la télé et la radio, le plafond refait à neuf. Un confort obtenu grâce à la vente du lait et à l'utilisation du fumier pour cultiver quelques légumes. «Avant, je n'avais même pas les moyens d'acheter du sucre», explique-t-elle assise. En treize ans, plus de 340 000 vaches ont été distribuées aux familles paysannes les plus pauvres de ce pays.

Regrouper. Quand on évoque le Rwanda d'aujourd'hui, on cite une croissance impressionnante, 8,6% pour cette année, qui s'incarne dans l'essor fulgurant de la capitale, Kigali, cité moderne et écoresponsable où les sacs plastiques sont totalement bannis. Mais le véritable enjeu reste celui des campagnes. Et même les plus impressionnantes prouesses d'un pays qui a dû renaitre de ses cendres ont pour objectif d'y améliorer l'existence. Le 27 février, le Rwanda a ainsi lancé son premier satellite avec la société britannique OneWeb. Au-delà du symbole de réussite, il doit surtout permettre de connecter à Internet les écoles des régions les plus reculées.

A Kayonza, Astérie n'en a jamais entendu parler; et sa vie quotidienne semble toujours à des années-lumières de celles des citadins de Kigali. Mais comme tous les Rwandais, elle dispose désormais d'une couverture médicale pour laquelle elle cotise 21 euros par an pour elle et ses dix enfants. Un dispensaire a également été construit non loin de sa localité. Le terme «localité» n'est d'ailleurs pas la moindre des nouveautés dans le Rwanda de l'après-génocide. «Avant 1994, il n'y avait pas vraiment de villages. Les paysans préféraient souvent vivre au milieu de leurs champs, éloignés les uns des autres. Par la suite, on a les a forcés à se regrouper dans

Répondre. Du coup, le développement se fait parfois à marche forcée. L'économie rurale repose sur un maillage de coopératives, «qui contribuent à 85% de l'activité de la région de Kayonza», confirme Innocent Hakizakumeza. Avec fierté, il mentionne aussi «Sacco», un organisme mis en place en 2013 pour favoriser l'épargne et le crédit. «Ici, toute la population a été incitée à y adhérer», assure-t-il. Et si on n'est pas d'accord? La question de la liberté d'expression continue de susciter d'innombrables critiques à l'extérieur du pays. Depuis des années et jusque dans leurs rapports les plus récents, les principales ONG internationales des droits de l'homme, dénoncent régulièrement des cas de censure et la «mise en place d'une démocratie sous tutelle» selon la formule utilisée par la Fédération internationale des droits de l'homme.

Que pensent réellement les Rwandais? Pour un étranger, il est d'autant plus difficile de répondre que dans ce pays, chose rare en Afrique, tout le monde partage une seule et même langue, le kinyarwanda, qui forme comme une muraille face au monde extérieur. Dans les campagnes, c'est souvent la seule langue utilisée. «Paul Kagame [le président du pays, ndlr] peut sembler parfois un peu dur. Mais personne ne remet en cause le fait qu'il ait amélioré la vie quotidienne», confie un employé d'une usine de transformation de maïs à Kayonza. C'est l'une des treize usines de transformation de produits agricoles implantés dans ce district en moins de dix ans. Inaugurée en 2008, elle a permis d'augmenter de 30% les revenus des petits producteurs de la région.

MARIA MALAGARDIS
Envoyée spéciale à Kayonza

«La vache qu'on m'a offerte il y a dix ans est morte. Mais elle a donné naissance à sept autres bovins. J'en ai vendu quatre et gardé trois.»

Astérie
bénéficiaire du programme Girinka à Kayonza





Des ouvriers travaillant à construire une route bitumée, mardi, dans le centre de Kayonza dans l'est du Rwanda. PHOTO ALEXIS HUGUET. HANS LUCAS

Suite de la page 5 de passage de la «grande barrière» prend désormais des allures high-tech, celui de la «petite barrière», monopolisée par les commerçants, reste un joyeux futoir où chaque matin, une foule, essentiellement composée de femmes, se presse les pieds dans la boue. Elle se soumet aux rituels sanitaires de prévention contre Ebola depuis que l'épidémie fait des ravages à Beni, à 350 kilomètres au nord de Goma, ayant fait plus de 500 morts dans le pays. Une fois ces contrôles effectués, les femmes foncent acheter des produits vivriers côté rwandais avant de revenir les vendre côté congolais. «Bienvenue dans la première frontière du monde», clame, un rien sarcastique, Emile, un policier qui n'hésite pas à cravacher les commerçantes qui sortent du rang. Il soutient que ce point de passage est désormais l'un des plus encombrés de la planète. «Si Ebola arrive à Goma et qu'on ferme la frontière, ce sera une catastrophe alimentaire pour nous», souligne un entrepreneur congolais.

Incursions. La ville vit déjà sous perfusion humanitaire. Toutes les agences onusiennes et les ONG internationales ont pignon sur rue, leurs stickers s'affichant sur d'énormes 4×4 qui sillonnent les rues boueuses de la capitale du Nord-Kivu. Arrivés en 1994, les humanitaires ne sont jamais repartis. Visiblement sans avoir réussi à résorber les maux de la région. Quel contraste, là encore, avec Gisenyi, où aucune enseigne d'ONG n'est visible. Elles ont été priées de quitter le Rwanda après le génocide, quand le FPR a pris le pouvoir dans un pays en ruines.

Le retour à la normale a pourtant été bien long. Pendant plusieurs années, l'insécurité

A l'entrée du cimetière de Gisenyi, [...] c'est sur ces troncs qu'on frappait à mort les bébés.

a également miné Gisenyi. «Quand le gouvernement génocidaire est passé à Goma, avec l'armée et les militaires, c'est comme si l'idéologie génocidaire s'était déplacée de l'autre côté de la frontière. A Goma, ils ont fait la chasse aux Tutsis qui y vivaient depuis plusieurs années. Et ils ont multiplié les incursions meurtrières au Rwanda», se souvient John, qui avait 10 ans au moment du génocide. Il n'a pas oublié l'attaque de son internat de Gisenyi: «Une nuit, en 1996 ou 1997, j'étais encore très jeune, les balles ont frôlé ma tête, ça tirait partout dans le dortoir puis ils sont repartis de l'autre côté de la frontière.»

Au cimetière de la ville, une stèle rappelle la mémoire des 28 employés de la Bralirwa, la brasserie nationale installée sur les rives du lac. En 1998, leur bus est arrêté par un groupe d'hommes qui exige de ces derniers qu'ils se séparent. Les Tutsis d'un côté, les Hutus de l'autre. Les employés refusent. Ils seront tous tués, à l'exception d'un rescapé, blessé. 1998, c'est aussi l'année où les forces rwandaises décident de franchir la frontière et de mettre elles-mêmes un terme aux incursions venues de l'autre côté du lac. La suite est une longue série de conflits, qui feront tomber le régime du maréchal Mobutu à Kinshasa et enraciner-

ront le règne des seigneurs de guerre dans l'Est. En RDC, le ressentiment contre le Rwanda, accusé d'avoir envahi et pillé la région, est encore sensible. Et les relations entre les deux pays ont longtemps été hostiles. Les mémoires jouent souvent les unes contre les autres. Mais au Rwanda, le souvenir du génocide écrase tout le reste.

Démons ethniques. Les employés de la Bralirwa ne sont pas les seuls à être enterrés au cimetière de Gisenyi. Le site est devenu un mémorial où reposent plus de 3000 victimes. «On a rebaptisé cet endroit "la commune rouge", rappelle Innocent Kambanda, un responsable d'Ibuka, l'association des rescapés du génocide. Pendant l'extermination, c'est sous prétexte de les emmener à la commune qu'on embarquait les Tutsis jusqu'ici. Avant de les tuer devant une fosse creusée entre les tombes. En arrivant, ils ne savaient pas ce qui les attendait. Mais pour les tueurs, c'était une façon de rationaliser les massacres en perdant moins de temps à ramasser les corps ici et là.» Son père a été «convoqué à la commune» dès le premier jour du génocide, le 7 avril. Il n'en est jamais revenu.

A l'entrée du cimetière, des eucalyptus massifs s'orneront bientôt eux aussi d'une stèle. Elle rappellera que c'est contre ces troncs qu'on frappait à mort les bébés avant d'emmenager leurs mères à la fosse. Un musée est également en construction sur le même site. Pour expliquer les racines d'une division ethnique alimentée par la propagande extrémiste, depuis l'indépendance. «Aujourd'hui, il n'y a officiellement plus de Tutsis ou de Hutus, nous sommes tous rwandais. Bien sûr, on n'efface pas tout ça d'un coup de baguette magique,

mais pour la première fois de notre histoire, nous avons un gouvernement qui ne raisonne pas en termes ethniques», souligne Innocent Kambanda.

Ironie de l'histoire, alors que le Rwanda tente d'éradiquer les démons ethniques, ils n'ont jamais été aussi fort côté congolais. «Le tribalisme dicte tout désormais à Goma. Le choix du vote, la répartition des postes dans les institutions. Ce n'était pas le cas avant les années 90», soupire un entrepreneur de cette ville, qui ne peut plus faire de commerce dans certaines régions au nord de la localité «parce que je n'appartiens pas à la bonne ethnie», dit-il. «Les ethnies, ce sont des histoires artificielles», assène pour sa part Yussuf Ntamuhaaga dans un café proche de la gare routière de Gisenyi. Ce Hutu de 59 ans fait partie de ces Justes qui, souvent au péril de leurs propres vies, ont sauvé des Tutsis. «La logique génocidaire me semblait insensée. Tuer des gens juste pour ce qu'ils sont? Impossible. Mais c'est aussi parce que je suis musulman. Notre communauté a mieux résisté aux sirènes de l'extrême que les chrétiens», constate-t-il. L'homme a sauvé une vingtaine de Tutsis, les cachant dans le coffre de sa voiture pour les faire passer à Goma. Parmi celles et ceux qu'il a arrachés ainsi aux griffes des tueurs, il y a ces deux jeunes filles, découvertes affamées et apeurées dans une bananeraie. L'aînée est aujourd'hui ministre de la Culture et des Sports. «Elle revient parfois me voir», dit Yussuf, en montrant sur son portable des photos prises cet été sur la plage de Gisenyi. Tout sourire, il pose à côté d'elle. Son prénom? «Esperance», murmure son sauveur.

MARIA MALAGARDIS

Envoyée spéciale à Gisenyi et à Goma



POLICE

AU CŒUR DU CHAOS

L'ENQUETE

LUNDI 8 AVRIL - 20H40



PREMIÈRE SUR L'INFO

En amont des législatives de mardi, le Premier ministre israélien Benyamin Nétanyahou a une fois de plus diabolisé la minorité arabe du pays. Celle-ci est tiraillée entre boycott, vote communautaire ou «vote utile» pour le général Gantz.

REPORTAGE



ISRAËL Le dilemme des citoyens arabes

Par
GUILLAUME GENDRON
Envoyé spécial à Nazareth

Attablé à l'une des plus vénérables pâtisseries de Nazareth – la «capitale» des Palestiniens d'Israël – Omar Zohbi en rirait presque, du haut de ses 70 ans. «C'est un malin, y a pas à dire. Ça a marché la dernière fois, alors ils s'y remet. C'est son tour imparable.» Le «malin» en question, que les stratégitiques politiques appellent «le Magicien», c'est Benyamin Nétanyahou.

Le Premier ministre israélien est en quête d'un cinquième mandat et d'un record de longévité au pouvoir (treize ans, soit plus que le fondateur

de l'Etat David Ben Gourion), dans une élection anticipée cherchant à éclipser ses ennuis judiciaires et qui l'a transformée en référendum sur sa personne, oblitérant tout débat d'idées en faveur d'une campagne en rase-mottes, entre fake news, attaques sous la ceinture et rhétorique toxique contre la minorité arabe, soit 20% de la population. C'est à cette dernière «tactique» que Zohbi pense quand il parle de «tour imparable».

Lors du précédent scrutin, en 2015, Nétanyahou avait attendu la dernière

semaine de campagne pour jouer cette carte maîtresse. Des millions de SMS avaient alors inondé les téléphones israéliens, érigeant en danger existentiel une participation massive et surprise de la communauté arabe, téléguidée par le Hamas. Le jour du scrutin, «Bibi» avait enfoncé le clou avec une vidéo restée célèbre. A quelques heures de la fermeture des bureaux de vote et en violation de la loi électorale, il y exhortait les indécis à voter pour son parti, le Likoud, afin de contrer «les Arabes qui se rendent aux urnes en hordes» [ou, selon d'autres tra-

ductions, en «troupeaux», ndlr]. Les organisations gauchistes les amènent en bus!» Aux yeux de plusieurs biographes, ce clip YouTube lui aurait permis d'arracher l'élection.

OLD SCHOOL

Pour les législatives anticipées du 9 avril, l'insubmersible Premier ministre n'a cette fois pas attendu. Depuis des semaines, les porte-flingues de Nétanyahou serinent le même slogan, au racisme transparent : «Bibi ou Tibi.» Au-delà de la ressemblance phonique, Ahmad Tibi est le député arabe le plus populaire d'Israël, un ex-conseiller de Yasser Arafat aujourd'hui à la tête du parti Ta'al, une faction arabe laïque et attrape-tout, mettant l'accent sur la qualité de vie des Palestiniens d'Israël.

En clair, «Bibi ou Tibi» veut dire «Moi ou les Arabes». Mais le principal visé dans cette formule, ce n'est pas Ahmad Tibi, punching-ball commode de la droite israélienne, mais Benny Gantz, principal rival de Nétanyahou. Si l'on suit la mathématique parlementaire, l'ex-chef d'état-major de Tsahal à la tête de Bleu et Blanc (alliance entre centristes laïques et généraux old school dressés contre les excès du «bibisme») aura du mal à se passer du soutien des partis arabes pour former un bloc à même de faire tomber Nétanyahou. Ainsi résumé dans



Ahmad Tibi, membre de la Knesset et leader du parti Ta'al, lors d'un événement de campagne électorale dans le nord d'Israël, le 8 février. PHOTO AMMAR AWAD. REUTERS

de campagne. C'est le reflet de l'extrémisation du discours public israélien des quinze dernières années, particulièrement visible sur les réseaux sociaux.

En 2015, une fois élu, Nétanyahou s'était excusé auprès des Palestiniens d'Israël pour la «peine» causée par sa fameuse vidéo. Tibi et son allié Ayman Odeh (chef de file du parti arabo-juif Hadash, héritier du parti communiste israélien) n'ont jamais cru à ce repentir et ont choisi de répondre par l'ironie. Cette année, sur les affiches du ticket Hadash-Ta'al, chacun est devant un bus avec le slogan : «*En troupeau jusqu'aux urnes!*» Malgré son poids, le vote arabe en Israël est un continent noir dont se désintéressent les médias locaux. Il y a d'abord la question cruciale de la participation (64% lors des dernières législatives), bien moindre que celle des Juifs israéliens. La question du boycott reste omniprésente. Autour du dilemme suivant : participer pour défendre ses intérêts communautaires ou s'abstenir par refus de jouer les cautionniers pluralistes à la Knesset ?

«*Les députés arabes sont des pions utilisés par Israël pour passer pour une démocratie aux yeux du monde*, lance Georges, arabe chrétien de Nazareth, rencontré dans le magasin familial de bibelots religieux. *Le pire dans tout ça, c'est qu'ils sont nuls. Pour ne pas passer pour des sionistes, ils en font des caisses, disent des trucs limites et nous foutent la honte. Au final, on perd sur les deux tableaux : ni influence ni meilleure image.*» Sa sœur, Dina, réplique : «*Le boycott ne sert à rien. Je suis citoyenne de ce pays et je paye des impôts : je veux que cet argent revienne aussi à ma communauté. Si on ne le réclame pas, qui le fera ?*»

Un fort boycott ferait les affaires de Nétanyahou. Pour l'éditorialiste israélien Anshel Pfeffer, la très controversée loi Etat-nation, passée au forceps l'été dernier, n'était rien d'autre qu'un outil de précampagne visant à décourager l'électeur arabe. Début mars, Rotem Sela, une animatrice télé, s'est dressée contre la stigmatisation des Arabes par le Premier ministre en écrivant sur Instagram qu'«*Israël est l'Etat de tous ces citoyens*». Indignation reprise par rien de moins que le président israélien, Reuven Rivlin, et la mégastar Gal Gadot, Wonder Woman au cinéma. Nétanyahou avait alors répondu sur le même canal qu'«*Israël était l'Etat-nation du peuple juif - et personne d'autre*», citant la nouvelle législation.

Le texte, qui ne reconnaît le droit à l'autodétermination qu'au seul peuple juif et a dégradé le statut de la langue arabe, a été perçu comme une insulte par les Arabes d'Israël. Surtout les plus «assimilés» d'entre eux (les autres y voyant un simple «aveu»), et plus spécifiquement les druzes, en nombre dans les rangs de l'armée et de la police. Cette communauté à part, qui ne se considère pas palestinienne et pratique un islam

hétérodoxe, a longtemps été un réservoir de voix pour la droite, notamment le Likoud.

MOBILISATION INCERTAINE

Selon un récent sondage, plus de la moitié d'entre eux auraient décidé de voter Gantz pour laver l'affront de la loi Etat-nation. Effet boomerang contre Nétanyahou? Difficile à dire : des études contradictoires ont annoncé tour à tour une mobilisation en hausse des Arabes puis une forte abstention (autour de 50%), équivalente à celle durant la Seconde Intifada (2000 - 2005) en réponse à cette campagne à droite toute. D'autant que l'opposition, hormis le petit parti de gauche Meretz, dont la liste inclut deux candidats arabes bien placés, n'envoie aucun signal en leur direction. «*Comme un match de foot où droite et centre gauche sont deux équipes et les Arabes le ballon*», a résumé un analyste israélien.

Pour ceux qui se rendront aux urnes, reste le choix du parti, une minorité seulement (environ 18%) votant pour des formations sionistes. En 2015, l'affaire était limpide. Afin d'être sûr de passer le seuil d'éligibilité rehaussé à 3,25% par la droite pour éliminer les factions arabes les plus radicales, les principaux partis de la communauté s'étaient rassemblés sous un même parapluie, des islamistes aux communistes. Un succès : la «Liste arabe unie» avait récolté 13 sièges, en faisant la troisième formation du pays.

Depuis, les ego ont eu raison de l'unité. Cette année, les quatre grands partis arabes se présentent en deux blocs distincts. D'un côté, les pragmatiques Hadash et Ta'al. Et de l'autre, plus raides dans leur antisionisme, les islamistes de Ra'am et Balad, au panarabisme hérité de Nasser. «*Tibi et les islamistes ont le même électorat. Plutôt défavorisé, habitant les villages dans le Nord et le désert du Negev. Hadash et Balad s'adressent aux citadins éduqués, aux chrétiens et à ceux qui vivent dans des villes juives*», schématise Mohammad Darawshe, de l'Institut Shalom Hartman.

Pour ce fin connaisseur du vote arabe, architecte de nombreuses campagnes, Nétanyahou a peut-être joué son va-tout anti-arabe trop tôt : «*Cette fois, les partis arabes ont pu s'organiser, et Gantz est un adversaire crédible. Tibi peut dire : "Voter pour moi et je renvoie Bibi chez lui." Il y a un vrai ras-le bol : il faut dire qu'au-delà de la loi Etat-nation, la coalition au pouvoir a fait voter 28 lois anti-arabes durant la dernière mandature !*»

Dernière illustration en date, presque caricaturale. Le Comité central électoral (entité composée des partis à la Knesset et donc dominée par la coalition actuelle) a tenté d'interdire la liste Balad-Ra'am et la candidature d'Ofer Cassif, professeur juif antisioniste de Hadash. Tout en validant celle du suprémaciste juif Michael Ben-Ari, allié de «Bibi»...

Décisions finalement renversées par la Cour suprême israélienne.

Enfin, il y a l'option du «vote utile» Gantz. Dans la boutique pour pèlerins, Georges réfléchit à voix haute. Le plus important, dit-il, «*c'est que Bibi dégage. On veut plus de lui. Je ferai tout pour qu'il parte*». Voter Gantz, taquine sa sœur? «*Franchement ouais*», répond-il.

Pour l'instant, le général, dont la courte

LIBÉ.FR

Macron reçoit un rival de Nétanyahou

Yair Lapid, numéro 2 du parti centriste Bleu et Blanc, a rencontré le président français vendredi, alors que le Premier ministre israélien a reçu le soutien de Trump, Poutine et Bolsonaro.

malgré lui, topant avec les partis arabes pour faire voter les accords d'Oslo en 1993 avant d'être assassiné deux ans plus tard. Tibi et Odeh ont déjà posé leurs conditions pour soutenir Gantz : relance du processus de paix, abrogation de la loi Etat-nation et package économique pour la minorité arabe. «*Je ne suis pas dans la poche de Gantz, insiste Ahmad Tibi. Je ne suis même pas sûr qu'il soit mieux que Nétanyahou. Mais je sais que Nétanyahou est ce qu'il ya de pire pour nous.*»

FOULE CONTINENTALE

CAROLINE GILLET
13H20 / 14H LE DIMANCHE



DE L'AUDACE DES JEUNES DES RÉCITS EUROPÉENS

en partenariat avec

Liberation



RETROUVEZ CETTE ÉMISSION EN PODCAST

un clip du Likoud : si l'on gratté la surface d'une affiche à l'effigie de Gantz, c'est Tibi qu'on trouve derrière.

«*En un quart de siècle, Nétanyahou n'a jamais changé de tactique*, estime Moshe Gaon, directeur de campagne de l'ex-Premier ministre Ehud Barak et auteur d'un manuel de stratégie politique sobrement intitulé *Killer Instinct*. Il joue sur la haine, ramène tout aux peurs primaires, aux tribus. Juifs contre Arabes, patriotes contre collabos. Toute une série d'ennemis systématiquement diabolisés – les médias, la gauche, les juges – autour d'une prétendue collusion ou proximité avec les Arabes.» Déjà en 1999, Nétanyahou martelait que «*voter Barak, c'est voter Arafat*».

Le «docteur Tibi» (il est gynécologue de formation) s'en souvient encore. «*Mais la rhétorique actuelle est bien plus extrême que par le passé*, assure-t-il à Libération. A la télé, Miri Regev [le ministre de la Culture] m'accuse d'être derrière la dernière attaque terroriste. Sur Facebook, il y a des vidéos des partis extrémistes où je me fais décapiter. Ce sont des appels au meurtre dans une atmosphère fasciste.»

Pour Salem Barahme, dont l'Institut palestinien pour la diplomatie publique a lancé une campagne contre les messages haineux durant l'élection, «*il ne faut pas réduire cela à de simples gimmicks*



LIBÉ.FR

Grand format : la recette anti-sida du Burkina En quinze ans, le pays d'Afrique de l'Ouest a réussi à juguler l'épidémie du VIH grâce au travail des associations sur le terrain. Mais leur action auprès des plus exposés au virus se heurte à la stigmatisation et au manque chronique de moyens. Un grand format à retrouver sur Libération.fr à l'occasion de la 25e édition du Sidaction ce week-end. PHOTO OLYMPIA DE MAISMONT



Un milicien garde des véhicules que son groupe aurait subtilisés aux forces du maréchal Haftar, à Zawiya, vendredi. PHOTO MAHMUD TURKIA. AFP

Haftar, l'offensive de trop en Libye ?

Le maréchal a lancé depuis jeudi ses troupes sur la capitale, Tripoli. Elles ont été repoussées, mais l'opération fait craindre un embrasement et un coup d'arrêt au processus de paix.

Par
CÉLIAN MACÉ

« L'heure a sonné », a déclaré Khalifa Haftar. Le maréchal a ordonné jeudi à son autoprotamée armée nationale libyenne (ANL) de marcher sur Tripoli. Depuis la chute de Benghazi, en 2017, puis celle de Derna, à la fin de l'an dernier, l'officier septuagénaire est maître de la Cyrénacique, la province orientale du pays. Mais l'incontrôlable militaire, qui n'a jamais re-

connu l'autorité du gouvernement d'union nationale formé sous l'égide des Nations unies, est prisonnier du théorème de la bicyclette : s'il n'avance pas, il tombe.

Hostile. En février, Haftar a donc lancé l'ANL à la conquête du Fezzan – la partie méridionale, en grande partie désertique, de la Libye. « Il a progressé très vite, même si on ne peut pas dire qu'il contrôle le Sud », nuance Virginie Collombier, de l'Institut universitaire européen de Florence. Il a réussi à retourner des acteurs puissants. Avec deux conséquences : il obtient un accès aux champs pétroliers, enjeu fondamental en Libye, et il fait la démonstration de sa capacité d'unifier militairement le pays, même si c'est avant tout une question d'affichage, car en réalité, son armée est une addition de forces aux intérêts très différents. » Haftar a depuis fait remonter ses unités pour s'attaquer à la

Tripolitaine, région la plus peuplée, la plus riche, et surtout la plus hostile à sa personne. Dès l'annonce de son offensive, une coalition s'est formée contre lui, composée notamment de la Force de protection de Tripoli, alliance de milices qui défendent le gouvernement d'union nationale, et des puissantes brigades de la ville de Misrata, à 200 kilomètres. « Pour la première fois, les forces de l'Ouest, habuellement très fragmentées, semblent unies », commente Virginie Collombier. Paradoxalement, l'agression de Haftar pourrait les renforcer. »

Jeudi, une colonne de l'ANL a été signalée au sud de la ville de Gharyane, verrou stratégique sur la route de Tripoli. Le lendemain, à l'aube, un convoi armé a été repoussé à une trentaine de kilomètres de la capitale, en direction de l'ouest. Une milice progouvernementale de

la ville de Zaouia a fait 145 prisonniers parmi les soldats de l'ANL et confisqué 60 véhicules. « Les brigades de l'Ouest disposent d'énormément d'armement. L'armée de Haftar ne pourra en aucun manière pénétrer facilement et rapidement dans Tripoli », rappelle Tarek Megerisi, chercheur associé au Conseil européen des relations internationales. Son expansion dépend toujours des forces locales qu'il peut attirer. Pour l'instant, des affrontements

ont éclaté dans les villes qu'il a tenté de rallier, et ses partisans ne semblent pas en sortir vainqueurs. »

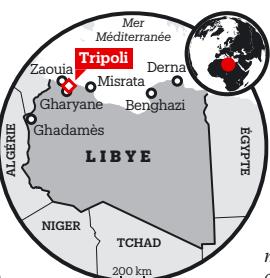
Mépris. Le timing de l'offensive interroge. Elle intervient à dix jours de la conférence de Ghadames, organisée par l'ONU. Une réunion dans laquelle son envoyé spécial, Ghassan Salamé, a placé ses derniers espoirs de relance du processus de paix. Son secrétaire général, António Guterres, était d'ailleurs en visite à Tripoli

quand Haftar sonnait la charge. « Cela montre le mépris qu'il a pour le processus onusien », estime Tarek Megerisi. « Fâiez el-Serraj, le chef du gouvernement d'union nationale, détient la seule chose qu'il ne peut pas prendre avec les armes : la légitimité internationale. Un deal entre les deux hommes, négocié à Abou Dhabi, a capoté il y a quelques semaines. Haftar, par peur d'être marginalisé lors de la conférence nationale, tente un coup de force pour apparaître une nouvelle fois comme incontournable. »

Un pari risqué. Car le maréchal va-t-en-guerre, jusqu'ici soutenu par les Emirats arabes unis, l'Arabie Saoudite (il a été reçu par le roi le 27 mars), l'Egypte, et de façon plus discrète par la France, est cette fois difficilement défendable. Un communiqué signé par Washington, Paris, Londres Rome et Abou Dhabi a appelé « toutes les parties libyennes à faire baisser immédiatement les tensions ». Le Conseil de sécurité devait se réunir en urgence vendredi soir. « Haftar est celui qui ruine le processus de paix, qui ne tient aucun de ses engagements », note Virginie Collombier. Diplomatiquement, la France est exposée : Haftar se permet ses coups de force car il a toujours été appuyé par Paris. »

Vendredi soir, des combats étaient toujours signalés à une quarantaine de kilomètres de Tripoli. Les habitants de la capitale ont en mémoire la bataille meurtrière de 2014, déclenchée par l'opération « Dignité » du même maréchal Haftar, censée « nettoyer » le pays des brigades révolutionnaires, islamistes et mafieuses ayant prospéré à la chute de Kadhafi. « On assiste à un nouveau déferlement de haine très inquiétant sur les réseaux sociaux », relève Virginie Collombier. La conférence nationale aura-t-elle encore un sens ? Il est tout à fait possible qu'Haftar se soit lancé dans cette aventure avec pour objectif de saboter le processus. »

A moins que cette offensive soit considérée comme celle de trop, par les Libyens comme la communauté internationale. « Haftar a beaucoup à perdre », résume la chercheuse. Ce qui le rend dangereux. « Il aura l'air faible s'il signe un cessez-le-feu sans avoir réalisé aucune avancée sur le terrain. Or il est très soucieux de son image, juge Tarek Megerisi. Son entêtement pourrait embraser la Tripolitaine. » António Guterres a tout de même vu le maréchal vendredi à Benghazi. « Je quitte la Libye avec une profonde inquiétude et un cœur lourd », a-t-il lâché à l'issue de la rencontre. ▶





LIBÉ.FR

Ecologie et européennes : sortir des illusions

Alors que l'écologie (photo lors de la manifestation pour le climat du vendredi 15 mars à Paris) mobilise un grand nombre de têtes de liste, il reste à construire des coalitions politiques qui devront peser concrètement sur les orientations des institutions européennes. Une tribune de Géraud Guibert. PHOTO YANN CASTANIER. HANS LUCAS

Brexit: après le 29 mars, le 12 avril, le 22 mai, le 30 juin ?

Theresa May joue-t-elle l'usure ? La Première ministre britannique a déjà proposé trois fois au vote des députés du son Parlement l'accord de retrait de l'Union européenne. Par trois fois, elle a été sévèrement défaite. Ce qui ne l'empêche nullement d'envisager une quatrième tentative. Idem avec l'UE : le mois dernier, elle avait demandé aux Vingt-Sept une extension de l'article 50 jusqu'au 30 juin. La réponse avait été négative avec une offre alternative de deux dates qu'elle avait acceptées, le 12 avril sans accord ou le 22 mai avec accord. Vendredi, May a en-

voyé une lettre à Donald Tusk, président du Conseil européen, pour l'informer que le Royaume-Uni souhaiterait obtenir une extension jusqu'au... 30 juin. Façon de tenter de faire porter à Bruxelles la responsabilité de la date du Brexit. En principe, l'UE a déjà indiqué qu'un nouveau délai ne serait envisageable qu'en cas de changement de circonstances significatives, comme des élections générales ou un nouveau référendum. On n'en est pas là, même si un porte-parole de May a affirmé que les «circonstances avaient changé», sans entrer dans les détails.

L'inondation, jeudi, de la Chambre des communes ne semble pas suffisante. Le seul changement en cours est que depuis quarante-huit heures, des discussions se tiennent entre le gouvernement conservateur et le Labour pour tenter de trouver un compromis propre à recueillir une majorité pour faire adopter l'accord. Mais, pour l'instant, aucune issue n'est en vue. Dans sa lettre, May explique ne pas souhaiter un long délai et ne pas vouloir que les Britanniques participent aux européennes du 26 mai. Mais elle assure aussi que les préparatifs pour y participer sont en

cours. La situation, qui frôle déjà l'absurde, pourrait aboutir à l'élection d'eurodéputés britanniques, qui, si un accord était voté, ne siégeraient pas au Parlement européen le 2 juillet. A moins que l'extension accordée soit plus longue... Vendredi, l'Elysée a estimé que les discussions sur une extension étaient «prématuées» et devaient être accompagnées d'un «plan alternatif crédible». Les Vingt-Sept décideront de la réponse à apporter à May mercredi lors d'un Conseil extraordinaire à Bruxelles.

SONIA DELESALLE-STOLPER (à Londres)

«Le réchauffement climatique ne se produit pas de manière uniforme. Les pays proches de l'Arctique, comme le Canada, souffrent de ce qu'on appelle une boucle de rétroaction négative, ou un cercle vicieux.»

ALAIN BOURQUE
climatologue



«Le réchauffement au Canada est en moyenne le double de l'amplitude du réchauffement mondial», selon une étude présentée en début de semaine. Depuis 1948, la température du globe a augmenté de 0,8 degré en moyenne, contre 1,7 degré au Canada. «Avec la hausse des températures, la durée d'enneigement et d'englacement diminue. La chaleur qui était réverbérée par la neige et la glace est donc absorbée par le sol, ce qui le réchauffe», explique Alain Bourque, qui a participé à l'étude.



ALGERIE



TURQUIE

Le centre d'Algier était bondé pour le premier vendredi de contestation depuis la démission du président Abdelaziz Bouteflika, les manifestants criant leur refus de toute implication de ses anciens fidèles dans la transition politique, ont constaté des journalistes de l'AFP. Difficile à évaluer en l'absence de chiffres officiels, la mobilisation était massive dans la capitale en début d'après-midi, au moins aussi importante que celles des vendredis précédents, déjà jugées exceptionnelles. D'importantes manifestations ont eu lieu à Oran et Constantine ainsi qu'à Batna, selon les images retransmises par la télévision nationale. Les protestataires appellent notamment au départ des «3B», Abdellah Bensalah, Tayeb Belaïd et Noureddine Bedoui, trois hommes clés de l'appareil mis en place par Abdelaziz Bouteflika et à qui la Constitution confie les rênes du processus d'intérim d'une durée de trois mois.

Le candidat de l'opposition à Istanbul a déclaré vendredi maintenir son avance sur son opposant du parti présidentiel, en plein processus de recomptage de certains bulletins après les élections municipales de dimanche. Les deux candidats sont toujours au coude-à-coude. Ekrem Imamoglu, candidat du Parti républicain du peuple (CHP, social-démocrate), a ainsi indiqué avoir désormais près de 19 000 voix de plus que son concurrent du Parti de la justice et du développement (AKP, islamico-conservateur), Binali Yıldırım. Une goutte d'eau à l'échelle d'une ville de 15 millions d'habitants. Le recomptage «devait être terminé d'ici la fin du week-end», a également déclaré Imamoglu. Si l'AKP est arrivé en tête de ce scrutin à l'échelle nationale, il a, selon des résultats provisoires, perdu Ankara et Istanbul, les deux villes les plus importantes du pays, contrôlées par les islamistes depuis vingt-cinq ans.

Diesel L'UE accuse d'entente BMW, Daimler et Volkswagen

En s'entendant sur des restrictions de la concurrence dans le développement de technologies de réduction des émissions polluantes, BMW, Daimler et Volkswagen ont enfreint les règles de l'UE, a conclu vendredi «à titre préliminaire» la Commission européenne. Des accusations qui pourraient s'avérer très coûteuses pour l'industrie allemande, déjà mise à mal par le dieselgate.

Feux La Corée du Sud flambe

Les autorités sud-coréennes ont décrété vendredi l'état de catastrophe naturelle en raison de gigantesques feux de forêts non loin de la frontière nord-coréenne, contre lesquels étaient mobilisés 900 camions de pompiers et des dizaines de milliers de personnes. 400 maisons et 500 hectares ont été réduits en cendres et près de 4 200 personnes évacuées, selon les autorités, qui ont fait état d'un mort et 35 blessés.

TOUS LES MARDIS

Libération

accueille

The New York Times
INTERNATIONAL WEEKLY

TUESDAY APRIL 2, 2019
Copyright © 2019 The New York Times

Costa Rica Tries to Set a Green Example

By CLAUDIO ESTRADA
for LIBERATION

Human Contact Is a Luxury Good

As screens take over everyday life, losing them is the

Chaque mardi, un supplément de quatre pages par le «New York Times» : les meilleurs articles du quotidien new-yorkais à retrouver toutes les semaines dans «Liberation» pour suivre, en anglais dans le texte, l'Amérique de Donald Trump.



Jean-Claude Gaudin : «Monsieur Joffrin, j'en ai marre de toutes ces accusations»

Rue d'Aubagne, écoles, succession... Le maire de Marseille s'est entretenu pendant deux heures avec le directeur de la rédaction de «Libération» et a répondu pied à pied aux critiques sur sa gestion de la ville.

Par

LAURENT JOFFRIN

Envoyé spécial à Marseille

Photos YOHANNE LAMOULÈRE.

TENDANCE FLOUE

INTERVIEW





Dans le bureau du maire, lundi.

C'est le Roi Lear version Pagnol, quand le monarque en fin de règne se retourne sur un passé de tumultes, de victoires répétées et de revers cinglants. Dans le bureau de Jean-Claude Gaudin trône une photo de «Gaston» : «c'est parce que j'y suis aussi», justifie le maire en s'escouflant. En fait, tout y est : le successeur de Defferre tient à sa place dans la légende de la ville, lui, le jeune homme pauvre de la photo, qui a conquis la première place à force de faconde obstinée, d'habileté de faux naïf, de campagnes au coureau. «Ils me prenaient de haut, mes collègues de la droite, tous médecins, patrons ou avocats. Mais c'est moi qui suis assis dans le bureau.»

Vingt-quatre ans plus tard, ce qu'il veut que l'histoire retienne, il l'a lui-même égrené lors du dernier conseil municipal de la ville, lundi : la rénovation du front de mer, le nouveau Stade-Vélodrome, le parc des Calanques, la baisse du chômage, le Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (le Mucem, payé par l'Etat toutefois), le Vieux-Port remis à neuf, et bien d'autres choses... Mais surtout l'image de Marseille qu'il a voulu corriger, au risque de s'en tenir à la vitrine.

Il lui restait un an pour sculpter sa statue, en marbre, disent les fidèles, en stuc, grincent les autres. Et voici qu'un drame de la vétusté, huit morts dans la rue d'Aubagne meurtrie, précédent d'un scandale des écoles, vient assombrir la saga d'une gouvernance au long cours, mais souvent contestée : un habitat social inégal du nord au sud de la ville, des transports en commun insuffisants pour un territoire deux fois plus grand que celui de Paris, des voitures omniprésentes, des piscines municipales au compte-gouttes, entre autres maux qui rongent la cité depuis des lustres. Marseille rénové, certes. Mais tout Marseille ? Et les Marseillais ? Oubliés, disent les opposants.

Tandis qu'un aigre vent d'avril souffle sur le Vieux-Port, c'est l'autome du patriarche. Alors le vieux lion sur la défensive, qui vit dans la nostalgie de tant de batailles, repart au front. Tout à tour débonnaire, mordant, colérique, sarcastique, les mains croisées sur le ventre à la Raimu, chaleureux, roublard, la voix qui caresse ou qui tonne, la blague qui fuse, soudain lancé en avant pour confondre un ennemi invisible, les mains qui virevoltent, le doigt tendu, le poing asséné qui fait sauter les vieux livres sur le bureau poli par les ans, il se bat pour sa place dans l'histoire, pour l'héritage assumé de «Gaston», aussi théâtral et bonhomme que l'autre était froid et coupant. Pour Libération, Jean-Claude Gaudin a retrouvé l'odeur de la poudre et la flamme du combat.

Monsieur le maire, après l'effondrement de rue d'Aubagne, vous êtes-vous senti coupable ?

Quand vous êtes maire, vous êtes responsable de tout, même si vous n'êtes pas directement lié à l'événement qui se produit. Par conséquent, cela a été pour moi un événement dramatique, considérable, la mort de huit personnes sous les décombres de ces deux immeubles. J'y pense en permanence. [...]

Qu'avez-vous ressenti quand on a demandé votre démission ?

Il n'y avait pas de raison que je démissionne. Quelques minutes après le drame, mes adjoints et moi-même, nous nous sommes immédiatement retroussé les manches pour venir en aide aux victimes, aux familles et à tous les gens que nous avons dû évacuer d'un périmètre très large. Nous avons pris des décisions énormes qu'on n'a jamais vues dans cette ville, depuis 1938 en tout cas et l'incendie des Nouvelles Galeries. Pour me faire partir, il aurait fallu que le conseil municipal soit dissous par le gouvernement. Cela n'a pas été le cas. [...] Pourquoi serais-je parti ? Il fallait faire face à cet événement considérable, comme le font d'autres maires dans des circonstances

de ce genre. Bien sûr, cela m'a heurté, blessé. Mais je devais accomplir ma mission.

On a vu dans l'événement la preuve de l'incurie de la mairie. Dans une ville de 860 000 habitants, avec 12 000 employés municipaux, seuls cinq salariés à plein temps s'occupaient de la question du logement indigne...

Non, ce ne sont pas les chiffres exacts. Il faut comprendre : cette ville a 2 600 ans d'existence. La plupart des immeubles qui ont été construits, surtout au centre-ville, s'adoscent les uns aux autres. Souvent ils datent du XVII^e siècle. Quant à l'habitat indigne, je m'en suis occupé...

Pourquoi y avait-il si peu de salariés de la mairie pour faire face aux difficultés ?

Mais non ! Les services du logement sont bien plus nombreux que cela...

Mais seulement cinq sur l'habitat indigne.

Peut-être n'y avait-il que cinq personnes dans ce service précis, le service municipal d'hygiène... Mais c'est une politique d'ensemble. Depuis que je suis à la mairie, j'ai passé trois accords avec l'Etat sur la résorption du logement indigne, en 2002 avec Marie-Noëlle Liebemann, en 2006 avec Jean-Louis Borloo et en 2018 avec Julien Denormandie.

Alors pourquoi y a-t-il encore autant de logements insalubres ?

Mais parce que c'est la même chose que dans les autres villes !

Plus, apparemment...

Mais la ville est ancienne ! Par ailleurs, je vous rappelle que ce sont des copropriétés privées, et non des logements de la ville. Je me souviens quand je suis intervenu pour la première fois sur cette question, c'était à Bellevue. Je me suis fait houspiller par les puissances d'en haut qui disaient : «Mais de quoi il se mêle ? Pourquoi veut-il donner du fric, intervenir dans un domaine privé ? Ce n'est pas la tradition de cette ville, etc.»

Mais cela se fait dans toutes les villes !

Oui, mais on protestait quand je l'ai fait, à partir de 1995. Je vous rappelle aussi qu'il y a en France 600 000 logements indignes. A Marseille, depuis que nous avons pris ce problème à bras-le-corps, en 2005, nous avons engagé 203 millions d'euros pour la rénovation de l'habitat, 15 millions pour l'habitat indigne, 30 millions pour le ravalement des façades, 110 millions pour les projets de l'Anru [Agence nationale de la rénovation urbaine, ndlr], 14 dans la ville et 13 dans le secteur nord, c'est-à-dire pas exactement là où je gagne les élections, entre parenthèses, et un seul dans la partie sud de la ville. Il y a eu 28 millions d'euros pour les logements locatifs sociaux et 15 millions pour le chèque destiné à favoriser l'accession à la propriété.

Vous parlez du logement en général, pas seulement du logement insalubre...

Oui mais tout se tient. J'ajoute que nous nous sommes heurtés aux marchands de sommeil, protégés par le principe de la propriété. Peut-être que nous n'y avons pas mis autant de vulnérance qu'il aurait fallu. Mais c'était aussi un obstacle. [...]

Il y a encore beaucoup de personnes à reloger, plus de 1000...

Oui, une crainte s'est répandue, que je comprends bien, et nous avons dû prendre de nombreux arrêtés de péril grave et imminent et évacuer de nombreuses personnes dans 277 logements. Aujourd'hui, 1366 personnes ont retrouvé un logement.

Il en reste beaucoup à recaser !

Oui, beaucoup, 1107 personnes restent à reloger. Nous les ferons. Nous avons une convention avec l'Etat et une autre avec les bailleurs sociaux. Nous sommes allés jusqu'à faire trois propositions de relogement par personne ou par famille. Mais les gens ne veulent pas aller loin de l'endroit où ils habitaient.

Cela se comprend !

Oui, bien sûr. Mais c'est une difficulté objective. Les logements disponibles sont plus loin. Nous mettons tout en œuvre pour résoudre le problème.

Il y a quelques années, un rapport de l'Etat de Christian Nicol, un haut fonctionnaire, dénombrait 40 000 logements vétustes à Marseille, concernant 100 000 personnes. C'est beaucoup !

Ce M. Nicol s'est foutu de nous. Il a passé deux jours à Marseille. Nous lui avons donné les éléments, il les a tournés à sa façon et il a rendu un rapport au vitriol. Cela arrive. Mais ce n'est pas la vérité.

C'est un haut fonctionnaire, il n'avait aucun intérêt dans cette affaire...

Si, il s'est foutu de nous ! Cela arrive souvent. Souvent les gens qui viennent de Paris – pas vous – se moquent de Marseille. Ils arrivent avec l'idée de la carte postale, nous sommes des pagnolesques, des gens pas sérieux, etc. C'est le Marseille-bashing. Souvent nous avons ce genre de choses.

Vous n'avez pas pensé qu'il pointait des difficultés réelles ?

Mais si, bien entendu. On savait bien sûr qu'il y avait depuis Defferre, ou depuis même la Libération, des bâtiments vite construits, avec bien moins d'exigence qu'aujourd'hui. Même si, à l'époque, les gens étaient contents d'y aller, parce qu'avant, c'était bien pire. Avant que les Allemands ne fassent sauter les bâtiments du Vieux-Port, on vivait dans des habitations sans eau courante, un seul WC pour un immeuble, pas de salle de bains... Il a fallu reconstruire très vite après la guerre. C'est là d'où vient le gros des problèmes. Ne me faites pas tout à charge !

Je pose des questions...

Je sais. Nous faisons des efforts considérables. Nous faisons pression sur les syndics, les propriétaires, en disant «bougez-vous». Nous avons fait un restaurant éphémère sur la Canebière, nous avons servi 30 000 repas depuis le 7-8 novembre, à 7,48 euros, dont nous prenons en charge la moitié. Il faudra d'ailleurs arrêter avant la fin de l'année, parce que nous agissons au nom de tous les Marseillais et qu'on ne peut pas faire de la générosité indéfiniment avec l'argent des autres.

On explique les retards par une stratégie dite de «gentrification», de «reconquête» – c'est votre terme – du centre-ville par les classes moyennes. On laisse la situation se dégrader pour pouvoir ensuite racheter et rénover...

Non. En gros, depuis 2014, on construit 5 000 logements par an, dont 1 500 logements sociaux, c'est d'ailleurs ce qui fait reculer le chômage. Quand j'arrive dans cette ville, le chômage est à 21,6 %. Il est Suite page 14

UNE NEWSLETTER TOUS LES JEUDIS

Libération prend ses quartiers à Marseille, ville capitale. Un regard attentif sur la ville incarné par une newsletter hebdomadaire réservée aux abonnés de Libé. Cette semaine, Samia Ghali nous a confié qu'elle lançait son microparti. On a passé au crible le budget de la ville voté en début de semaine, en traquant les crédits «habitat indigne». Et fait une partie de Taudis-Poly, parodie locale du jeu immobilier le plus célèbre du monde. Attention à la case Baumettes.





Suite de la page 13 aujourd'hui à 12%. C'est une de mes fiertés. Maintenant, l'opposition conteste. Mais ils n'avaient rien dit jusque-là. Mme Carlotti, elle était ministre. Qu'a-t-elle fait? Quant à M. Hollande, il nous a ponctionné 160 millions d'euros. On ne nous a pas fait de cadeaux!

Pas de «gentrification», vraiment?

Mais les gens se foutent de moi! Il y a Noailles, qui est en souffrance, mais aussi Belsunce, le Panier, où nous avons fait des rénovations considérables. Ce sont des quartiers populaires! Nous entrons dans une campagne pré-électorale. Il faut en tenir compte dans votre jugement. Il y a aussi des gens de Notre-Dame-des-Landes, ou M. Rouillan. Ces gens-là nous font une hostilité totale! Ce sont des attaques d'une brutalité inédite. Alors que souvent, les mêmes gens qui critiquent, quand je les rencontre, sont courtois. Parce que Gaudin, c'est Gaudin! Voilà.

Autre dossier brûlant: les écoles. Beaucoup d'associations, de collectifs, mettent en cause l'insalubrité des écoles. Il y a des plafonds qui s'effondrent, des bâtiments en mauvais état, des fuites d'eau, et même des rats ou des punaises de lit. Un rapport avait été rédigé lorsque Najat Vallaud-Belkacem était ministre de l'Education: sur 444 écoles, 114 rencontraient des difficultés réelles...

Non. Elle ne m'a jamais dit ça. Elle est venue avec Valls, ils ne m'ont rien dit de pareil.

Mais c'est dans le rapport!

Ecoutez, depuis que je suis maire, j'ai fait construire 27 écoles maternelles et primaires. Au dernier conseil, nous avons décidé d'en bâtir deux de plus dans le III^e arrondissement.

Mais les gens se plaignent de la vétusté des locaux...

Oui, bien sûr. Peut-être que dans un certain nombre d'écoles on rencontre des problèmes. Mais on généralise. Peut-être que nous aurions dû être plus réactifs à certains endroits, avant qu'une Mme Magri ne déclenche une polémique [ex-enseignante affectée dans une école des quartiers Nord de Marseille, elle a écrit une lettre ouverte fin novembre, relayée par plusieurs médias dont Libération, ndlr]. Il y avait des imperfections.

Des rats, des punaises...

Des rats, vous en avez partout.

Pas beaucoup dans les écoles, tout de même...

À Paris aussi. Et des punaises de lit. Mais, ici, pas beaucoup dans les écoles. Et surtout, nous avons réagi immédiatement. L'adjointe à l'enseignement est très compétente. Dès que nous avons une alerte, nous fonçons. On dératisse, etc. Les écoles ne sont pas dans l'état que la presse a dit.

Mais les journalistes n'ont pas inventé tout ça!

Si. Nous les avons amenés nous-mêmes sur les lieux. Ils n'ont retenu que ce qu'ils voulaient bien retenir, pour faire des articles à charge. **Vous ne pouvez pas dire ça! Ils ont vu ce qu'ils ont vu. Ils ont écouté les parents d'élèves, les profs.**

Les parents d'élèves, nous les avons vus. Nous avons agi.

Je ne dis pas que vous ne faites rien. Mais les problèmes sont réels!

Les problèmes existaient, mais pas dans les 444 écoles, ni dans les 27 nouvelles. Il peut toujours y avoir, ici ou là, dans l'immensité de la deuxième ville de France, un emmerrer quelconque. Dans ce cas, si on le sait, on y parlie tout de suite.

Mais la photographe qui est avec moi est parent d'élève à L'Estaque. Dans l'école de ses enfants, le plafond s'est écroulé...

Le faux plafond!

Oui. Mais il s'est quand même écroulé.

Monsieur Joffrin, n'exagérons pas. Cela arrive, et pas qu'içi. A Paris, à Toulouse, à Bordeaux

et ailleurs! Nous avions peut-être un peu de retard. Depuis 2016, nous avons consacré 40 millions d'euros par an aux écoles. Le budget de l'éducation se monte à 200 millions. Et n'oubliez pas qu'il y a le vandalisme. Il y a même des écoles qui brûlent. Cela coûte cher! Deux millions par an en moyenne! Ce que la gauche ne dit pas, c'est l'effort que nous déployons. Un jour de classe, il y a 77 000 enfants qui sont dans les écoles maternelles et primaires. Arrive le président Macron qui décide de dédoubler les classes. Nous l'avons fait! Sans renâcler! C'est la troisième année bientôt. Mais selon les endroits, vous ne pouvez pas pousser les murs. Il y a 33 000 enfants qui mangent à la cantine. Prix du repas: 3,35 euros. Il y a un tarif réduit pour 20 000 gosses et 1 500 ne paient pas du tout. C'est nous qui le faisons. Que je sache, on ne s'en plaint pas trop. Alors c'est arrivé qu'il y ait des asticots ou des Chenilles dans la salade florentine. Nous y remédions, mais pour ça, on me crucifie!

A part le fait qu'on vous crucifie, que dites-vous aux associations, aux collectifs?

Monsieur Joffrin, comme j'en ai marre de toutes ces accusations, nous allons faire un audit complet des écoles. Et on verra que l'on exagère, pour des raisons politiques. Moi, je termine mes vingt-quatre années ici. Je ne me représente pas. Je l'avais dit bien avant la rue d'Aubagne. Je veux laisser une situation la plus saine possible. Rassurez-vous, il y a des problèmes, mais on les monte sans cesse en épingle. Avec le préfet, la chambre régionale des comptes et la chambre nationale, et même le parquet financier, rien ne m'est épargné. Alors nous avons décidé de nous adresser à un

organisme indépendant pour un diagnostic complet des écoles. Voilà.
Ils demandent à être associés. Ils craignent que vous choisissiez des auditeurs favorables...
 Mais je vous le dis: ils vont me crucifier. Seigneur, prends pitié!
Ils demandent à être associés, c'est tout!
 Monsieur Joffrin, il y a les électeurs, il y a la démocratie dans cette ville. Je ne suis pas arrivé ici par l'opération du Saint-Esprit, même si je n'ai rien contre. Je suis ici parce que les électeurs m'y ont envoyé. Ils m'ont reconduit, quatre fois, et même avec une majorité plus forte la quatrième fois. Ceux qui critiquent,

ceux qui veulent que ça change, ceux qui veulent se substituer à nous, qu'ils se présentent aux élections! [...]

Vous promettez une transparence et une action rapide?

Bien sûr! Nous consultons les comités de quartier, il y en a 250 à Marseille.

Et les collectifs?

Les collectifs ne sont pas élus du peuple! Ils disent qu'ils représentent le peuple, ce qui est en partie vrai. Mais qu'ils gagnent les élections et après, ils décideront eux-mêmes.

L'audit sera impartial?

Mais pour qui me prend-on? Depuis que je suis dans cette ville, on ne peut pas me reprocher grand-chose. En tout cas pas du favoritisme, des combines, etc.

Certains affirment qu'on ne vous dit pas tout. Qu'on veut vous ménager en éduleignant. Que vous êtes un peu comme Catherine de Russie, la tsarine, dont le ministre Potemkine faisait faire des façades en carton pour cacher la misère des villages qu'elle traversait. Quand vous allez dans une école, on la repeint juste avant...

[Rires.] Mais non ! Allons... Les adjoints me parlent quand ils veulent. Ils ne me cachent rien. Un jour, Mme Vallaud-Belkacem annonce qu'elle veut déjeuner dans une école de Marseille. Pourquoi pas? Bien entendu, on a fait en sorte que l'école soit bien tenue. Peut-être qu'on a mis un coup de peinture. Voilà l'origine de l'histoire.

On dit: Jean-Claude Gaudin, il ne faut pas lui donner trop de mauvaises nouvelles...

Comme tous les hommes politiques, dans ma longévité, je préfère les bonnes nouvelles. Et je n'en ai pas beaucoup en ce moment.



Jean-Claude Gaudin lors du conseil municipal de Marseille, lundi. PHOTO YOHANNE LAMOULÈRE. TENDANCE FLOUE

Mais ici, il y a une administration, il y a les élus de grande qualité. Si quelque chose ne va pas, on me le dit tout de suite. Et je ne cache rien. J'ai donné la liste de tous les problèmes, de tous les travaux faits pendant l'été à Mme Samia Ghali, à Coppola [élu PCF dans le 8^e secteur, ndlr]. J'ai même reçu deux fois ces hurluberlus de députés LREM qui sont venus me questionner. Une dame députée LREM a même repris dans son amendement la phrase [en une] de Libération, «la honte de la République, ce sont les écoles». Mais de quoi elle se mêle? S'ils ont quelque chose à dire, ces députés d'une fois, qu'ils viennent me le dire. Je ne cherche pas les ménagements! Je suis allé voir Bartolone, à l'époque président de l'Assemblée. Je lui ai dit: «Comment tu as fait en Seine-Saint-Denis?» Il m'a expliqué. J'ai voulu le faire ici, le tribunal administratif n'a pas voulu. Alors? Pourtant il faudra bien démolir un jour les établissements dits Pailleron et les remplacer. Si ce n'est pas moi, ce sera celui ou celle qui me succédera. Que disent mes adversaires? De faire du ripolinage. Moi j'ai demandé à dix architectes leurs conseils et on le fera.

Mais justement les architectes protestent en disant qu'il faut donner du travail aux gens de Marseille...

Ils protestent parce que le chef des architectes, un M. Jollivet (1), est un homme de gauche! Et que ça l'emmerde que je sois là. C'est tout! **Il y a des complots politiques partout!** Monsieur Joffrin, je vais vous dire. Il y a ici une catégorie de gens, à gauche, qui ne comprennent pas pourquoi la ville de Marseille est dirigée par un homme de la droite et du centre. Pour eux, je suis un usurpateur! [...]

C'est l'opposition, ils s'opposent. Vous faites pareil...

Oui, mais d'une façon modérée, constructive. J'ai aidé Vigouroux à son époque. D'ailleurs, il y en a un qui est plutôt honnête intellectuellement, c'est M. Mélenchon. Parce qu'il y a aussi la droite qui critique. Lui dit: «Mais pourquoi ils gueulent? C'est Gaudin qui les a conduits au succès quatre fois!» Il a raison! Nous avons même conquis le conseil général que nous n'avions plus eu depuis plus de quatre-vingts ans.

On dit aussi: vous avez fait des choses pour Marseille, pas pour les Marseillais...

Non. Je me suis occupé des deux. Je me suis préoccupé du nord de la ville, plus que jamais, notamment par rapport à ce que faisait Gaston Defferre. Il ne s'en occupait pas parce que c'était les communistes. J'ai fait, comme ministre, une zone franche pour le nord. Il n'y avait que des herbes folles. Aujourd'hui, vous avez des usines, des entreprises, des restaurants. Alors cette idée selon laquelle je sépare la ville en deux, non! Quant à la façade maritime, il fallait voir ce que c'était. Avec l'Etat, nous l'avons complètement transformée!

Mais c'est pour les touristes!

Mais nous n'allons pas chasser les touristes! Ils apportent une manne financière.

Ils dépensent peu dans la ville...

Mais si! La chambre de commerce le dit: cela crée de l'activité, des emplois. Tout comme les croisiéristes. Nous avons des accords avec eux parce que c'est l'intérêt de la ville. Et nous leur demandons de faire gaffe. Ils doivent limiter la pollution de leurs navires. Merde, quoi, on a fait tout ça! Quand j'ai fait les Terrasses du port, la gauche était contre, c'est un vrai suc-

cès. J'ai fait l'Intercontinental. La gauche était contre. On l'a fait, avec succès. Le Silo, même chose (2). La patinoire, nous l'avons payée intégralement! Dans le dernier sondage avant la rue d'Aubagne, six Marseillais sur dix disaient que je suis un bon maire. Je suis un Marseillais authentique, d'origine modeste. Je vis toujours dans la maison que mon père m'avait donnée. Quand Larcher me dit: il y a une place au Conseil constitutionnel, tu peux y aller si tu veux, j'ai refusé! Je n'ai pas pu. Quitter ce bureau, je n'ai pas pu. Je n'ai fait que cela dans ma vie. Dès l'âge de 13 ans, j'ai voulu faire de la politique à Marseille. Ma vie est ici.

Nous vous voyez comme le successeur de «Gaston», comme l'autre maire de Marseille, à côté de lui?

Oui.

Vous avez appliqué le même système...

Quel système?

Le système de clientèle...

Mais non! Je l'ai vu beaucoup plus dans d'autres familles politiques! Je suis d'inspiration démocrate-chrétienne. Pour moi, la politique n'est pas tout. J'ai aussi des amitiés, des relations, une vie à côté. J'ai aussi aidé des gens qui n'étaient pas de mon bord. J'ai traité la gauche et la droite pareillement en tant que maire.

Et les relations avec FO, que «Gaston» avait choyé?

C'est le syndicat majoritaire, j'ai traité avec lui. On dit: il cogère avec FO. Mais aux dernières élections, ils me faisaient la gueule. Ils prenaient des positions identiques à celles de la CGT. Je leur ai dit: allez-y, vous serez contents du voyage. Du coup, à la commission mixte paritaire, ils ne sont plus majoritaires absolus.

Voilà. J'ai aussi créé la communauté urbaine que Gaston avait refusée parce que les maires autour de Marseille étaient communistes ou de droite, et j'en suis devenu le président. Mais quand c'est un socialiste qui l'a dirigée, M. CaSELLI, j'ai coopéré avec elle étroitement.

Il y a une grande mortalité chez vos dauphins. Une mortalité politique, j'entends.

J'avais compris. Pour Muselier, oui. Il s'est séparé de moi. Il n'a pas pu continuer à la ville de Marseille, et il en a conçu une grande amertume. Mais c'est l'écumé des jours.

Vous voyez plutôt Mme Vassal dans votre fauteuil...

C'est une femme de grande qualité. Mais nous verrons. J'appartiens à une formation politique où il y a des règles.

Et M. Gilles?

C'est un ami. Nous verrons.

Il paraît que vous les faites défiler dans votre bureau et que vous leur dites à tous: maintenant, c'est pour toi...

Mais non! Je ne joue pas à ce jeu. Je suis très prudent. Tenez, en partant, jetez un coup d'œil à la parodie de Game of Thrones [il montre une image où les personnages de la série sont remplacés par les édiles marseillais, ndlr]. Vous voyez: c'est moi le sage avec la grande épée. Voilà, c'est Gaudin. ➔

A lire en intégralité sur Libération.fr.

(1) André Jollivet préside la Maison des architectes et de la ville Paca (MAV) qu'il a fondée en 2004.

(2) Les Terrasses du port, centre commercial de grandes enseignes dans le quartier de la Joliette, a ouvert en 2014. L'hôtel Intercontinental, cinq étoiles, a ouvert en 2013, dans les locaux de l'ancien Hôtel-Dieu. La salle de spectacle le Silo date de 2011.

Pour la mairie, une succession story

Un duel en préparation chez LR, une sénatrice plus vraiment socialiste qui se tâte, Mélenchon qui travaille sur des alliances à gauche et des visites de Marlène Schiappa... A un an des municipales, le terrain politique est déjà agité.

Le temps des hommages a commencé. Lundi au conseil municipal de Marseille, c'est Yves Moraine, le chef de la majorité LR, qui a ouvert le ban à l'occasion de l'examen du budget 2019, le dernier de l'ère Gaudin. Une longue intervention pour revenir sur vingt-quatre ans de gouvernance. Sur son fauteuil en surplomb de l'hémicycle, le maire apprécie, avant de dresser lui-même la liste de ses satisfactions. Sans manquer de remercier sa majorité, qu'il a «bon espoir» de voir reprendre le flambeau. «Nous réaliserons l'unité», promet-il. L'unité, c'est bien le premier enjeu pour le camp LR. Car faute d'un dauphin clairement désigné par le patriarche, la bataille de succession couve déjà à droite. Officiellement, seul le sénateur Bruno Gilles s'est déjà lancé. Une candidature «légitime», a commenté Gaudin, qui flatte aussi, à la moindre occasion, l'autre prétendante non outée de son camp: Martine Vassal. La prési-

dente de la métropole et du département dit depuis des semaines qu'elle ne «s'interdit rien», laisse parler ses soutiens et ménage le (faux) suspense. Tout en organisant ses troupes: en février, l'association les Amis de Martine Vassal, créée en 2016, est devenue opportunément un microparti. «Mieux vaut un bon duo qu'un mauvais duel», répète comme un mantra, de son côté, Bruno Gilles. Au final, c'est la commission nationale des investitures qui devrait trancher.

«Soupe au logo». Bruno Gilles pour LR, Stéphane Ravier pour le Rassemblement national (ex-FN): voilà les candidatures officielles. Pour le reste de l'échiquier politique, le casting reste encore à faire. A gauche, on discute discrètement entre têtes de pont de partis. Pour l'instant, l'équation d'une liste commune compte encore trop d'inconnues. Comment s'affranchir des étiquettes partisanes? Intégrer ou non les collectifs de citoyens qui ont émergé après le drame de la rue d'Aubagne? Et puis Mélenchon ou pas Mélenchon?

Le député LFI n'a toujours pas dit qu'il ne voulait pas de Marseille, même si en coulisses, on estime la chose entendue. Jusqu'à présent, le néo-Marseillais a assuré que la stratégie serait nationale: des alliances partout ou nulle part. «La soupe au logo, c'est fini», a-t-il tranché. Le chef de file des socialistes au conseil

municipal, Benoît Payan, veut lui aussi «sortir des accords de cuisine»: «S'il y a union, cela doit se faire autour d'une méthode et voir ce que l'on a en commun. Marseille mérite mieux que des gens qui discutent des contours d'une liste.»

Cette semaine, à gauche, un nouveau grain de sable est venu perturber l'échiquier. La sénatrice Samia Ghali a annoncé la création de son microparti, Marseille avant tout. Un premier pas vers une candidature à la mairie? «Je fais les choses dans l'ordre mais j'ai déjà dit que je comptais jouer un rôle important pour Marseille», répète la pas-encore-candidat, qui veut inscrire sa démarche au-dessus des partis. Y compris le PS, puisque «pour la première fois depuis trente-cinq ans», elle n'a pas renouvelé «pour l'instant» son adhésion au parti... Mais c'est encore en socialiste qu'elle apparaît dans le sondage commandé par le microparti de Bruno Gilles et publié début mars. Seule candidate PS testée, la sénatrice y arrive en troisième position (après Bruno Gilles et Stéphane Ravier) avec 19% des intentions de vote.

Juste derrière elle, c'est le député Saïd Ahmeda qui est crédité de 15% dans le même sondage. Depuis quelques semaines, il joue les têtes de gondole du quatuor de députés LREM, qui tentent de se faire une place dans la campagne. Faute de groupe pour peser au conseil municipal, ceux que le maire de Marseille

appelle les «hurluberlus» ont annoncé la création d'une «team Marseille» pour peser dans les débats. Le mouvement local a décidé de présenter ses propres listes en solo dans les huit secteurs au premier tour. Sans, pour l'instant, qu'une tête de liste ne s'impose. La décision devrait être prise en juin par les instances nationales de LREM.

Thé vert. Saïd Ahmeda s'y verrait bien mais le mouvement semble tester d'autres hypothèses, de personnalités de la société civile à des membres du gouvernement. Après Christophe Castaner, c'est le nom de Marlène Schiappa, la secrétaire d'Etat chargée de l'Égalité entre les femmes et les hommes, qui a circulé début mars. «Je n'ai pas vocation à briguer la mairie de Marseille. Je ne peux pas être au gouvernement et tête de liste à une élection. Et je suis engagée au gouvernement», commentait l'intéressée vendredi, lors d'une énième visite ministérielle dans la ville. «Je ne viens pas plus que d'habitude, se défend-elle. Sauf que c'est plus remarqué...» Sur la stratégie, en revanche, elle n'exclut pas la possibilité de s'allier localement avec d'autres formations ou personnalités. Pourquoi pas Samia Ghali, avec qui la secrétaire d'Etat a partagé un thé vert à la Samaritaine, l'une des terrasses les plus en vue du Vieux-Port?

STÉPHANIE HAROUNYAN
Correspondante à Marseille



LIBÉ.FR

Enquête sur un «boys club» au sein du site de France Info

Au terme d'une enquête interne de plusieurs semaines, un journaliste du site de France

Info a été licencié mardi pour faute grave, tandis que le rédacteur en chef et son adjoint ont été mis à pied. En s'appuyant sur les témoignages d'une vingtaine de membres de la rédaction, Libération retrace l'origine de cette enquête. Et raconte une ambiance sexistes («elle, je vais en faire ma bitch») où les blagues racistes étaient tolérées («On a entendu des "Bonjour Pointe-à-Pitre" quand une personne entrait dans la rédac»).

Grève des IVG: face à la provocation des gynécos, le conseil de l'ordre passe à l'acte

L'organisme a décidé vendredi de porter plainte contre trois membres du syndicat Syngof qui avaient menacé de ne plus pratiquer d'avortements.

Par
CATHERINE
MALLAVAL
et ANAÏS MORAN

La sortie de route de trop. Le conseil national de l'ordre des médecins n'a pas apprécié la dernière provocation du Syndicat national des gynécologues et obstétriciens de France (Syngof) et vient clairement de le faire savoir. Vendredi, l'institution a décidé de porter plainte contre trois responsables de ce syndicat pour avoir incité, le 12 mars, leurs quelque 2000 médecins adhérents (environ 40% de la profession) à se tenir prêts à entamer une grève des interruptions volontaires de grossesse. Le motif de cette menace? Se faire entendre par la ministre de la Santé, Agnès Buzyn, et obtenir que le fonds de garantie de la profession couvre mieux les praticiens condamnés pour des erreurs médicales. «Préparez-vous donc à ce que le syndicat vous donne l'ordre d'arrêter les IVG si la ministre de la Santé refuse de nous recevoir», avait adressé par mail le Syngof à ses membres.

Homicide. Au lendemain de la publication de ce mail, Agnès Buzyn dénonce «la prise en otage des femmes» et le «caractère inadmissible de ces menaces» tandis que Marlène Schiappa, secrétaire d'Etat à l'Égalité entre les femmes et les hommes, condamne «un chantage inacceptable». Les féministes montent au créneau. Des associations (#NousToutes, le Planning, les Effronté-es...) adressent une saisine collective à l'ordre des médecins et le bombardent de 13 000 mails. L'instance finit par se réveiller. Et annonce qu'elle se réunira début avril pour étudier «les manquements à la déontologie médicale». C'est chose faite :

après un vote largement adopté, le conseil a donc saisi la juridiction ordinaire à l'encontre du président et de la secrétaire générale du Syngof, Bertrand de Rochambeau et Elisabeth Paganelli, ainsi que de Jean Marty, l'ex-président du syndicat et actuel membre du conseil d'administration. Ces trois médecins seront poursuivis devant les chambres disciplinaires régionales dont ils dépendent, présidées par un magis-

trat administratif. Il faut dire que le Syngof n'en est pas à son coup d'essai dans le registre du dérapage. En septembre, interrogé par l'émission *Quotidien*, Bertrand de Rochambeau déclare: «Les choses auxquelles je ne crois pas, je ne les fais plus. Nous ne sommes pas là pour retirer des vies.» Et le gynécô de comparer dans la foulée un avortement à un «homicide».

Le tollé est tel que le Syngof lui-même prend ses distances avec les déclarations de son président: «[Il] s'est exprimé en son nom et pas au nom du Syngof, qui ne remet nullement en cause l'IVG. Nombre de gynécologues au sein du Syngof les pratiquent.» Pas de quoi calmer l'ire des associations

féministes, et de nombre de femmes (une Française sur trois avorte au cours de sa vie). Resurgit alors une (vieille) revendication qui n'a toujours pas été satisfaite: la suppression de la fameuse clause de conscience spécifique à l'avortement, qui permet de refuser de pratiquer cet acte. Cette clause avait été accordée comme une concession dans la loi Veil en 1975, mais elle persiste encore. Et elle fait de l'IVG un acte médical à part, donc un droit à part, donc fragile.

Le Syngof s'était déjà illustré en 2014, quand la lutte contre les violences gynécologiques et obstétricales commençait à prendre corps. Notamment sur un sujet jusque-là tabou: le «point du mari». Soit un geste qui consiste à recoudre une épisiotomie (incise faite

lorsque l'enfant risque de déchirer le périnée de sa mère lors de l'accouchement) par quelques points de suture supplémentaires, et supposé accroître le plaisir de l'homme lors des rapports sexuels.

Tête. Tandis que la machine à protester s'embauche, Jean Marty, alors président du Syngof, déclare dans *le Monde* que le «point du mari», serait surtout «dans la tête des femmes». «Vous avez des femmes qui ont été victimes, incontestablement», reconnaît-il, avant de préciser: «La chirurgie est du domaine de l'art, on peut penser que certains médecins ont eu l'idée qu'en modifiant un peu leur façon de suturer, ils amélioreraient un peu la sexualité, et ça, ça ne nous choque pas.»

Le Syngof a également créé une polémique en 2016, en relayant sur sa page Facebook une publication de sa secrétaire générale, Elisabeth Paganelli. La gynécologue y suggérait que les femmes pourraient s'arranger pour prendre un jour de congé ou avorter un jour férié. Selon la gynécologue, un arrêt de travail ne doit être prescrit qu'en cas de «complications». Le tout au nom de l'égalité... «Si on considère que la femme est l'égale de l'homme au sein du travail et qu'elle puisse enfin être payée comme l'homme et avec égalité, il faut que les professionnels de santé évitent les arrêts de travail injustifiés à leurs patientes», écrivait-elle. Feignant sans doute d'oublier que l'homme tombe rarement enceint... ♦



Manifestation pour le droit à l'avortement, place de la République, à Paris, le 28 septembre 2017. PHOTO LEA MANDANA

L'HISTOIRE DU JOUR



LIBÉ.FR

A Lille, mobilisation pour éviter à des migrants de se retrouver à la rue.

En France, avec la fin de la trêve hivernale, quelque 30 000 personnes seraient menacées par un retour à la rue selon la Fondation Abbé-Pierre. A Lille, des salariés de l'Abej Solidarité, une association d'aide aux sans-abri, et quelques soutiens s'opposent depuis mercredi à l'expulsion par la police d'une quinzaine de migrants.

PHOTO AIMÉE THIRION

«Si [la gauche] perd Paris, notre capitale deviendra "Airbnb Land"!»

**NICOLAS
BONNET
OULALDJ**

tête de liste PCF aux municipales à Paris

Président du groupe communiste-Front de gauche au Conseil de Paris depuis 2014, Nicolas Bonnet Oulaldj sera tête de liste pour les municipales de 2020. Interrogé par Chez Pol, la newsletter politique de Libé, l'élu du XII^e arrondissement souligne l'importance de poursuivre le combat contre Airbnb: «On a déjà gagné plusieurs matchs contre [eux] et Ian Brossat [adjoint communiste au logement, ndlr] est notre meilleur buteur. On gagnera le championnat en gardant Paris à gauche et en changeant les lois au niveau national et européen. Si on perd Paris, il y a fort à parier que notre capitale deviendra "Airbnb Land"!» Reconnaissant le «bon boulot» réalisé avec la maire de Paris, Anne Hidalgo, le quadragénaire se montre confiant: «Quand je lis les premières revendications des Français au terme du grand débat, je me dis que c'est ce que [le PCF] défend depuis longtemps.»

«Télérama» vise les trois «T» dans le numérique

Dans un monde de la presse toujours en crise, la rentabilité du magazine *Télérama* est indéniable: plus de 10 millions d'euros de bénéfices en 2018, pour 68 millions d'euros de revenus. Ces résultats proviennent quasi intégralement de l'hebdomadaire papier, avec ses 497 000 exemplaires vendus en moyenne l'an dernier (dont 88 % d'abonnés, une base solide pour l'avenir). Mais le monde de l'imprimé bascule vers le numérique, il faut bien s'y mettre et *Télérama* aussi. Comment? Plutôt que de proposer un accès à tous les contenus via un

abonnement numérique, le média a choisi de refondre son application mobile (*Télérama TV*) pour la centrer sur la recommandation de programmes audiovisuels. La fonction est «servicelle», dit Catherine Sueur, la patronne: «Qu'est-ce que je regarde ce soir?» L'appli renouée s'ouvre sur une sélection de dix œuvres à voir sur les chaînes de télévision gratuites (en direct ou en replay), les bouquets payants (Canal+, OCS...) ou les plateformes à la demande (Netflix, YouTube...). Aucun algorithme à l'œuvre. C'est la rédaction qui fait son marché chaque jour. A

gauche, un onglet donne accès à un programme télé personnalisable. A droite, un autre regroupe des contenus disponibles par listes et thématiques. «Sur le numérique, nous avons décidé de revenir aux origines: le guide culturel», dit la directrice de la rédaction, Fabienne Pascaud. L'objet, plutôt bien réalisé, paraît utile à une époque où on est vite noyé dans la surabondance de l'offre télé. D'autant plus qu'il est largement gratuit. Ce que *Télérama* fait payer (à partir de 6,90 euros par mois), c'est l'accès aux critiques attachées aux œuvres mises en

avant. Grand changement au sein de la maison: les critiques notées en fonction du nombre de «T» étaient jusque-là en accès gratuit en ligne. «La critique est notre métier. La critique a une valeur», justifie Catherine Sueur. Les abonnés pourront trouver tous les contenus publiés par *Télérama*, dont les articles, enquêtes, portraits du magazine, qui sont bizarrement planqués sur l'appli. Sans doute la direction veut-elle pousser ainsi les lecteurs à opter pour la formule numérique et papier à 8,25 euros par mois. On ne leur en voudra pas.

JÉRÔME LEFILLIATRE

Dopage: Clémence Calvin, marathonienne dans la tourmente

Il y a ceux qui tombent de l'armoire, comme le président de la Fédération française d'athlétisme (FFA), qui a essayé de joindre au téléphone l'Agence française de lutte contre le dopage (AFLD) et Clémence Calvin sans succès. Et il y a ceux qui ne s'étonnent pas du tout: «Aucune surprise: Clémence Calvin était dans le radar de l'antidopage français depuis longtemps», révèle à Libération un cadre français de la lutte antidopage. Il y a aussi ceux qui se taisent, comme l'AFLD, qui a envoyé la semaine dernière une équipe de contrôleurs accompagnés, fait rarissime, par leur chef, Damien Ressiot, au Maroc afin de rendre visite à Clémence Calvin, comme l'a révélé le *Monde*.

L'athlète, entraînée par son compagnon et lui-même athlète, Samir Dahmani, et qui devait être la guest-star du prochain marathon de Paris (le 14 avril), aurait refusé le contrôle dans une ville marocaine – probablement Marrakech – et pris la fuite lorsque les contrôleurs ont décliné leur identité. Ces derniers, selon le récit de



Clemence Calvin à Berlin en août. A. ISAKOVIC. AFP

plusieurs sources, auraient été empêchés dans leur tâche par le même Dahmani. Si ce détail est confirmé, il peut encourrir une peine de prison. Calvin risque, elle, une suspension de quatre ans, la plus lourde en matière de dopage, le refus de se soumettre à un contrôle équivalant à un contrôle positif.

Ex-coureuse de 10 000 mètres (vice-championne d'Europe en 2014), Calvin, 28 ans, s'est reconvertis dans le marathon récemment. Pour sa première course sur la distance, elle avait terminé deuxième aux championnats d'Europe, l'été dernier

à Berlin. Le 14 avril, à Paris, elle devait s'attaquer au record de France.

En pleine tempête, trahie ou prescrite par la femme qu'elle avait elle-même élue athlète de l'année 2018 après sa performance berlinoise, la FFA, via son président, André Giraudeau, tente de garder le cap: «J'ai essayé de joindre Clémence Calvin au téléphone, mais pour l'instant sans succès. On ne va pas évacuer le problème mais on n'a pas de communication officielle non plus. Il n'y aura aucune complaisance si une faute est avérée, affirme-t-il. Sur les stages privés, nous ne pouvons pas intervenir. Calvin

avait souhaité partir en altitude au Maroc. Sur la base d'une relation de confiance avec l'athlète, Jean-François Pontier [responsable du fond à la FFA, ndlr] avait donné son feu vert», relate le président de la fédé.

Pour les professionnels de l'antidopage, Ifrane et les hauts plateaux du Maroc, mais aussi le Kenya, que Calvin fréquente également, sentent le soufre: «Ce sont des destinations très suspectes. C'est vrai que les athlètes y vont pour le bénéfice de l'altitude mais, dans ces lieux souvent reculés, il y a aussi la possibilité de profiter de différentes spécialités du dopage: EPO, mais aussi transfusions, autotransfusions... Quand on voit des stages là-bas, ça nous met toujours en alerte, nous raconte notre informateur, qui souhaite garder l'anonymat. J'ai moi-même signalé Clémence Calvin l'année dernière car j'avais eu sur son compte des informations très flables. Elle fréquentait beaucoup ces lieux difficiles à contrôler car des mafias y agissent.»

LUCA ENDRIZZI

13 Novembre Bendaoud en cassation

Condamné à quatre ans de prison en appel le 29 mars, le «logeur» du 13 Novembre a déposé un pourvoi en cassation mardi matin, selon une information de BFM TV dont Libération a eu confirmation. Jawad Bendaoud, relaxé en première instance, avait finalement été reconnu coupable de «recel de malfaiteurs terroristes». Âgé de 32 ans, ce délinquant à l'épois casier judiciaire avait fourni l'appartement de Saint-Denis où deux terroristes des attaques, Abdelhamid Abaaoud et Chakib Akrouh, avaient trouvé refuge avant d'y être abattus par le Raid, le 18 novembre 2015. A l'issue de la décision de la cour d'appel de Paris, son avocat, Xavier Noguera, avait protesté: «Ce n'est pas de la justice, c'est de la vengeance.» Le trentenaire originaire d'Epinay-sur-Seine a toujours affirmé qu'il ignorait qu'il s'agissait de jihadistes. Mais la cour avait estimé qu'il était «impossible de se fier» à un «délinquant chevronné».

Grand débat Le bilan officiel

France Info a dévoilé vendredi le bilan officiel du grand débat. Au total, 1932 884 contributions ont été soumises en ligne, 10452 personnes ont participé aux réunions locales, 16 132 cahiers citoyens ont été rédigés et 15 701 courriers et courriels ont été recensés, selon les chiffres du gouvernement.

Amiante L'indemnisation du préjudice d'anxiété ouverte à tous les travailleurs

La Cour de cassation limitait jusqu'à présent l'indemnisation du préjudice d'anxiété à certaines catégories de travailleurs exposés à l'amiante. Seuls «les employés des établissements de fabrication de matériaux contenant de l'amiante, des établissements de flocage et de calorifugeage à l'amiante ou de construction et de réparation navales», selon la loi de décembre 1998, pouvaient demander la réparation d'un préjudice. L'Assemblée plénière, la formation la plus solennelle de la haute juridiction, a décidé de permettre à tous d'y prétendre, sous certaines conditions. Et de mettre un terme à une jurisprudence que syndicats et associations de victimes considéraient comme «injuste» et «discriminatoire».

Par

PIERRE CARREY

L'éternel second ancêtre d'un éternel premier ? Raymond Poulidor, papy bonhomme de 82 ans, toujours star des dédicaces dans des hameaux mouchoir de poche, invité surprise des foires au vin, tutoyé partout puisque l'icône de tous, symbole de la poisse et du courage, est aussi un grand-père comblé. L'un de ses petits-fils s'annonce comme la huitième merveille du monde cycliste : Mathieu Van der Poel, 24 ans, fascinant outsider du Tour des Flandres, le cousin belge de Paris-Roubaix qui se court dimanche. On dérange «Poupou» en plein dîner sur le coup des 18h20. «Dimanche, je serai devant la télévision, dit-il. Mathieu est encore jeune pour cette méchante course, mais c'est un gagneur-né. Il ne recule pas devant l'obstacle, il fonce dedans !»

Mercredi, on a vu le nouveau prodige sprinter en tête sur une épreuve de préparation – la course A travers la Flandre –, agile à l'extrême. Dimanche dernier, il terminait quatrième d'un classique de prestige, Gand-Wevelgem, encore juteux pour disputer le sprint alors qu'il s'était dépensé toute la journée dans une échappée à 50 km/h. Quelques jours avant, il gagnait en solitaire le Grand Prix de Denain, dans le Nord, avec la silhouette élancée de papa et le visage rond de papy. En cyclo-cross, il domine encore davantage : le voilà plus jeune champion du monde de l'histoire, en 2015. Plus que le palmarès, qui pousse comme un champignon sous la pluie des Vosges, Mathieu Van der Poel choque par cette impression d'être au-dessus, domination sans écueil (pas encore), jeu d'enfant, comme lorsqu'il prend de l'élan et décolle à un mètre du sol, pour imiter l'affiche d'E.T.

COCOTIERS

La filiation doit beaucoup au charme des fiestas sous cocotiers. Fin des années 80, Poulidor part un hiver en Martinique dans un séjour *all inclusive* pour gloires passées et actuelles et c'est ainsi que sa fille Corinne rencontre Adrie Van der Poel, l'un des principaux chasseurs du moment sur les classiques, vainqueur de Liège-Bastogne-Liège, de l'Amstel Gold Race, de la Clásica San Sebastián, du championnat de Zurich et, donc, le fameux Tour des Flandres. «Je m'étais pourtant juré de ne pas épouser un cycliste», raconte-t-elle. «J'avais trop vu ma mère rester seule à la maison.»

Le couple s'installe au nord d'Anvers, à Kapellen, où la saison se referme par une course mythique, Putte-Kapellen et ses camions-citernes de bière. D'un côté de la rue, on se balade en Belgique, de l'autre aux Pays-Bas. Ils s'y plaisent? et la presse s'amuse à montrer Adrie qui apprend le français et Corinne qui buche son néerlandais. David naît en 1992, Mathieu en 1995. Deux fils, deux cyclistes. Fin 2000, une caméra surprise une réunion de famille sous la véranda. C'est l'heure du petit-déjeuner. Autour ●●●



Mathieu Van der Poel, vainqueur d'A travers la Flandre, mercredi. Y. JANSSENS. BELGA. ICON SPORT



Son père, Adrie Van der Poel, en 1999.

PAPY POULIDOR ET PAPA POEL

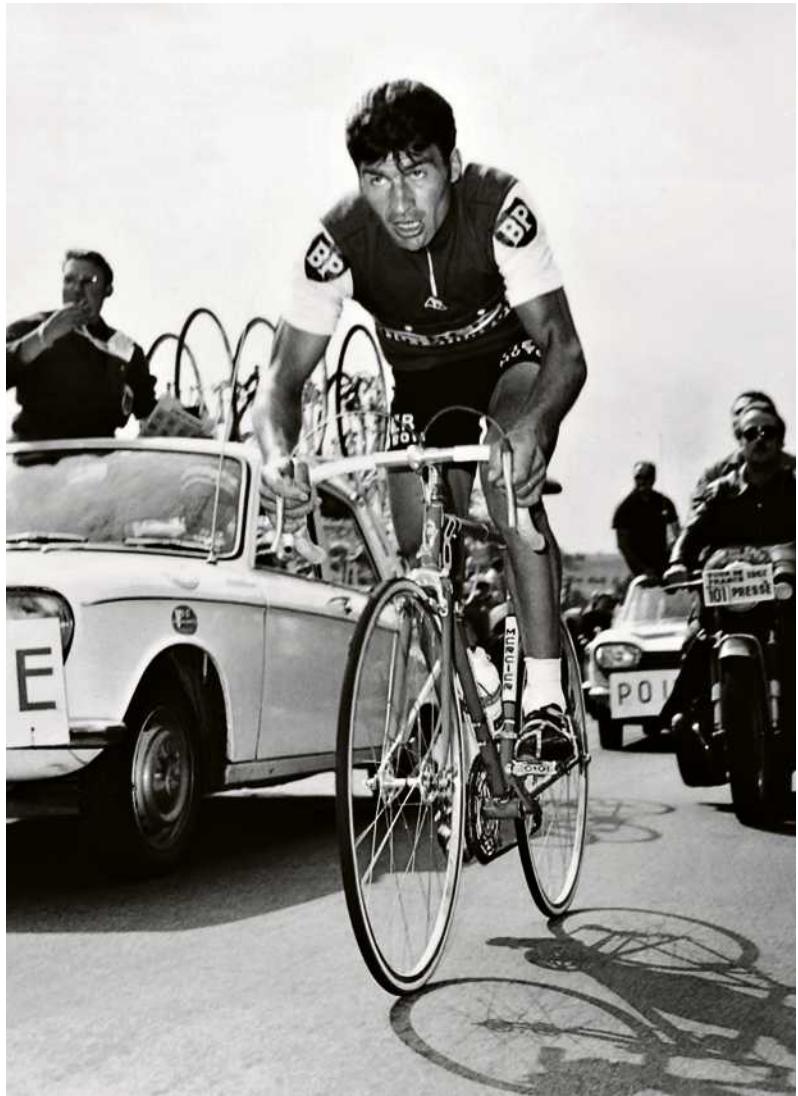
Mathieu et ses aïeux

PROFILS

Le cycliste, qui figure parmi les favoris du Tour des Flandres de dimanche, s'inscrit dans une longue saga familiale. Précédé par la légende du Tour Raymond Poulidor et le champion du monde de cyclo-cross Adrie Van der Poel, il a tous les atouts pour faire mieux qu'eux.



PHOTO DAMIEN MEYER. AFP



Raymond Poulidor, son grand-père, lors du Tour 1967 où il termine neuvième. PHOTO STF. AFP

••• de la table, on retrouve Corinne, Adrie, David, Mathieu et Raymond, qui a fait le déplacement et écoute ces conversations dans une autre langue, sourire curieux devant son œuf à la coque. Le journaliste interroge Mathieu: «Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? — Coureur cycliste.» Question à David: «Et toi, tu veux devenir cycliste aussi? — Non, je veux devenir belge.» Réponse bizarre pour un expatrié — mais pourquoi pas? — mais comme le petit marmonne, beaucoup de téléspectateurs comprennent: «Non, je veux devenir footballeur.»

Les garçons se mettent au vélo presque en même temps. Le père: «Je n'y suis pour rien. C'est leur choix. En tant que parent, tu veux seulement que tes enfants aient du plaisir à faire ce qu'ils font.» Le grand-père: «Ils s'entraînaient dans le jardin, ils ne se faisaient pas de cadeau. Mathieu détestait tellement perdre qu'il poussait son frère pour le faire tomber au milieu des plantes.» David confirme: «Mathieu a toujours voulu gagner; partout, tout le temps. Que ce soit à la Playstation ou au Monopoly, il ne peut pas terminer

deuxième! La mère: «On les laissait s'amuser. On s'est seulement interrogés quand Mathieu a voulu arrêter l'école à 16 ans pour se consacrer au vélo. Avec Adrie, on lui a dit: "Passe ton bac d'abord."»

Trois générations vivent enchaînées à l'histoire des uns et des autres, traînant les comparaisons comme des boulets. Déjà, du temps de sa carrière, Van der Poel père subissait la rengaine. On lui rappelait qu'il avait porté le maillot jaune une journée sur le Tour 1984, tandis que son beau-père ne l'avait jamais revêtu (mais grimpa huit fois sur le podium final, un record). Quand Adrie échouait à gagner le titre de ses rêves, le championnat du monde de cyclo-cross, la presse se moquait: «Van der Pouppou.»

JUBILÉ

Vingt ans plus tard, Mathieu Van der Poel échappe aux jeux de mots mais pas à la généalogie. Après sa victoire au Grand Prix de Denain, on lui reparle de son aïeul et il évalue: «C'est bien de venir d'une famille comme ça, ça aide un peu... Mais je suis très heureux avec la vic-

toire d'aujourd'hui.» Le grand-père est également sommé de mettre de l'ordre dans la dynastie: «Le petit-fils est plus fort que son père et que son grand-père.» Un peu en retrait dans l'album, David essaie quant à lui de se construire un palmarès, comme ce succès d'étape au Tour d'Alsace l'an passé: «Je suis attaché au parcours de Mathieu, je cours dans la même équipe que lui, mais j'arrive à mener ma propre carrière. Les comparaisons, je vis avec. Disons que je suis un coureur normal.»

Adrie Van der Poel a passé la main aux fistons à la fin de l'année 2000, dans son village d'origine, à Hoogheide. Ses parents possédaient là-bas une ferme «assez grande pour l'époque, très petite ensuite». Il connaît les forêts de pins à la souche près: «L'hiver, je m'ennuyais à ne rien faire. Je prenais un vélo de cyclo-cross, avec des pneus un peu plus larges et des étriers de frein qui laissent passer la boue au-dessus des roues, et je partais rouler dans les bois, longtemps, parfois 120 kilomètres.» Il se méfie des crevaisons: les mouettes font tomber dans le sol sablonneux des coquilles de moules

tranches. C'est là que ses amis lui organisent un cyclo-cross d'adieu. Entre-temps, il est enfin devenu champion du monde de la discipline, en 1996, à Montreuil. Naturellement, Adrie Van der Poel triomphera lors de son jubilé. Les gamins montent avec lui sur le podium. Entre 2012 et 2019, Mathieu s'impose six fois à Hoogerheide dans l'épreuve de cross, comptant pour la Coupe du monde, et une fois sur un circuit sur route.

Parfois, Raymond Poulidor fait le voyage sur ces festivals de boue collante et de pommes de terre frites, religion païenne en Belgique qui attire 20 000 à 200 000 fidèles le long des balustrades, et on peut le voir presque caché dans la foule, la mine réjouie, une raideur pudique, légèrement étranger à la scène. Il lance: «Allez, Mathieu!» Quand le petit-fils passe la ligne, il se jette sur le papy, très câlins, très bisous. Pouppou, prudent: «Je ne lui donne pas de conseils. On est dépassés, nous, les anciens. Le vélo actuel est si différent de celui de mon époque... Tout va beaucoup plus vite. Prenez les chutes, les crevaisons, les accidents

qui ont joué un grand rôle dans ma carrière. Aujourd'hui, les coureurs sont dépannés en un éclair. Je ne dis pas qu'ils ont moins de mérite dans l'effort, mais ils ont plus de facilité à faire leur métier.»

La famille Poulidor-Van der Poel se réunit deux fois l'an mais c'est compliqué au vu des agendas gloutons où le grand-père reste le plus sollicité, pour une soirée Secours populaire ou un critérium de vélo cadets. L'été, ils passent du temps chez les grands-parents, près de Limoges, à Saint-Léonard-de-Noblat. Est-ce lors de ces vacances qu'Adrie, le père, a été contrôlé positif à un médicament antidiépilectif, la strychnine? Son excuse de l'époque, en 1983, dûment consignée dans les journaux et encore en évidence sur Internet, l'installe en bonne place dans le catalogue des plus beaux prétextes: il avait mangé la tarte au pigeon de sa belle-mère. Il est vrai que les volatiles de compétition ont la chair boursouflée d'alcaloïdes à cause du dopage animal, mais tout de même, Adrie, qu'est-ce c'est que cette histoire de tarte? «Je ne sais pas d'où ça sort, coupe-t-il. A l'époque, je ne connaissais même pas Corinne. Effectivement, je mangeais souvent de la tarte au pigeon. C'est Hennie Kuiper [deuxième du Tour de France 1980, ndlr] qui m'avait donné envie.» C'est comme si le père protégeait ses fils, sur lesquels les soupçons de tricherie ne pèsent pas.

«DINDE»

L'autre rendez-vous a lieu à Noël. Raymond monte en voiture, 800 kilomètres, seul au volant, «mais ce n'est que de l'autoroute». L'hiver dernier, il a laissé son épouse à la maison. Le repas fut sportif, puisqu'il y avait des épreuves de cyclo-cross les cinq jours suivants. Corinne: «On a mangé des pâtes, du riz, des légumes. Pas de bûche, ni de foie gras. Pas de champagne mais du vin rouge pour Adrie, mon père et moi.»

David: «Un peu de poulet ou de dinde, on a le droit.» Adrie: «Chez nous, on fait toujours sobre.» David Van der Poel est sous contrat jusqu'en 2023 avec l'équipe Correndon-Circus, sponsorisée par un voyagiste turc qui casse les prix. Son frère, courtisé par les plus grandes écuries et prié de se mettre instantanément au cyclisme sur route, veut continuer le cyclo-cross et disputer les Jeux olympiques 2020 en VTT. Ensuite? «On verra.» La discipline lui rapporte, selon les chiffres officieux, un salaire annuel d'un million d'euros et des cachets de 10 000 à 15 000 euros par course. La presse people commence à rôder autour de lui, expose sa Porsche et sa copine. «Mais il est encore très présent, rassure un ami de la famille. Il ne sera jamais comparé à Hinault comme le serait un coureur français ou à Merckx comme le serait un Belge. La référence à son père ou à son grand-père le protège. Ce sont des durs au mal, des gens droits, solides, sérieux, qui n'étaient pas leur richesse.» Papy Pouppou ne veut pas forcer le destin mais, la nuit, il fait parfois un rêve: «Mathieu dispute le Tour de France. Et il gagne le maillot jaune.»

CheckNews.fr

Depuis un an, *Libération* met à disposition de ses lecteurs un site, CheckNews, où les internautes sont invités à poser leurs questions à une équipe de journalistes. Notre promesse : « Vous demandez, nous vérifions. » A ce jour, notre équipe a déjà répondu à plus de 3 000 questions.

Bellamy a-t-il été placé en garde à vue après une manif de cathos traditionalistes en 2006 ?

En 2006, une exposition de robes de mariées du couturier Christian Lacroix doit se tenir dans la chapelle du château de Versailles, ville du très conservateur Bellamy, aujourd’hui tête de liste LR aux européennes. Les catholiques traditionalistes crient au sacrilège. Mais l’inauguration a bien lieu,

le 7 octobre. Devant les grilles, plusieurs dizaines de cathos s’énervent. Dans la cohue, une agente de sécurité est poussée au sol et légèrement blessée. Présent sur place, François-Xavier Bellamy, la vingtaine, est désigné comme coupable « sur la foi d’un signalement hâtif », selon lui. Il est embarqué par

les policiers, et passe plusieurs heures au commissariat. Le lendemain, il est confronté à l’agente de sécurité. « Ça n’a duré qu’une minute », raconte Bellamy à CheckNews. Elle a tout de suite dit que ce n’était pas moi qui l’avais bousculée. » Le parquet de Versailles ne garde pas trace de cette procé-

dure dans ses archives. La tête de liste dit n’avoir « aucun problème » à raconter cette histoire : « Les gens qui me connaissent savent que l’usage de la violence ne correspond ni à mon tempérament, ni à mon idée de la démocratie, ni à mon gabarit. »

FABIEN LEBOUQC



De Bellamy au Brexit

vos questions nos réponses

Y a-t-il eu 18 millions d'immigrés en Europe en cinq ans ?

C'est un des chiffres choc du premier débat qui a opposé, jeudi sur France 2, les douze têtes de listes des élections européennes. « En cinq ans, il y a eu 18 millions de migrants en Europe ! » a déclaré Nicolas Dupont-Aignan, suscitant les moqueries de ses adversaires présents sur le plateau. Avant de répéter : « Prenez les millions de migrants qui sont arrivés en Europe... »

Problème, ce chiffre choc est un chiffre toc. Sur les réseaux sociaux, les partisans de Nicolas Dupont-Aignan ont dégagé un tableau statistique issu d'Eurostat, donnant apparemment raison à leur champion. Sauf que les statistiques en question ont été comprises de travers.

Effectivement, si on additionne toutes les entrées d'«immigrants» dans chaque pays de l'UE depuis cinq ans, on arrive à quelque 20 millions de personnes. Mais cela ne correspond pas à un flux de migrants qui «arrivent» en Europe, comme le dit le leader de Debout la France. En effet, ces statistiques intègrent les mouvements de migration intra-européens. Un Espagnol qui va travailler en France est ainsi compté comme un immigrant.

Prenons un exemple simple : si une année donnée, 40 000 Français partent s'installer



en Espagne et 40 000 Espagnols viennent s'installer en France, Nicolas Dupont-Aignan comptera... 80 000 immigrants de plus en Europe. Mieux, les données d'Eurostat comptabilisent aussi les ressortissants nationaux qui reviennent vivre dans leur pays !

Si on regarde les chiffres sur lesquels s'appuie Dupont-Aignan, on trouve par exemple 340 000 immigrants en France en 2014... Sur ces 340 000, 126 000, soit un gros tiers, étaient des ressortissants français. Et sur

les 214 000 immigrants étrangers restants, 83 000 étaient des citoyens d'autres pays de l'UE.

Cet exemple pourrait être décliné pour chacun des pays de l'UE, et pour chaque année depuis 2014... Si on regarde globalement, environ une moitié des immigrants dans l'ensemble des pays de l'UE sur la période 2014-2018 venaient de l'UE. Mais difficile de dire qu'il s'agit de migrants arrivés en Europe, puisqu'ils y étaient déjà.

CÉDRIC MATHIOT



«Crépuscule», de Juan Branco, est-il en tête des ventes de livres sans avoir été médiatisé ?

L'avocat pro-gilets jaunes Juan Branco publiait, il y a une quinzaine de jours, *Crépuscule*, un pamphlet anti-Macron. Refusé par plusieurs maisons d'édition, il est diffusé sur Internet pendant l'hiver et téléchargé «plus de 100 000 fois», selon l'auteur, avant de paraître aux éditions Au diable vauvert. Depuis, Juan

Branco revendique la première place dans les meilleures ventes de livres, et «sans un média». Vrai ? Parmi les différents classements, Edistat, qui recense 1 000 points de vente, place l'ouvrage à la 13^e position la semaine de sa sortie. Mais le livre figure bien en tête du «Top 50 essais et références» du même site. C'est sur cette base que l'auteur justifie sa première place.

Le site Datalib.fr, lui, le place en 4^e position, à partir des ventes de 260 librairies, les sept derniers jours. Dans le classement général de la revue *Livres Hebdo*, il n'apparaît pas, mais figure dans son top 3 des essais. Comme l'affirme Branco, ce succès a été obtenu sans promotion des grands médias. A Libé, le service «Idées» explique ne pas l'avoir chroniqué car il relève plus d'un livre de «militant politique» que d'un livre de «chercheur».

MARJORIE LAFON



Quelles seront les conséquences économiques du Brexit sur la France ?

Différentes études se sont intéressées, depuis quelques mois, à évaluer les conséquences d'un Brexit sur les économies européennes.

Dans sa dernière note de conjoncture (publiée en mars), l'Insee se concentre sur les relations commerciales, avec différents scénarios (soft ou hard Brexit) liés au rétablissement des droits de douane (de 3,3 points à 7,3 points en cas de sortie avec ou sans accord). Avec, comme préalable assez logique, que les effets du Brexit sur les membres de l'UE sont étroitement liés à l'intensité de leurs échanges avec le Royaume-Uni. Dans ces conditions, la France ne devrait pas trop mal s'en tirer. Ses exportations outre-Man-

che ne représentant que 2,4 % de son PIB. Résultat : les conséquences pour l'Hexagone seraient comprises entre 0,3 % (soft Brexit) et 0,6 % (hard Brexit) de son PIB (l'équivalent de 6,8 milliards à 13,7 milliards d'euros à l'échelle du PIB annuel). A titre de comparaison, le pays le plus affecté, l'Irlande, pourrait connaître un impact de 1,4 % à 4,1 % de son PIB.

Cette estimation n'inclut pas, cependant, les barrières non tarifaires (ou BNT : les règles sanitaires, techniques, etc.). Un paramètre difficile à évaluer mais qui, selon l'Insee, pourrait doubler, voire tripler l'impact sur le PIB. Ainsi, en incluant les BNT, le PIB de la France serait amputé de 0,6 % en cas de soft

Brexit et de 1,7 % en cas de hard Brexit.

Autre étude, celle de l'institut allemand Bertelsmann, qui prend en compte d'autres paramètres. «Une hypothèse implicite importante est que le taux de change

équilibre par la suite les soldes courants», note l'économiste Catherine Mathieu (OFCE).

Résultat : une sortie sèche du Royaume-Uni coûterait 7,7 milliards à l'Hexagone (0,34 % du PIB annuel). Soit près de deux fois moins que ceux attendus par l'Insee (sans les BNT).

A noter, enfin, que l'effet



- La tête de liste LR aux européennes, François-Xavier Bellamy, le 7 mars.
PHOTO THIERRY PASQUET.
- SIGNATURES
- L'avocat Juan Branco, le 22 mai 2017.
PHOTO THOMAS SAMSON. AFP
- Le président de Debout la France, Nicolas Dupont-Aignan, dans l'Emission politique de jeudi.
PHOTO MARC CHAUMEIL
- Un ferry entre l'Angleterre et la France, le 11 octobre.
PHOTO CHARLY TRIBALLEAU. AFP
- Sur une route à Sète, en mars.
PHOTO PASCAL GUYOT. AFP

L'UE veut-elle installer des boîtes noires dans tous les véhicules pour limiter la vitesse ?

Le 26 mars, le Parlement européen a indiqué avoir conclu un accord provisoire avec le Conseil de l'UE pour améliorer la sécurité routière. Avançant les chiffres de 25 300 morts et 135 000 blessés graves sur les routes de l'UE en 2017, la rapporteuse du projet de loi, Róża Thun, mise sur de nouvelles technologies obligatoires (à partir de 2022 pour les nouveaux véhicules et 2024 pour les anciens) afin de faire baisser la mortalité routière. L'annonce de ces nouveaux équipements a suscité l'inquiétude des automobilistes, qui

craignent d'être fichés par des boîtes noires qui communiqueront aux autorités chacun de leurs excès de vitesse. Pourtant, aucune des technologies envisagées ne prévoit une telle application. Si la presse a pu parler de «boîtes noires», elles correspondent à des «enregistreurs de données d'événements» qui sauvegarderont certains éléments comme la vitesse, le freinage ou l'activation des systèmes de sécurité «pour la période précédant, pendant et immédiatement après une collision». L'accord précise que «les données ne

peuvent être mises à la disposition des autorités nationales qu'à des fins de recherche et d'analyse des accidents». Concernant le «système d'adaptation intelligente de la vitesse», aussi prévu par le texte, Róża Thun explique qu'il ne s'agit «pas d'un limiteur de vitesse, mais d'un système intelligent qui avertira le conducteur lorsqu'il est en excès de vitesse». Grâce à ces avertissements, le Parlement européen espère «réduire le nombre de décès sur les routes de l'UE de 20 %».

JACQUES PEZET

IDEES/

Recueilli par
CATHERINE CALVET
et **SONYA FAURE**
Dessin **CHRISTELLE ENAULT**

Par quelle malédiction avons-nous perdu ces mots? Dans le *Détail du monde, l'art perdu de la description de la nature* (Seuil), l'historien Romain Bertrand retrace la quête de naturalistes, savants ou poètes, qui, jusqu'au début du XX^e siècle encore, s'était donné pour mission de trouver le mot juste pour décrire les spores de la fougère ou la carapace du scarabée. Du géographe Alfred Wallace à Francis Ponge ou à l'inroyable Tom Harrisson, l'un des pères de la sociologie, aujourd'hui presque oublié, ils parlaient sur le même ton de la plante, de l'animal ou de l'homme. «Ce n'est pas que l'homme comptait peu : c'est que tout comptait infiniment», écrit Romain Bertrand, directeur de recherche au Centre de recherches internationales. L'historien était jusqu'ici connu pour son travail sur les conquêtes espagnoles ou hollandaises à Manille ou à Java, ou pour avoir théorisé «l'*histoire à parts égales*» (1), qui cherche à confronter les récits européens dominants à ceux des mondes non-occidentaux. Cette fois, c'est entre l'homme et la nature qu'il veut renouer le dialogue. Son livre tient davantage de «l'*éovation poétique*» que des règles ordinaires de la démonstration.

A la fin du *Détail du monde*, vous notez que ce livre est le «fruit d'une rêverie». Pourquoi cet ouvrage, qui semble différent de vos précédents travaux?

Lors d'un de mes voyages à Bornéo, au Sabah [Malaisie, ndrl], sur les traces d'un des personnages de mon prochain livre, j'ai pris conscience que je n'avais pas les mots pour décrire de tels paysages. Si je sais faire la description d'un palais, je manquais de mots pour dire un lagon ou une jungle. Or, au moment même où je cherchais à désigner ces êtres naturels, ils étaient en train de disparaître. J'ai vu à Bornéo une dévastation à l'état pur. Je me rends en Asie du Sud-Est depuis vingt-cinq ans. Des lieux que j'avais découverts déjà abîmés sont aujourd'hui littéralement pulvérisés par la culture du palmier à huile. Par milliers d'hectares, la jungle est rasée pour y planter ces arbres sous lesquels rien ne pousse ou presque. **Y a-t-il un lien entre l'incapacité contemporaine de nommer les animaux et les plantes, et leur disparition bien réelle?**

Le lien est indirect. Les choses n'ont heureusement pas besoin de nos mots pour exister. Mais le travail de dénomination, la quête des mots justes pour décrire la nature, implique de circonscrire un temps de l'attention au monde. J'ai grandi dans un village de campagne, en Auvergne. J'ai pêché à la main, j'ai chassé avec mon père... C'était certes une attention destructrice à la nature, mais du moins y avait-il encore un peu de temps passé avec elle. Si l'on ne sait plus ce qu'est un élytre, c'est parce que plus personne aujourd'hui ne se préoccupe de regarder un scarabée de près. Quand la question a surgì en moi, ont resurgi aussi tout un ensemble de lectures. Le grand naturaliste du XIX^e siècle Alfred Russel Wallace – dont les carnets d'observation prouvent que mille mots existaient pour décrire les êtres naturels! –, mais aussi Goethe, Hum-

Romain Bertrand

«La quête des mots justes pour décrire la nature implique de l'attention au monde»



DR

A court de mots, nous sommes bien incapables aujourd'hui de détailler un scarabée, un papillon, l'orée d'une forêt... Dans son dernier livre, l'historien fait revivre la pensée des naturalistes des XVIII^e et XIX^e siècles. Un éclairage sur un savoir disparu révélateur de notre éloignement du monde naturel.

boldt, Bernardin de Saint-Pierre [*l'auteur de Paul et Virginie, ndlr*], D. H. Lawrence, Francis Ponge et le *Parti pris des choses...*

Vous montrez justement que la description du monde a longtemps mêlé art et sciences.

Le grand partage entre sciences naturelles et poésie, peinture ou littérature est relativement récent : c'est à la fin du XIX^e siècle que divergent vraiment les savoirs de la description. Les plus grands naturalistes sont des portraitistes formidables de la nature. Goethe a écrit un traité des couleurs, et se passionnait pour les minéraux... Quant aux dessins de méduses du biologiste allemand Ernst Haeckel [*qui inventa le mot «écologie», ndlr*], ils seront des modèles pour l'art nouveau. Mais tout cela éclate dans les premières décennies du XX^e siècle. On ne peut plus être savant et poète.

Qu'est-ce que ça change?

Lorsque la séparation n'était pas installée entre art et science, entre savoirs littéraire et naturaliste du monde, le rêve d'une description en surface des choses primait : leur éclat, leur

texture, leur couleur. Elles étaient saisies une à une, dans l'instant de leur apparition. Darwin, par exemple, se servait d'un nuancier établi par un minéralogiste allemand, qu'il avait en permanence avec lui. Il tenait impérativement à ce que la couleur des flots –indigo ou bleu de Berlin – soit consignée dans ses carnets. L'art de la description du monde était une pratique très équipée : Humboldt partait en expédition avec ses boussoles, ses pendules, ses eudiomètres à phosphore (pour mesurer les variations de volume des mélanges gazeux), ses cyanomètres (qui graduaient le bleu du ciel)... Cette quête magnifique et impossible de la mesure exacte du monde se lit aussi dans une anecdote rapportée à propos du peintre Louis Tinayre, qui accompagnait le prince Albert I^{er} de Monaco dans ses expéditions océanographiques. Pour ne pas avoir de rupture de ton du monde à la toile, Tinayre trempe son pinceau directement dans la bile d'une tortue marine à l'agonie. Quelle est la couleur parfaite des êtres, sinon celle de leur sang?

Car tous les personnages qu'on croise dans votre récit ne se contentent pas de rester en surface des choses...

Tous ces naturalistes massacraient par brûlées les êtres qu'ils observaient – papillons, scarabées, grands singes... Leur rêve de complétude a aussi donné naissance à la biologie de l'incision. Il fallait aller voir à l'intérieur des êtres pour les connaître. Cette dualité entre la contemplation et la mort est fascinante. Prenez le peintre John James Audubon, dont les toiles représentant les flamants roses du Mississippi «croqués sur le vif» ornent tant de salons américains. En réalité, Audubon, «pionnier de l'environnementalisme américain», était un fou du carnage. Et peignait d'après des cadavres d'oiseaux épinglez sur des petites planchettes en bois. A partir du XIX^e siècle surtout, le souci des surfaces se mêle à une pulsion de l'incision qui va finalement prendre le dessus. On s'est convaincu que la biologie relevait avant tout de l'art de l'entaille. Or, quand on ouvre un être, quand on le ramène à ses constituants génériques, il s'évanouit en



tant qu'existence individuelle. Les intestins ne disent tout de même pas exactement la même chose qu'un visage. Dès qu'on ouvre les êtres, on bascule dans la loi des séries. Et l'empathie s'évanouit. On sacrifie l'individu aux ensembles, aux cheptels, animaux ou humains. Quelque chose de terrible, déjà, s'annonce. Ernst Haeckel, que la nature éblouissait tant, était aussi l'un des théoriciens racialistes et pangermanistes du début du XX^e siècle.

Il existait pourtant en Europe une longue tradition d'observation.

La pensée analogique de la Renaissance a donné les bestiaires, les premières descriptions d'espèces en fonction de leur surface, de leur teinte et de leur texture. Mais il y a eu une bifurcation, au sortir du XVIII^e siècle, et cette tradition s'est trouvée délegitimée. Nous payons cher aujourd'hui le ricanement de Foucault, dans *les Mots et les Choses*, à l'encontre de ces savoirs-là. Evidemment, on peut sourire quand on lit les théologiens naturels de la fin du XVIII^e siècle, qui persistent à classer dans la même catégorie tout ce qui a une

corne, le toucan comme le rhinocéros, parce que «Dieu l'a voulu ainsi». Sauf que ce classement en surface des choses impliquait de s'en émerveiller – et donc d'en prendre souci. Voyez à quel point le langage commun a disqualifié cette connaissance par assonances : «les apparences sont trompeuses», dit-on; «il faut aller au fond des choses»... Au point où nous en sommes aujourd'hui, quand tout ce qui pouvait être forcé sur la planète l'a été, il faut peut-être se dire que rester à la surface des choses avait du bon aussi.

Vous rappelez que la simple observation a permis de réelles découvertes scientifiques.

Wallace est le co-inventeur de la théorie de l'évolution avec Darwin, mais c'est aussi un grand explorateur, qui a passé quatre ans en Amazonie et huit en Indonésie. Dans ses tex-



tes, il décrit la viscosité des mangroves, la sensualité des racines. Il observe aussi les orangs-outans, qui ont des canines formidables, faites en théorie pour mastiquer la viande... Or, ils ne sont pas carnivores. Les naturalistes du temps affirment que ces canines leur servent à se battre. Mais Wallace les observe en pleine nature et note qu'ils ne se mordent jamais, et jouent plutôt de leur force musculaire. A quoi servent donc ces dents? Wallace répond : peut-être à rien. Toute la théologie naturelle, toute la lecture fonctionnaliste de la création s'effondrent. A partir d'une observation d'êtres vivants – il y a peut-être dans la nature des choses qui n'ont pas d'utilité –, Wallace pressent la loi de l'évolution, qui laisse des traces de stades antérieurs. La nature a une histoire, et Wallace n'a pas eu besoin de tuer pour le comprendre.

On découvre aussi qu'il existait, dès

les XVIII^e siècle, une résistance à l'anthropocentrisme. Pourquoi?

Le grand rêve d'Alexandre de Humboldt, un naturaliste de génie qui fit l'inventaire de plusieurs milliers d'espèces de plantes et d'insectes et fonda la Société de géographie, était de décrire tous les êtres sur le même ton, à même hauteur de casse : l'homme, le chimpanzé, le gypse ou le palmier. L'homme est une chose parmi les choses. Dans la première moitié du XX^e siècle, on trouve les derniers feux de cette ambition chez l'ornithologue Eliot Howard, qui voulait penser avec les foulques, ou dans les travaux de Tom Harrisson. Il ne s'agit pas seulement pour eux de donner une égale dignité aux hommes et aux animaux. Il existe à leurs yeux un monde et des valeurs vus depuis chaque être.

Qui est Tom Harrisson, ce personnage incroyable à la fois ornithologue, sociologue, agent colonial?

En France, il est quasiment inconnu. Mais la Grande-Bretagne le redécouvre depuis une quinzaine d'années. Ses archives sont une mine sur les cultures populaires des années 30. C'est un passionné d'ornithologie – et c'est une clé très puissante de son projet. En 1937, il fonde le Mass Observation Project, qui veut décrire les classes populaires britanniques comme lui-même décrivait les oiseaux : avec une précision qui confine à l'obsession. Ses enquêteurs doivent – discrètement – tout consigner : à quelle heure les gens sortent de chez eux, à qui ils parlent, de quelles couleurs sont leurs souliers. Harrisson envisage d'enquêter aussi bien sur l'antisémitisme que sur les plantes d'intérieur ou les paris sportifs. De tous les points de vue, il est précurseur : c'est l'enquête immersive bien avant la sociologie de l'Ecole de Chicago. C'est aussi une pensée antisécriste, car Harrisson parle des hommes des faubourgs et des indigènes de Bornéo comme des oiseaux qu'il a observés. Lors d'un entretien, dans les années 60 à la BBC, au journaliste qui lui oppose que son projet n'était pas bien sérieux puisqu'il ne sondait ni n'interrogeait les gens, Harrisson répond : «Mais pose-t-on des questions aux oiseaux ?»

Vous dites être parti à la recherche d'un langage aujourd'hui perdu. Mais les mots justes pour dire la nature ont-ils jamais existé?

Tel Goethe qui reste muet au sommet du Saint-Gothard, faute de pouvoir rendre la tempête qui s'y déchaîne, aucun savant, aucun poète n'a jamais eu les mots pour dire parfaitement la nature. Ce n'est pas un aveu d'échec : c'est une reddition, certes, mais au sens amoureux du terme. C'est le moment où l'on accepte de se laisser envahir par le bruit du monde, où l'on convient que c'est lui qui écrit le mieux. Toutefois, il a existé beaucoup plus de mots pour dire le monde naturel qu'il n'en existe aujourd'hui, c'est évident. Elytre. Tarse. Ocelle. Qui sait aujourd'hui ce que cela veut dire ? Il est pourtant impossible de décrire le moindre scarabée ou le moindre papillon sans ces trois mots. L'éditrice de mon livre m'a demandé un jour si je voulais y ajouter un glossaire. Non ! Je veux que le lecteur éprouve lui-même la perte de tous ces mots. ▶

(1) *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident*, Seuil (2011).

IDEES/

À CONTRESENS



Par MARCELA IACUB

L'anachronique discrimination des célibataires

Alors que de plus en plus de personnes vivent seules, les politiques publiques, au lieu d'accompagner cette tendance de fond, la condamnent économiquement et socialement.

La surreprésentation des personnes ne vivant pas en couple chez les gilets jaunes (lire la tribune de Romain Huret «les Célibataires au cœur du grand débat» dans Libération du

26 mars) montre à quel point la question sociale ne peut être dissociée des politiques de la vie privée. Pour les couches les plus favorisées de la population, le fait de vivre seul est une situation qui

peut être vécue comme source du plus grand bonheur. Il n'en est pas de même pour ceux qui peinent à payer leurs factures et se privent de l'essentiel. Loin d'être un choix, le fait de vivre en couple est pour ces derniers un devoir qui engage même leur survie. Voilà quelque chose que les politiques sociétales dites de gauche ne semblent pas avoir compris, obsédées qu'elles sont par les unions entre personnes du même sexe et par les théories du genre pour afficher leur parti pris pour la «modernité». Prétendument inquiètes du destin sentimental des minorités, ces politiques font semblant de ne pas voir deux tendances de fond dans l'ensemble des sociétés démocratiques depuis quarante ans: celle du déclin du couple et des solidarités familiales et celle, en hausse, du nombre de personnes vivant seules, et dans des situations sociales et économiques diverses.

En France, par exemple, 35 % des ménages sont constitués d'une seule personne. Selon certains chercheurs, cette réalité ne fera que croître dans les prochaines décennies, jusqu'au jour où ne pas partager son logement avec quelqu'un sera aussi évident que de réservé sa brosse à dents à un usage strictement personnel. Au lieu d'accompagner ce mouvement, les politiques publiques le nient et cherchent même à le déranger en augmentant le coût de la vie en solo. Ceux qui sont en me-

sure de se payer ce luxe sont harcelés par des normes sociales qui les font se sentir comme anormaux car incapables de se lier à un partenaire d'une manière durable. Ce faisant, ce délicieux plaisir de la vie en solo est terni par les illusions d'une «autre vie», d'une vraie et merveilleuse vie à côté de l'élu(e) de son cœur. Sans compter les prêches incessants de ces prophètes médiatiques qui voient dans ce mouvement de fond l'expression d'un egoïsme pathologique propre aux sociétés gangrenées par l'individualisme et promises, de ce fait, à se désagréger au plus vite. Donc ceux qui incarnent ces tendances devraient payer pour leurs comportements délétères aussi bien économiquement que psychologiquement. Pourtant, ce que montrent les enquêtes, c'est précisément le contraire. Les personnes qui vivent seules – et qui peuvent

se le permettre – ont des réseaux sociaux plus denses que celles qui vivent en couple. Certes, il y a ceux et celles que la misère économique et la maladie isolent. Mais pourquoi leur faire payer plus cher la vie en solo ? Cela ne tient qu'au jugement d'une société cruelle envers ceux qui ne peuvent pas «payer» cette forme de vie. Plus encore, on pourrait avancer qu'une société comme la nôtre, qui pousse les personnes à habiter seules, est si connectée et bien organisée qu'elle n'a plus besoin des instances intermédiaires que sont le couple et la famille. Cela ne signifie pas que l'amour romantique disparaîtra de nos mœurs. Mais on apprendra à le relativiser et à ne pas le confondre avec les lourdeurs et les responsabilités de la vie en commun.

Tout un chacun saura à quel point le premier est passager et apprendra à se prémunir des déséquilibres qu'il est susceptible de produire lorsqu'il n'est plus là. Dans ce type de société, chacun sait que le seul vrai conjoint que nous ayons, le seul qui soit né pour nous et juste pour nous – et cela jusqu'à ce que la mort nous sépare – c'est *nous-mêmes*. ▶

Cette chronique est assurée en alternance par Paul B. Preciado et Marcela Iacob.

CES GENS-LÀ

Par TERREUR GRAPHIQUE





ÉCRITURES

Par
THOMAS CLERC

L'excès

Ma mère part en maison de retraite. Elle perd la tête. Je dois donc vider son appartement. Je passe mes journées à donner, ranger, trier ; à vendre, jeter, classer, laver, balayer, vider. L'effroyable accumulation d'objets ne concerne pas seulement une pauvre femme de 89 ans qui a vécu pendant trente-huit ans dans l'immeuble où je vécus moi-même et où Georges Perec, surtout, a écrit *les Choses* ! L'excès de matière enchaîne une majorité de gens à l'inutile. Ma mère fait partie d'une génération d'anciens qui aimait l'ancien ; après elle devient l'amateur de meubles scandinaves (attention : la mode se termine), tandis que les jeunes ignorants du vieux mobilier national se ruent chez le grand suédois en chef NIKEA, qui leur fait croire qu'ils sont modernes alors qu'ils sont juste des dépendants fauchés. Dans tous les cas, le problème est le même, le volume effrayant de ce qu'on n'ose pas appeler de la merde mais qui a sur celle-ci le désavantage de durer. Que faire d'une légion de bibelots, de matériel informatique démodé, de chaussures de sport dépareillées, de vieux couverts en faux argent, de bulletins de salaire des années 90, d'un présentoir à CD (deux erreurs en une) et de croutes géantes représentant des bouquets de fleurs signées par des petits maîtres belges qui ne savaient pas que Picasso était leur contemporain ? J'étoffe littéralement sous la marchandise. Je cède à qui veut les œuvres complètes de Luce Irigaray et de Georges Simenon. Toute vie bourgeoise est surproduite. Dans une chronique ancienne, je fusstigais avec mépris «l'idéologie débile de la décroissance» : on n'a pas compris ce mépris. A titre personnel, je serais plutôt favorable à une austérité (très relative) du genre de vie, mais j'aime un certain faste. Toutefois, je ne crois pas du tout que la frugalité soit viable parce qu'il est

dans l'essence de l'homme (aargh !) de produire, de dépenser et de consommer. J'entends déjà mes amis les gauchistes quitter leurs cabanes, venir m'interroger dans mon «quartier en lutte» et me dire : «Mais, Thomas, il n'y a pas d'essence de l'homme, l'homme n'est qu'un produit historique, et tu confonds la métaphysique avec la société capitaliste. Quand nous aurons changé de société, la consommation sera adaptée aux besoins et patati et patata...» En attendant ces jours

heureux, on sera mort, et pour l'instant je ne vois aucun signal de rétention réelle dans le style de vie de ceux qui en font l'apologie constante. Une amie chère qui a trois enfants et des idées me montre leur chambre bourrée à craquer de jouets *made in China* ; un partisan du transgenre me raconte qu'il a effectué l'an dernier six voyages en avion pour participer à des colloques sur l'oppression transphobe dans les sous-communautés molouques ; un neveu qui tient deux portables dans chacune de ses mains m'affirme que le dernier modèle d'iPhone sera vraiment plus performant ; une gourmande me tend un délicieux ananas du Pérou avant d'aller acheter une ixième paire de talons ; un romancier m'annonce qu'il finit son trente-neuvième livre.

Il n'y a rien de moins crédible que le culte du dénuement : la beauté de ce genre de vie parfois me prend et je rêve d'une retraite spartiate au bord de la mer, dans une île pauvre meublée par un moine. Là, je serais heureux, nu comme le

Je rêve d'une retraite spartiate au bord de la mer, dans une île pauvre meublée par un moine. Là, je serais heureux, nu comme le prince du vide. J'aurai enfin aboli les bibelots. Mais à moins d'avoir une forte vie intérieure, l'ennui vient vite.

prince du vide. J'aurai enfin aboli les bibelots. Mais à moins d'avoir une forte vie intérieure, l'ennui vient vite. Rapidement, le portable sonnera et nous ne songerons plus qu'à nous reconnecter. La décroissance ne peut séduire

qu'un type de gens, ceux qui ont déjà tout ce qui leur faut et qui peuvent feindre de mépriser ce qu'ils appellent le superflu. Les pauvres n'ont pas les mêmes pudeurs : leur assignation à consommer pour exister moins pauvrement leur rend incompréhensibles les vertus du retour à la nature. L'enseignement de la valeur des choses vient trop tard. L'homme ne veut des vêtements et l'homme du monde des marques. Comment déshabiter de la consommation ceux qui en respirent l'air respirable ? Quel tyran timide dira aux procréateurs : «Décroissez et disparaissez» et aux forts des Halles «Cultivez votre jardin» ? Non, tout cela n'est pas sérieux et je n'ai jamais vu aucune limite possible (sinon en de rares exceptions puritaines) offerte par la vie moderne. J'aimerais tant être un ascète ! Un végan peut-il goûter Georges Bataille ? Qui conjuguera excès et ascèse ? Qui est vraiment prêt à l'excès ?

Cette chronique est assurée en alternance par Thomas Clerc, Camille Laurens, Tania de Montaigne et Sylvain Prudhomme.



SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par
MATHIEU LINDON

Voter un jour, voter toujours

Entre les députés britanniques qu'on consulte trop et les gilets jaunes pas assez, y-a-t-il la place pour s'exprimer à sa guise ?

Si j'ai bien compris, qui a voté votera, c'est la devise des démocrates. Theresa May se donne un mal de chien pour le faire comprendre aux députés britanniques récalcitrants. Ils ne veulent pas de son Brexit, mais ils auront beau refuser cent fois (même s'il n'y aura peut-être pas le temps pour arriver jusque-là), s'ils acceptent à la 10^e, ce sera bon et on pourra passer à autre chose – de même que police et justice estiment qu'un unique aveu efface cent dénégations. C'est comme si les députés britanniques étaient en garde à vue. Ils font les malins, manifestent leur indépendance et leur dévouement à leurs convictions, mais le gouvernement a l'habitude, on ne veut pas avoir l'air trop vite d'une balance ou d'un simple lâche. A tort ou à raison, Theresa May est persuadée qu'elle finira par les faire craquer. C'est qu'en votant, on n'a pas seulement le pouvoir de dire oui ou non, aussi celui de dire peut-être ou tiens donc. Chacun est attaché

à son vote comme à une menace pour les autres, mais c'est différent quand on vous menace de voter indéfiniment. Ça donne une autre idée du référendum révocatoire : si on peut aussi révoquer la révocation, on ne s'en sort pas. Le dimanche, on a voté pour ne plus manger que des frites mais on revote et, comme chacun sait, lundi c'est ravioli. Le harcèlement démocratique, c'est comme tous les harclements, on le voit différemment selon qu'on est du côté des harcelés ou des harceleurs. A plus ou moins injuste titre, chacun se juge harcelé, entre qui assure qu'on lui demande trop et qui estime qu'on ne lui donne pas assez. Ce ne sont pas les gilets jaunes qui se plaindraient comme des députés britanniques qu'on les fasse voter indéfiniment sur la même chose. Mais après tout, ceux-ci ont peut-être gardé leur âme d'enfant. «Comment ça, tu n'as pas envie d'embrasser ta tata ? Et maintenant, tu as envie ? Et maintenant ? Et maintenant ?», ainsi qu'on pouvait demander jusqu'à résipiscience quand claques et fessées n'étaient pas l'apanage des adultes consentants – et l'Angleterre a toujours été en pointe question châtiments corporels. Si ça continue, les votes deviendront ce

qu'étaient jusqu'à présent les sondages : une photographie de l'opinion à un moment précis. «Voici ce à quoi le Parlement s'est arrêté aujourd'hui. Les pronostics pour son opinion de demain vont bon train. Cette semaine, il semblerait que les députés fassent preuve d'immobilisme et confirment mardi ce qu'ils ont décidé lundi.» Sur le papier, suffrage universel, vote utile et tout ça, ça en jette. Dans les faits, on voit le revers du bulletin : c'est bien rare que ça se joue à si peu de chose que son vote à soi soit utile. Il le serait plus si le suffrage était moins universel, par exemple si on était seul à voter, ou il paraît qu'alors ça ne s'appelle plus démocratie. Mais il y a déjà un malentendu qui s'attaque aux fondements de notre suffrage universel : on nous demande de voter pour un président, des députés, des députés européens et des maires tandis que, si j'ai bien compris, ce qui nous importe est de voter pour un père Noël qui fera des cadeaux à chacun pour que tout le monde vive heureux et riche en bonne intelligence, plutôt que de nous obliger à plonger, à coups de bulletins de vote, dans une réalité qui, telle qu'on nous l'annonce, se prépare à déverser son content de mécontentements. ◁



LES MATINS.

Guillaume Erner et la rédaction

du lundi au vendredi > 07H00

Retrouvez Alexandra Schwartzbrod du journal Libération chaque lundi à 8h57

© Radio France/Ch. Neronne

franceculture.fr
@Franceculture

en partenariat avec



L'esprit d'ouverture.

CLUB LIBONNÉS

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux priviléges et invitations.

Projection Fernand Melgar
au Centre culturel Suisse



5x 2 invitations à gagner
pour le mardi 16 avril à 20 heures

Exposition «Lignes de vie, une exposition de légendes»
au MAC/Val, jusqu'au 25 août

MAC VAL Une exposition de légendes

Lignes de vies

macval.fr



15 x 2 invitations à gagner

Conférence «Comment écoutera-t-on de la musique en 2050?» sur la péniche la Pop



3x 2 invitations à gagner
pour le lundi 29 avril à 19 h 30

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.liberation.fr/club/

Répertoire

repertoire-libe@teamedia.fr
01 87 39 84 80

MUSIQUE

Disquaire sérieux achète disques vinyles
33 tours et 45 tours tous styles musicaux : pop rock, jazz, classique, musiques du monde,... au meilleur tarif + matériel hi fi haut de gamme.
Réponse assurée et déplacement possible.
Tel : 06 08 78 13 60

Immobilier

immo-libe@teamedia.fr
01 87 39 84 80

ACHAT

DIVERS

Universit. américaines cherchent logements étudiants à louer ou à vendre à Paris et Versailles.
Contact: 07 68 59 24 68 - scholars.invest@gmail.com

Annonces légales

legales-libe@teamedia.fr
01 87 39 84 00

Libération est officiellement habilité pour l'année 2019 pour la publication des annonces légales et judiciaires par arrêté de chaque préfet concerné dans les départements : 75 (5,50 €) - 92 (5,50 €) - 93 (5,50 €) - 94 (5,50 €) tarifs HT à la ligne définis par l'arrêté du ministère de la Culture et la Communication de décembre 2018

75 PARIS

CONSTITUTION DE SOCIÉTÉ

Par acte SSP du 01/04/2019, il a été constitué une SASU dénommée :

LA NICHE

Siège social : 34 RUE GEOFROY ST HILAIRE, 75005 PARIS
Capital : 1.000 €

Objet : Vente au détail de vêtements, prêt à porter, chaussures et accessoires et toutes opérations commerciales, industrielles, financières, mobilière et immobilière se rapportant directement ou indirectement à l'objet social.

Président : Mme Aminou Rachelle LOUKOU, 39 rue de l'Amiral Mouchez, 75013 PARIS. Admissions aux assemblées et droits de vote : Tout Actionnaire est convié aux Assemblées. Chaque action donne droit à une voix.

Durée : 99 ans à compter de l'immatriculation au RCS de PARIS

Vous voulez passer une annonce dans



Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne

<http://petites-annonces.libération.fr>

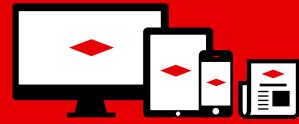


est habilité pour toutes vos ANNONCES LÉGALES sur les départements

75 92 93 94

de 9h à 18h au 01 87 39 84 00 ou par mail legales-libe@teamedia.fr

ABONNEZ-VOUS



OFFRE INTÉGRALE 33€

par mois⁽¹⁾, soit plus de 35% de réduction par rapport au prix de vente en kiosque.

Offre à durée libre sans engagement valable jusqu'au 31.12.2019

ABONNEZ-VOUS À LIBÉRATION

À découper et renvoyer sous enveloppe affranchie à Libération, service abonnement, 2 rue du Général Alain de Boissieu 75015 PARIS. Offre réservée aux particuliers.

AUTLIB18

Oui, je m'abonne à l'offre intégrale Libération. Mon abonnement intégral comprend la livraison chaque jour de Libération et chaque samedi de Libération week-end par portage⁽²⁾ et l'accès aux services numériques payants de libération.fr et au journal complet sur iPhone et iPad.

Nom _____ Prénom _____
N° _____ Rue _____

Code postal _____ Ville _____ N° de téléphone _____

E-mail _____ @ _____ (obligatoire pour accéder aux services numériques de libération.fr et à votre espace personnel sur libération.fr)

Règlement par carte bancaire. Je serai prélevé de **33€ par mois** (au lieu de 50,80 €, prix au numéro). Je ne m'engage sur aucune durée, je peux stopper mon service à tout moment.

Carte bancaire N° _____ / _____ / _____ / _____

Expire le _____ mois _____ année _____

Règlement par chèque. Je paie en une seule fois par **chèque de 391€** pour un an d'abonnement (au lieu de 659,70€, prix au numéro).

Signature obligatoire : _____

Vous pouvez aussi vous abonner très simplement sur : www.libération.fr/abonnement/

(1)Cette offre est valable jusqu'au 31/12/2019 en France métropolitaine. La livraison est assurée par porteur avant 7H30 dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Les informations requises sont nécessaires à Libération pour la mise en place et la gestion de l'abonnement. Elles pourront être cédées à des Partenaires commerciaux pour une finalité de prospection commerciale sauf si vous cochez la case ci-contre. □

(2)Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978 vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, de limitation, d'opposition et de suppression des données que vous avez transmises en adressant un courrier à Libération - 4 rue de Mouchy - 60458 NOAILLES cedex. Pour en savoir plus sur les données personnelles, rendez-vous sur <http://bit.ly/libeCGV>

Page 30 : Photo / Guy Tillim, mouvements d'Afrique
Page 31 : Ciné / Vivian Ostrovsky, mosaïques dada
Page 32 : BD / Joe Kessler, par la «Lucarne»

IMAGES /



FromSoftware, jeux de morts



Par FRANTZ DURUPT
et MARIUS CHAPUIS

En s'installant sur les téléphones, en reconquérant un public jeune et familial, le jeu vidéo a connu, dans la seconde moitié des années 2000, un nouvel essor mais aussi une révolution culturelle. Après avoir vécu des années durant dans le culte de la performance, où le «vrai» joueur était celui qui se distinguait en triomphant d'un jeu dans ses modes de difficultés les plus élevés – au point que le défi fut alors érigé en argument commercial («Sega, c'est plus fort que toi») –, le médium entrait dans une nouvelle ère. Celle de la «casualisation», avant tout incarnée, sur les consoles de Nintendo, par les immenses succès de *Wii Sports*, *Wii Fit* ou *Nintendogs*, où parents et enfants pouvaient partager ensemble des *party games* comme on joue à un jeu de société. Dans cet état d'inclusion, le jeu vidéo semblait même prêt à reléguer ses vieilles manettes et leurs innombrables boutons compliqués pour se pratiquer le plus simplement du monde, avec une télécommande ou à partir des mouvements de son corps. Loin de se destiner uniquement aux néophytes, cette obsession d'une plus grande accessibilité a également transformé le jeu vidéo à destination des habitués. Certaines grosses productions ont commencé à mettre l'accent sur le spectacle au détriment du challenge, à l'image des *Uncharted*, la plus prestigieuse des licences de Sony, que l'on traverse pour avoir le souffle coupé par sa plastique, son dynamisme ou son exotisme. Petit à petit, c'est le spectre du game over qui s'est éloigné, quand ce n'était pas la mort qui était complètement mise au recard, le *Prince of Persia* d'Ubisoft inventant de nouveaux dispositifs

Le jeu vidéo droit dans le dur

A rebours d'une industrie qui a fait en sorte de ne plus placer le joueur en situation d'échec, le studio japonais FromSoftware s'est distingué en le maltraitant. Faisant de la difficulté une expérience intime. Hidetaka Miyazaki, créateur du nouveau «*Sekiro*», détaille cette philosophie qui a fait école.

pour empêcher de placer le joueur dans une situation d'échec. Plus besoin de soluces pour passer un niveau, le jeu nouveau est celui de la main tendue, de l'aventure transformée en visite guidée.

Brutalité

C'est ce contexte de bienveillance généralisée qu'un studio japonais est venu bousculer,

en 2009, avec une contre-proposition radicale : déconstruire la toute-puissance du joueur. Avec *Demon's Souls*, énième histoire de chevalier en lutte contre des hordes monstueuses, FromSoftware retient l'attention par la difficulté extravagante de son jeu qui, loin de désespérer les joueurs qui s'y frottent, semble au contraire les motiver. Un succès modeste suivi, deux ans plus tard, par la sortie de

Dark Souls, qui affine la formule et touche un public beaucoup plus vaste et constitué en communauté. Près de neuf ans après ce choc initial, la brutalité des jeux FromSoftware nous saute toujours au visage. Lorsqu'on retrouve leur créateur, Hidetaka Miyazaki, dans un hôtel londonien où il présente en avant-première son nouveau jeu, *Sekiro*, la première phrase qui nous échappe est : «C'est très diffi-



A gauche, Sekiro et son esthétique automnale qui tranche avec le gothico-médiéval des précédentes réalisations des Japonais de FromSoftware, *Dark Souls* (ci-dessus) et *Bloodborne* (ci-dessous). PHOTOS FROM SOFTWARE



cile, je suis mort plein de fois.» On s'était pourtant juré de ne pas mettre tout de suite le sujet de la maltraitance des joueurs sur le tapis. Impossible de faire autrement. La difficulté est constitutive de l'identité du studio japonais, c'est ce qui a bâti sa légende et a permis à sa philosophie d'essaimer dans le reste de l'industrie. Entendons-nous: il n'est pas ici question d'une difficulté héritée de l'ère des salles d'arcade, où l'impossibilité d'échapper au game over était motivée par des raisons commerciales – pousser le joueur à remettre une pièce dans la machine. Ni de celle cultivée par de nombreux titres des années 80, pour allonger leur durée de vie. La rudesse des productions FromSoftware tient plutôt de l'expérience intime. «Mon principal objectif n'est pas de rendre mes jeux si difficiles, nous explique Hidetaka Miyazaki. Mon but est qu'en surmontant cette difficulté, le joueur ait un sentiment d'accomplissement.» Si'il est facile d'y voir un simple mélange de virilisme (prouve que tu es un bonhomme et viens t'y frotter) et de masochisme, le challenge posé par Miyazaki constitue une école, une pensée du jeu vidéo.

Lancer une création de FromSoftware, c'est accepter, même après des années de pratique du jeu vidéo, de faire ses classes à nouveau. Apprendre la patience d'abord, puis les gestes, l'allonge, la rythmique des adversaires, toute une chorégraphie en somme, si bien que l'aspect le plus fondamental du duel est l'observation qui prélude aux coups portés. «Quand je crée des animations, je n'essaie pas d'interpréter la réalité: je veux quelque chose de beau, d'esthétique, d'émotionnel, qui soit palpitant», explique Miyazaki, qui s'amuse qu'on lui dise que ses œuvres sont des jeux de danse. En choisissant de supprimer la carte du monde, le

studio fait plus qu'ôter un confort de jeu ou retirer un «acquis social». Il contraint à mémoiriser l'enchevêtrement des niveaux, à s'approprier l'environnement – qui, en retour, paraîtra bien plus familier que nombre de niveaux traversés les yeux vissés sur la carte. Un choix de *game design* en parfaite cohérence avec le cheminement nécessaire au domptage des mécaniques de combat. Si le défi ridicule posé par FromSoftware est toléré par des millions de joueurs, c'est que ses créations obéissent à un principe de transparence absolu. En faisant réapparaître les adversaires toujours au même endroit, le jeu permet d'apprendre par l'échec, d'anticiper. Il autorise l'apprentissage. Mourir et réessayer (*die & retry*), une dialectique vieille comme le jeu vidéo. En obligeant à une prudence extrême (le moindre combat peut être fatal), en instaurant un climat de pression perpétuelle, en sanctionnant le moindre écart, les jeux de FromSoftware obligent à une rigueur absolue dont l'inattendue conséquence est que la sauvegarde de la partie se situe davantage dans la mémoire du joueur et ses réflexes que dans les entrailles de la console. La récompense offerte, en échange de ses innom-

brables gifles subies sans renâcler, est à la hauteur du défi: l'impression d'avoir passé l'épreuve du feu, un «*accomplissement*» qui déborde le terrain numérique. Une façon pour le jeu vidéo de renouer avec ce que le philosophe Roger Caillois identifiait comme une nature profonde du jeu au sens large: *l'agon*. Où le jeu prend l'allure d'une compétition (par opposition par exemple avec les jeux d'identification) qui «suppose une attention soutenue, un entraînement approprié, des efforts assidus et la volonté de vaincre» et offre comme satisfaction «la forme pure du mérite personnel».

Vivacité

Malgré la radicalité de leurs propositions qui semble les réservier à une population d'acharnés, FromSoftware a touché un public très large (13 millions d'unités vendues pour la seule trilogie *Dark Souls*, en 2016). Leur conception du jeu vidéo essaient aux quatre vents. Aux clones assez voyants (*Nioh*, *The Surge*) s'est ajouté un retour en grâce du culte de la difficulté, au point que le moindre jeu un peu retors s'est vu qualifier par la presse spécialisée de «*Dark Souls* de son genre. Et il y a bien, c'est vrai, un peu de FromSoftware dans le magnifique *Hollow Knight* ou dans *The Witness*, casse-tête dans lequel les règles s'apprennent à la dure, sans assistance.

Hidetaka Miyazaki, de son côté, a enterré la série des *Dark Souls* en 2016, après avoir tordu sa formule dans *Bloodborne* en introduisant davantage de vivacité. Encore plus rapide, le nouveau venu *Sekiro* (lire ci-contre) retrouve quant à lui la verticalité et modifie le rapport du joueur à la mortalité en lui permettant de ressusciter en plein milieu du combat. Sans rien faciliter. ▶

«Mon but est qu'en surmontant cette difficulté, le joueur ait un sentiment d'accomplissement.»

Hidetaka Miyazaki
créateur de *Sekiro*

«Sekiro», trépas trépidants

Avec la possibilité de ressusciter en cours de partie, le nouveau né de FromSoftware s'installe chez les ninjas et l'adrénaline se déclenche à la verticale.

«*Sekiro: Shadows Die Twice*»: les ombres meurent deux fois, nous dit le sous-titre de *Sekiro*, ce dont chacun a pu déduire, dès son annonce, que la dernière production FromSoftware introduirait la possibilité de ressusciter en cours de partie. Ce jeu serait-il donc plus bienveillant que ses prédecesseurs, voire carrément courtois? La formulation «*die twice*» est suffisamment limpide pour le démentir: il s'agit bien, passé cette résurrection, de trépasser à nouveau. Et pas que deux fois. Comme ses prédecesseurs, le nouveau jeu de Hidetaka Miyazaki, dont le studio FromSoftware est cette fois adossé au géant américain Activision, est une école de l'humilité, de la patience et du sang-froid.

Exit le décorum gothico-médiéval de *Dark Souls* et *Bloodborne*, *Sekiro* s'installe dans le Japon de la période Sengoku, à la fin du XVI^e siècle. Lancé à l'assaut d'une forteresse plus massive que la montagne qui la porte, le joueur y incarne un shinobi revanchard qui défie un bestiaire qui pioche dans le folklore japonais. De cette mise en place résultent une esthétique nouvelle (les roses et carmins d'un couche de soleil d'automne remplacent les camaïeux de gris) et un gameplay très différent des *Souls*. C'est parce qu'il voulait que son héros puisse sauter – chose qui aurait été «étrange dans le cas d'un chevalier en armure», que Miyazaki a installé *Sekiro* chez les ninjas. Un choix de *game design* dont découle une redéfinition complète du rapport à l'espace, à la verticalité et aux déplacements. Alors que les labyrinthiques niveaux des *Souls* se déployaient autour d'escaliers en colimaçon, *Sekiro*, avec ses vertigineux bâtiments et leurs environs biscornus, offre la possibilité de bondir de toit en toit à coup de grappin et encourage l'infiltration. On pourrait là encore imaginer que le dispositif facilite les choses... ce serait oublier que chez FromSoftware, ce qui est donné est repris au double, voire au triple.

La contrepartie de cette agilité nouvelle, c'est un avatar dont les capacités défensives n'évolueront presque pas au cours de la partie, obligeant plus que jamais le joueur à calculer ce que chaque attaque peut lui faire gagner et risque de lui faire perdre, en canalisant son adrénaline pour ne pas rater la demi-seconde ouvrant le droit à une parade permettant d'entamer l'équilibre de l'adversaire. Epoustouflante collection de duels au sabre, le jeu flirte avec l'épreuve sportive quand un combat contre un boss, parfois au trentième essai d'affilée, touche à sa fin et qu'un seul coup de lame nous sépare – lui comme nous – de la mort. Lorsqu'enfin s'offre le coup de grâce, salué par une abondante giclée de sang, on ressort de l'épreuve le cœur pas loin de transpercer la poitrine. Sensation d'exception si rare que, pour elle, on souffrira encore et encore.

F.D.

SEKIRO: SHADOWS DIE TWICE
de FROMSOFTWARE
sur PC, PS4, Xbox One.



100 NUMÉROS DÉJÀ !

Pour ne rien vous cacher, *le P'tit Libé* est assez ému. Sa mission depuis trois ans et demi : offrir une information de qualité aux 8-13 ans. Comment ? En décortiquant, chaque semaine sur son site internet, un grand thème d'actualité. Les manifestations en Algérie, Toutânkhamon, Donald Trump, le changement d'heure ou l'homophobie : *le P'tit Libé* ne s'interdit aucun sujet, estimant que les enfants sont capables de tout comprendre si l'on choisit les bons mots.

Chaque thème est traité avec une exigence élevée, en interviewant des expert(e)s reconnu(e)s, en allant sur le terrain et en garantissant de multiples relectures avant publication. Pour l'y aider, l'équipe peut compter sur le concours de ses collègues de *Libération*, tant les spécialistes que les services photo et édition, le tout en garantissant une information factuelle et sans parti pris.

La promesse du *P'tit Libé* : faire simple sans être simpliste. Son pari : utiliser l'actu comme

prétexte pour forger sa culture générale. Sur le site, pas de place pour l'austérité. Les numéros fourmillent de dessins humoristiques, véritable contre-pied à l'information sérieuse qui est apportée aux enfants. Messages à décoder, lieux à situer, silhouettes à habiller... Les jeux viennent également ponctuer les différents numéros. Et chaque dossier s'accompagne d'un quiz interactif, l'outil préféré de nos lecteurs !

Le P'tit Libé est 100 % numérique (un site et une application) car

il apparaît indispensable de proposer une actualité de qualité aux enfants, qui utilisent déjà et utiliseront toujours plus Internet pour s'informer. Adeptes du papier ? Pas de panique, chaque numéro existe en version PDF, à imprimer sous forme de petit journal.

Pour ce 100^e numéro, *le P'tit Libé* s'invite dans les pages du grand *Libé* afin d'offrir aux enfants un poster reflétant ces trois années riches en infos. Saurez-vous identifier tous les personnages ?



LE P'TIT
LIBÉ

**100 PERSONNAGES
QUI ONT FAIT L'ACTU**





LES GILETS JAUNES

Depuis le mois de novembre, on parle énormément d'eux. Les gilets jaunes, ce sont des hommes et des femmes, partout en France, qui se réunissent dans les rues car ils sont mécontents. Ils trouvent qu'ils n'ont pas assez d'argent pour vivre correctement et dénoncent les inégalités qui existent entre les citoyens. Les gilets jaunes critiquent les dirigeants : ils pensent que le président et le gouvernement aident trop les personnes riches. Les manifestants demandent à avoir davantage leur mot à dire quand des décisions sont prises dans le pays. Le P'tit Libé leur a consacré son numéro 83, en décembre.



LES ANIMAUX SAUVAGES

Triste nouvelle : la Terre a perdu plus de la moitié de ses animaux sauvages en 44 ans, selon un rapport de l'association WWF. Ils disparaissent partout dans le monde, particulièrement en Amérique du Sud et en Amérique centrale, qui ont vu s'éteindre presque tous leurs animaux sauvages par rapport à 1970. En Europe, là où se situe la France, on a perdu un tiers. Qui sont les plus menacés ? Les amphibiens, comme les grenouilles, les crapauds ou les salamandres. Le P'tit Libé parlait d'eux dans son numéro 82, sorti en novembre.



DONALD TRUMP

Voilà un président pas comme les autres ! Depuis son élection à la tête des Etats-Unis, en novembre 2016, Donald Trump attire les regards du monde entier. Certains citoyens l'adorent car il dit haut et fort ce qu'il pense, d'autres le détestent car ils le trouvent raciste et dangereux. Lui s'en fiche : il dirige le pays comme il l'entend, sans se laisser impressionner par ses adversaires. Le P'tit Libé raconte, dans son numéro 78, ce qu'il se passe aux Etats-Unis, plus de deux ans après l'élection surprise de ce milliardaire.



TOUTĀNKHAMON

Ce vieux pharaon (plus de 3 300 ans tout de même) fait l'objet d'une exposition extraordinaire à Paris, où tu peux admirer une partie du trésor découvert dans son tombeau. Aujourd'hui considéré comme l'un des plus célèbres rois égyptiens, Toutānkhamon a pourtant failli être rayé de l'histoire ! Couronné à l'âge de 8 ou 9 ans, il a régné une dizaine d'années. A sa mort, ses adversaires ont fait en sorte d'effacer les traces de son existence car ils en voulaient à Akhenaton, son père. Celui-ci avait décidé qu'un seul dieu, appelé Aton, comptait, alors que les Egyptiens croyaient à l'époque en plusieurs dieux. Toutānkhamon s'appelait d'ailleurs à l'origine Toutānkhaton, ce qui veut dire «l'image vivante d'Aton». Une histoire racontée dans le P'tit Libé numéro 99.



KYLIAN MBAPPÉ

Devenir champion du monde de foot à 19 ans, c'est fort ! Kylian Mbappé a réussi cet exploit l'été dernier, quand la France a remporté le Mondial en Russie. La dernière fois que le pays a gagné ce prestigieux titre, c'était en 1998... l'année de naissance de Kylian Mbappé. Ce petit génie du ballon rond a joué dès l'âge de 14 ans avec le club de Monaco, où il est resté quatre ans. Il est aujourd'hui au Paris-Saint-Germain. Grâce à son talent et à sa simplicité, Kylian Mbappé est la personnalité préférée des 7-14 ans selon le dernier classement du Journal de Mickey. Le P'tit Libé parlait de lui dans son numéro 62 consacré à la Coupe du monde de football.

CHERCHE ET TROUVE

Observe le poster et identifie les personnages suivants :

1. Emmanuel Macron
2. Abdelaziz Bouteflika
3. Un mannequin de la Fashion Week
4. Donald Trump
5. Marine Le Pen
6. Elizabeth II
7. Alexandre Benalla
8. Jean-Luc Mélenchon
9. Les frères Lumière
10. Un gilet jaune

Vérifie tes réponses sur lepetitlibe.fr

JEU

100 NUMÉROS ?!
C'EST QUOI
TON SECRET ?



BEAUCOUP D'**ACTU**,
UNE BONNE DOSE
DE **JEUX**. LE TOUT
ASSAISONNÉ
D'**HUMOUR** !



**PROFITE
DE NOTRE OFFRE
ANNIVERSAIRE !**

~~5€~~ 1€ PAR MOIS*
jusqu'aux grandes vacances

**ABONNE-TOI SUR
LEPETITLIBE.FR**

*Offre exceptionnelle, réservée aux nouveaux abonnés,
1€ par mois les 3 premiers mois, puis 5€ par mois.
Sans engagement de durée. Annulable à tout moment.

Enseignants, bénéficiez d'un tarif spécial en nous
contactant par email à commercialabo@liberation.fr.



LE SITE D'ACTU**
DES 8-13 ANS**

IMAGES/



Praça Do Metical, Beira (Mozambique) en 2017. PHOTO GUY TILLIM. COURTESY OF STEVENSON

Photo / Afrique, le théâtre des boulevards

Après quatre ans passés à photographier les rues du continent, Guy Tillim présente à Paris ses panoptiques, portrait composite de pays marqués par la colonisation et leurs désirs d'émancipation.

Y a-t-il pas meilleur endroit que le cœur d'une métropole pour sentir les palpitations d'un pays, voire d'un continent ? C'est au beau milieu de centres-villes, au croisement d'artères bétonnées et sur le trottoir d'avenues fréquentées que Guy Tillim a posé son trépied pour capturer l'ambiance de l'Afrique d'aujourd'hui. Pendant quatre ans, à travers quatorze villes – Johannesburg, Accra, Abidjan, Libreville, Addis-Abeba, Dar es-Salaam... –, le photographe s'est imposé parmi les passants. De cette immersion, il en a retiré des paysages en plusieurs pans, des diptyques, triptyques et même quadriptyques, dans lesquels on se plonge à la Fondation Henri Cartier-Bresson, à Paris, et dans un beau livre chez Mack (1). Pièces d'un immense puzzle, ces grands tableaux déplient une vision quasi-panoptique et architecturale, ponctuée de multiples détails et de touches de couleurs vives. Véhicules, chaussées, publicités, mobilier urbain, piétons, immeubles brutalistes, tours internationales et marchés de fortune entrent dans un cadre

suffisamment large pour que les occupants puissent s'y épouser. «Ce sont des photos de rues qui incorporent les gens. J'ai envisagé ces avenues comme les lieux d'une mise en scène, un peu comme un plateau un tournage de cinéma», confie d'une voix feutrée Guy Tillim.

«Mouvement». Sur ses images, pas un blanc. Pourtant, ce sont le plus souvent eux qui ont façonné l'environnement. Grand travelling au cœur de l'Afrique post-coloniale, quelque part entre vision documentaire et grand format cinématographique, son exposition «Museum of the Revolution» dresse un portrait en creux du continent : marquée par la colonisation, l'Afrique a hérité des habits parfois grandiloquents du modernisme qui se mêlent aujourd'hui aux traces de la mondialisation. Elle affiche un visage composite, décor avec lequel les Africains doivent se réinventer. C'est précisément ce qui intéresse Guy Tillim : «Les paysages n'ont finalement pas tant changé que ça depuis la période coloniale, mais la façon dont ces endroits sont habités s'est modifiée, observe-t-il face à ce ballet. Le mouvement des gens était comme une sorte de danse, c'était très beau.»

Le photographe sud-africain rêvait de devenir architecte. Né en 1962 à Johannesburg, Guy Tillim a d'abord suivi une formation en économie, sous l'impulsion d'un père commercial. A l'université pourtant, il admire en secret les étudiants en architecture qui s'interrogent sur les liens entre bâti et modes de vie. Il devien-

dra photographe à partir de 1986, aux premières loges de la fin de l'apartheid. Passé par l'agence Reuters et l'AFP, Guy Tillim a couvert la guerre en Angola, en Afghanistan et au Rwanda, l'appareil braqué sur les événements. Mais il a aussi fait partie d'Afrapix, un collectif de photographes engagés en Afrique du Sud. Au fil de sa carrière, il opère petit à petit un mouvement de recul vis-à-vis de l'actualité et élargit son champ de vision. Dès 2004, dans *Leopold et Mobutu*, il s'intéresse au paysage en république démocratique du Congo à travers des diptyques. Dans la foulée, il réalise *Jo'Burg*, un reportage sur le centre-ville de Johannesburg abandonné par les Blancs au début des années 90, avec l'abrogation des lois discriminatoires de l'apartheid. Pour son livre *Avenue Patrice Lumumba*, il sillonne les avenues baptisées du nom du leader nationaliste congolais, assassiné en 1961, symbole de la lutte contre le colonialisme. Après avoir été un reporter au plus près de l'action, Guy Tillim se poste en milieu urbain, là où fusionnent les ruines du passé et les graines de l'émancipation. Il prend le temps de l'observation, caméleon fondu dans le décor. «Il y a une chose que j'ai remarquée en travaillant dans la rue : plus on te remarque, plus tu deviens invisible, c'est un paradoxe. Si tu es très visible, on te fait une place dans le paysage et les gens t'oublient.»

Avec «Museum of the Revolution», Tillim revient sur les lieux de ses reportages mais, cette fois-ci, avec plus de champ, plus de lumière et surtout une palette plus optimiste

que ses habituelles couleurs sombres. «Je suis retourné à des endroits que je connaissais déjà, où j'avais déjà repéré des choses qui m'intéressaient. Je voulais revenir sur ces lieux pour les explorer.» À Johannesburg, il regarde avec des yeux d'adulte le paysage de son enfance : «Ma grand-mère a habité dans cet immeuble. J'étais petit et je lui rendais visite. C'était une ville totalement blanche et soudain l'environnement a complètement changé. Il y a comme un décalage dans le temps, une faille spatio-temporelle.»

Boubou. Devant son objectif, les habitants vont et viennent, indifférents et élégants : pâniers sur la tête, téléphone portable fixé à l'oreille, tractant des charrettes ou au volant de berlines dernier cri, ils filent tout droit vers leur avenir. On se croirait parfois à New York, parfois dans le sud de la France ou aux puces de Saint-Ouen. «Les immeubles en arrière-plan renforcent la magnificence de la scène et montrent le pouvoir tel qu'il se rêve. Ils représentent d'un côté les aspirations d'une société et de l'autre une ingénierie de domination sociale. On a vu, durant ces dernières années, en Afrique, le passage d'Etats socialistes à des régimes intégrés à un système mondialisé et capitaliste. Cela se voit au comportement des gens dans les rues.» Face à ces bouleversements, Guy Tillim trouve un point d'équilibre, entre femmes en boubou ou en justaucorps, filles aux ongles multicolores et tresses blondes, gars à casquettes Nike ou bonnets ganja, hommes d'affaires déterminés et vendeurs de fruits frais.

CLÉMENTINE MERCIER

(1) Editions Mack, 130 pp., 35 €.

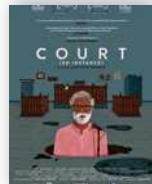
MUSEUM OF THE REVOLUTION
de GUY TILLIM à la Fondation Henri Cartier-Bresson (75003). Jusqu'au 2 juin.

VIDÉO CLUB



LES CONFINS DU MONDE
de GUILLAUME NICLOUX (Ad Vitam)

Entre la vision d'une tête décapitée et le surgissement d'un phallus couvert de sanguines, le douzième long métrage et premier film de guerre (Indochine française) bien poisseux de Guillaume Nicloux est en tout cas rempli ras la gueule de corps morts ou vivants, libres ou encagés, entiers ou en fragments.



COURT (EN INSTANCE)
de CHAITANYA TAMHANE (Arcadès)

Partant du procès d'un chanteur indien contestataire, Court décrit de façon éclatée et subtile la vie quotidienne de ses intervenants. Voici donc, sous nos yeux ébahis, un film qui met en scène un procès, sans être lui-même ce procès. Libéré de notre jugement, Court s'innocente tout seul: un film est là.

Ciné / Les coupés décollés de Vivian Ostrovsky

Un coffret rassemble les films-mosaïques de la cinéaste expérimentale. Perles d'instantanés sous influence dadaïste.

Elle collecte les abdos-fessiers des estivants en bord de mer, les vieilles dames qui tricotent, les parades militaires – rembobine, avance et accélère – dans les stations balnéaires bondées, les pays qu'elle survole autant que les années qu'elle mélange entre archives capturées et instants T. Elle saisit les existences, les met en regard, parfois en *split screen*, assemble les chutes de pellicules et celles, plus monumentales, d'empires. La cinéaste expérimentale Vivian Ostrovsky, née en 1945 à New York, ne fait pas tout à fait des journaux filmés à la manière de Jonas Mekas et ses incantations ensorcelantes. Pourtant, on peut lui donner cette influence mêlée à un soupçon d'esprit dada, une bonne dose de far-

felu, de caractère brutal et définitivement comique.

On parle ici plutôt de courts films-mosaïques réalisés dès les années 80, où elle franchit les frontières (géographiques et filmiques) aisément, de Paris à New York, en passant par Amsterdam, Jérusalem et Rio, accumulant les itinéraires et les nuits absorbées par la fenêtre d'une voiture (*Movie* (V.O.), en 1982), appose sur des gogo-dancers en train de se dandiner la voix de Julie Andrews (*These Are a Few of My Favorite Things*), enfin déclenche le rire.

Rien que le fonctionnement même de la caméra Super 8 (appuyer sur la gâchette pour filmer, puis relâcher) forme les premiers gestes décisifs de montage instantané et lui permet d'élire des instants, des mœurs, comme détournés puis accentués. Comme dans *Eat* (1988), en référence à Andy Warhol, où les mastications, grandes bouchées d'humains et d'animaux envahissent l'écran, accompagnées de symphonies et de mélodies jazzys, de rugissements tordus, et d'autres

sons plus incongrus qui, encore une fois, poussent à l'ilarité ou, selon la nature de chacun, à la tachycardie.

Vivian Ostrovsky s'attarde sur les passants pressés, les étirements répétés jusqu'au ridicule, les rassemblements armés avant la chute de l'Union soviétique (le coréalisé

Work and Progress, filmé en 1990,

assemblé en 1999): «Si tu veux ramener les foules, tu dois te procurer la glorieuse Technicolor», chantent Janis Paige et Fred Astaire. Polyphonique, la cinéaste se fait chef d'orchestre des images, les siennes, celles des autres (*found footages*), joue également des mouvements multiples de montages, découpages, et extraits sonores



Ice/Sea de Vivian Ostrovsky. PHOTO RE: VOIR

(émissions, films, chansons) qu'elle génère ou récupère comme dans son incroyable *Ice/Sea* (2005), film-collage à base de plages et de banquises, Salvador de Bahia, Bretagne, Patagonie. S'en échappent quelques scènes du *Bal des sirènes* (avec la fabuleuse Esther Williams) mêlées à d'autres séquences venues de *Sous le ciel bleu de Hawaï* avec Elvis Presley.

Ses courts sont comme des livres d'images dépliés à toute vitesse, ivres de sens et de sensations, de récits et de passions, ce qui est «probablement dû à ma propre histoire personnelle», précise celle qui est née d'une mère russe et d'un père tchèque, passant son enfance à Rio de Janeiro, ses études supérieures (de cinéma, de psychologie) à Paris. De quoi tracer des récits comme l'on décide de randonnées abstraites, faites de cueillettes de souvenirs, gris-gris et biens personnels réunis en un bouquet qui célèbre la vie.

JÉRÉMY PIETTE

PLUNGE de VIVIAN OSTROVSKY
(Re: Voir), 22,90 €.

Série / «Vernon Subutex», à la rue

Très attendue, l'adaptation du roman rock de Virginie Despentes, diffusée sur Canal, utilise mal un bon casting et manque cruellement de relief.

Profitant du double statut de son matériau d'origine, à la fois best-seller et objet rock magnifié par le côté abrasif de son auteure Virginie Despentes, l'adaptation des

deux premiers tomes de *Vernon Subutex* constitue l'un des événements série de l'année, au moins côté français. La production de Canal exhibant son casting de césarisés (Romain Duris, Laurent Lucas, Céline Sallette) en ouverture du festival Canneséries.

Arrimée à son personnage de disquaire à la rue après avoir perdu boutique et appart, la série chemine au gré des mouvements de Subutex (Duris) qui promène sa non-chalance torve et sexy d'un squat à un autre. Une succession de plans foireux dans la-

quelle vient s'insérer une intrigue sur les confessions vidéo d'une rock star suicidée, livrées à Subutex, et sur lesquelles le tout-Paris veut mettre la main. La dérive lente et jamais inquiétante de Subutex sert d'abord de prétexte à la construction d'une galerie de portraits, fantômes d'un âge d'or et d'insouciance ravivé par une bande-son nourrie aux Thugs et à Daniel Darc. Du vieux pote devenu père chiant à chien-chien à l'ex-groupe convertie bourgeois égomaniaque aux rêves périmés de Château Marmont, ces visages sont esquissés à si gros traits qu'ils n'égratignent rien et échouent à incarnier la question au centre de *Vernon Subutex*: comment vieillir en accord avec les principes d'une jeunesse saturée. Comme eux, la série de Cathy Verney se rêve un peu punk, avec ses histoires de stars du X et ses amours lesbiennes, mais enquille les images sages, balisées façon couplet-refrain-couplet. Seules sortent du lot les performances du trio Céline Sal-

lette (Hyène amazone façon Thin White Duke), Flora Fischbach et Iman Amar-Korba. De son côté, Romain Duris, attifé en Charles Manson du XVIII^e arrondissement, étouffe longtemps dans les frusques de ce Subutex qui ressemble à une version décatie du glandeur qu'il incarnait il y a vingt-

cinq ans dans *le Péril jeune*. Il faudra que la série le défronde de son costume de rocker pour qu'il prenne un peu d'épaisseur et dévoile un type paumé en pull camionneur marronasse et à la crinière de SDF. Le temps d'un épisode, Subutex se tait, laisse les gestes donner sens à la dérive. Parenthèse qui

fait miroiter la tentation d'une vie dans les marges. Hors système. Le bruit reprendra vite et, avec lui, une dérive en Christ sonore venue répandre les sons.

MARIUS CHAPUIS

VERNON SUBUTEX
de CATHY VERNEY sur
Canal+ à partir de lundi 21h.



Romain Duris dans le rôle de Subutex. PHOTO X. LAHACHE

LE FILM DE L'EXPOSITION
ROUGE
ART ET UTOPIE
AU PAYS DES SOVIETS
AU GRAND PALAIS

Actuellement en DVD
boutique.ina.fr / boutiquesdemusées.fr

BeauxArts
Liberation

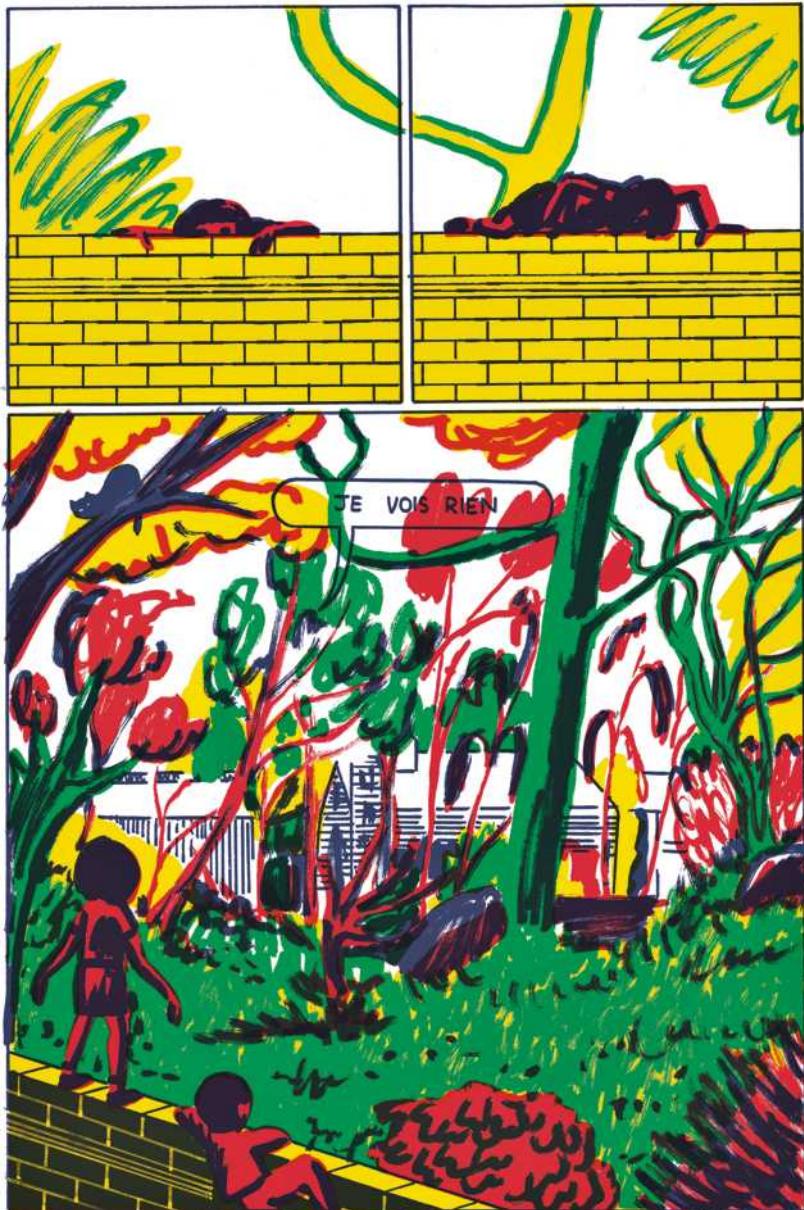
IMAGES/

BD / «Lucarne» avale des cases

Recueil de cinq récits, l'ouvrage de Joe Kessler, qui fait éclater les formes et change sans cesse de style, se dévore avec la même frénésie que son auteur a mise à le créer.

«J' aime les trucs qui se lisent vite. J'ai établi cette règle un peu bête qui veut que si je dessine vite, ça se lira vite.» Grande chose dégingandée, pomme d'Adam en avant et soda aux fruits chimique à la main, le Britannique et tout juste trentenaire Joe Kessler ne tient pas en place et parle comme il dessine : à fond de train. Pas étonnant que son premier livre, *Lucarne*, s'engloutisse d'un trait, en grosses bouchées voraces, dans un geste proche du manga. La fluidité et l'inventivité de son découpage séquentiel appellent toutefois le retour en arrière, comme s'il fallait plusieurs filtrages pour que les cinq récits courts qui composent *Lucarne* décantent dans l'esprit pour dévoiler leur sous-texte. Derrière la fausse innocence du feutre et des couleurs primaires qui explosent au premier regard, derrière cette cadence qui pousse le lecteur en avant, la bande dessinée de Joe Kessler s'apparente à une cavale à travers un lacis de portes dérobées.

Explosion. Le premier récit met en scène la journée d'un garçon et d'une fille qui jouent au ballon, se faufilent dans le jardin voisin et y zieutent en catimini un film de guerre depuis la fenêtre, avant de rentrer à la maison. L'air de rien, Kessler déploie en quelques pages un discours sur la persistance des images. Les ceillades sur les séquences de bombardements volées sur l'écran des voisins macèrent dans l'esprit de la petite fille le soir venu. Mi-assoupi mi-fantomatique, réduite à un ensemble de lignes d'un vert phosphorescent perdu dans un océan de traits cobalts sur fond bleu marine, elle embarque alors dans un trajet qui réexplore sa journée. Evocation de l'empreinte traumatique et magique que laissent certaines images clés, si puissantes qu'elles nourrissent et chamboulent le rapport au réel, offrant la possibilité d'une nouvelle grille de lecture. Ici, l'explosion cinématographique agit comme un révélateur qui permet de



Lucarne, de Joe Kessler. L'ASSOCIATION

faire émerger le sens d'un dialogue anodin avec sa mère, et réaliser ce que signifie cette maison du quartier détruite par une explosion. Si son amour immoderé du foot détonne dans le monde pépère de la BD, l'éducation de Kessler en fait presque un cobaye destiné à fabri-

quer de la bande dessinée alternative. A l'âge où l'on s'abrutit devant des dessins animés, il se plonge dans les exigeants *RAW Magazine*, la revue d'Art Spiegelman, avale *Maus*, *Persepolis*, *Krazy Kat* et les expériences narratives de l'*Acme Novelty Library* de Chris Ware. «Je

pensais que toutes les bandes dessinées étaient comme ça. Mais quand j'ai tenté de faire mes propres livres, ado, je n'y arrivais pas, ça prenait trop de temps, c'était laborieux.» Il quitte Bristol pour une école d'illustration à Londres où il découvre la patience – «suffisamment pour faire

des comics de quatre pages». A 24 ans, après avoir compris que l'éditeur pour lequel il bossait ne le publierait jamais (probablement mis sur la piste par un mail de son patron établissant que Kessler est «le pire artiste de la Terre»), il fonde sa propre structure avec deux amis. En sept ans d'existence, Breakdown Press se forge un catalogue foutraque et passionnant, mélange de science-fiction anglo-saxon, de manga des années 60 et d'expérimentations contemporaines. Avec, dans le lot, deux influences évidentes sur le travail de Kessler : l'Américain Frank Santoro, pour la façon dont il explose les pages, et le Japonais Yuichi Yokoyama pour son sens du mouvement pur et ce goût pour la géométrie.

Marin volage. Au-delà de ces influences, ce qui frappe le plus dans le travail du jeune Kessler, c'est la façon qu'il a de ne jamais rien figer. D'une page, voire d'une case à l'autre, il saute d'un minimalisme enfantin à une représentation extrêmement détaillée dont il réduit la densité avec une colorisation binnaire. Avec le plus grand naturel, il marie la simplicité de l'aplatis et le maelström bariolé, l'immédiateté de la ligne jetée et des compositions soignées. «Je dessine vite mais je crame une tonne de papier avant d'être satisfait. D'abord en très grands crayonnés que je réduis de moitié, pour faire ma séparation de couleurs. Mais il me faut genre six étapes avant d'avoir une idée de ce à quoi va ressembler une case... C'est un processus quasi éditorial, d'abord à l'échelle de la page puis du récit lui-même.»

De triste marin volage en magicien kidnappeur, *Lucarne* passionne pour sa façon de se construire dans la rupture – plastique, de tons, de registres. Expérience paradoxale où une lecture si dynamique et ultracolorée laisse pourtant régulièrement son lecteur interdit, en quête de clés. «Beaucoup de bandes dessinées restent figées dans un style du début à la fin. Moi, je refuse de tout unifier, de me glisser dans cette rigidité. Si je réduis mes personnages à l'os, et leur fais subir des changements de taille qui semblent absurdes, c'est parce que je tente d'externaliser leur monde intérieur. Je laisse le décor parler pour eux. Parce qu'on est ce que l'on voit.»

MARIUS CHAPUIS

LUCARNE de JOE KESSLER
éd. l'Association, 272 pp, 19 €.

Vidéo Club

LE PROCÈS DE JEANNE D'ARC
de ROBERT BRESSON (Potemkine)

«D'abord, je pensais prendre un extrait de Pickpocket. Je pensais à Bresson. C'est un film que j'ai fait sous l'influence de Bresson, de Pickpocket plutôt. J'avais envie, pour moi-même, pour me marquer, faire un hommage personnel, mettre un film de Bresson et puis j'ai changé d'avis et j'ai pensé à mettre un

fragment du Testament d'Orphée de Cocteau; et puis, je suis revenu à Bresson qui était en train de tourner Jeanne d'Arc, et je lui ai demandé d'en mettre un extrait : il a accepté, et finalement j'ai encore changé d'avis et on a pris la Jeanne d'Arc de Dreyer... sans le dire à Bresson.» (Jean-Luc Godard, novembre 1964).



Giudecca. Le ore blu #9, 2017. PHOTO MARINA BALLO CHARMET

Photo / Les cadres supérieurs de Marina Ballo Charmet

A Cherbourg, les œuvres de la photographe qui s'attache, depuis une trentaine d'années, à «décenter le regard».

Le Point du jour, centre d'art et éditeur, a célébré en 2018 ses dix années d'existence. Or, quand bien même l'info n'aurait pas fait grand bruit, elle vaut d'être signalée tant le lieu ne démerite pas depuis son ouverture, en face d'un McDo, à Cherbourg-en-Cotentin. Il s'en passe en effet de belles, dans le bâtiment conçu par l'architecte Eric Lapierre, que les locaux ont baptisé affectueusement l'«apéricube», en référence à sa forme cubique et à sa façade en aluminium. Mais on ne se rend pas par hasard aux confins de la Normandie et, moins accessible que bien d'autres établissements culturels, le Point du jour tient à un rôle, crânement assumé, de fanal régional. «Projet amical et militant qui s'est institutionnalisé, alors que nous avions tous un travail à côté», selon les mots de David Benassayag, un des trois directeurs, la structure tourne à une moyenne de quatre expositions par an.

Celle du moment est consacrée à Marina Ballo Charmet qui, bien qu'assez théorique au premier abord, gagne à être connue. Au vrai, l'artiste part de loin, tant son déficit de notoriété paraît flagrant, malgré une collaboration antérieure avec le Point du jour, précisément, qui avait publié un de ses livres voici une quinzaine d'années. La notice biographique nous indique ceci : née à Milan en 1952, Marina Ballo Charmet y vit et travaille toujours. Etudiante en philo, elle a exercé le métier de psychothérapeute d'enfants. Une précision qui, on le verra, n'est pas sans lien avec la façon dont elle aborde la photographie et la vidéo, sous forme de séries, depuis une trentaine d'années.

De fait, «Au bord de la vue», titre du survol cherbourgeois, vise à considérer l'espace de façon réaliste (nul souci d'embellissement «artistique», au contraire), tout en jouant avec les cadrages et les perspectives. Ici, il est question des détails anfractueux d'un trottoir, à priori dénué du moindre intérêt, ou de quidams se prélassant dans des parcs, même photographiés au ras du sol, donc non plus à hauteur d'homme, mais d'un «en-

fant de 3-4 ans». Là, d'éléments d'architecture brutaliste, à peine moins ingrats, observés en contre plongée, dans un contexte citadin où l'on ne prend guère plus le temps de lever le nez. Ou encore de cette Venise, si ordinairement maîtrisée par les hordes de touristes, dont on ne devinera en l'occurrence qu'un fin liséré, la quasi-totalité du cliché étant littéralement engloutie dans l'élément aquatique.

«Décenter le regard, exclure la hiérarchie de la vision, ouvrir à l'imprévu, à l'incertain et au provisoire» : telle est la grille programmatique de l'italienne qui, dans le cadre d'un dialogue avec Jean-François Chevrier, co-commissaire de la rétrospective (avec Elia Pijollet), parle également d'images comme des «champs d'expérience perceptive et des cadrages intentionnels et distants». Plutôt qu'indifférents.

GILLES RENAULT
(à Cherbourg)

AU BORD DE LA VUE
de MARINA BALLO
CHARMET au Point
du jour, 107 avenue
de Paris, Cherbourg (50).
Rens. : 02 33 22 99 23
et Lepointdujour.eu.
Entrée libre,
jusqu'au 26 mai.

Festival / «BD à Bastia», l'archipel à l'appel

Parmi la flopée d'événements qui s'annoncent ce week-end, la programmation corse s'intéressera à la question de l'île dans la bande dessinée et rendra hommage à Brecht Evens.

Après le froid d'Angoulême, les festivals de BD commencent à prendre leurs quartiers de printemps. Ce week-end, on note un encadrement avec pas moins de trois événements : le Pulp festival à Noisy-le-Grand (du 5 au 7 avril), l'ouverture de BD Aix (du 5 avril au 25 mai) et de BD à Bastia (du 4 au 7 avril).

Nous, on traînera du côté de la Corse et de ses 15 expositions originales et nombreuses conférences. Notamment pour l'hommage rendu à Brecht Evens avec un retour sur ses

quatre albums, dont le dernier, *les Rigolets*, errance psychédélique dans la nuit parisienne. L'auteur sera là et, outre un débat, peut-être animera-t-il les nuits de la ville insulaire (on espère). En parlant d'île, une autre expo s'intéresse à la question de l'archipel dans la bande dessinée, à travers les travaux de Lorenzo Palloni, Tarmaz, Max de Radigües ou Jérémie Perrodeau. Vaste sujet inépuisable – une case n'est-elle pas le commencement d'une île autonome qui accepterait, ou non, son rattachement à la terre ferme du récit? Pour les Corsos, les parents et leurs enfants, Bastia sera aussi l'occasion de découvrir le travail en illustration jeunesse de l'Espagnol Manuel Marsol, dont deux traductions récentes, *Duel au Soleil* et *la Montagne*, ont été saluées dans nos pages.

QUENTIN GIRARD

BD À BASTIA du 4 au 7 avril.

Rens. : Una-volta.com

Fondation Cartier pour l'art contemporain

JEUNES ARTISTES

ARTS VISUELS CONCERTS PERFORMANCES DANSE DESIGN RENCONTRES ATELIERS

EXPOSITION DU 4 AVRIL AU 16 JUIN 2019

EN EUROPE LES MÉTAMORPHOSSES

261 BOULEVARD RASPAIL 75014 PARIS

fondation.cartier.com

IMAGES/

Faire face



MARIE ROUGE

Par
DIDIER PÉRON

C'est l'image d'une contre-offensive après l'offense. Tout le monde a vu les 34 secondes de la vidéo où Julia, jeune femme trans, se retrouve happée, malmenée, frappée par un groupe de manifestants qui se trouvaient, dimanche, place de la République à Paris pour réclamer le départ de Bouteflika à la tête de l'Algérie. On peut se

féliciter que cette scène ait été captée par un(e) observateur(trice), même si, dans cette même vidéo,

on a froid dans le dos en voyant qu'au moins deux personnes, elles aussi avec un téléphone portable à la main, cherchent à enregistrer ce qui se passe au plus près des coups, molards et jets de bière qui tombent drus, plutôt que de stopper net cette horreur. Un type dans le groupe paraît décidé à vraiment

REGARDER Voir

REGARDER Voir

casser la gueule de la jeune femme entourée d'un groupe d'hommes qui ne font absolument rien pour la protéger. Les agents de la RATP qui l'exfiltreront, la sauvent, mais l'appelleront «monsieur», la grondant pour sa tenue! L'association SOS homophobie a mis la vidéo en ligne, lundi, et les réactions ulcérées ne se sont pas fait attendre.

Surexposée en tant que victime, Julia, contrant tous les amalgames



Libé jeudi.

possibles, rétive, par définition, à toute forme de rejet ou de racisme, va opérer une sorte de volte-face spectaculaire devant les caméras au cours d'un circuit médiatique qui la mène des plateaux de BFM ou LCI, face à Jean-Jacques Bourdin sur RMC, dans les colonnes du *Point* et en une de *Libé*. Elle, qui se sent plus «sereine» en tant que femme que lorsqu'elle devait vivre dans les vêtements et la peau d'un homme, n'a pas vocation à rester prisonnière de ces 34 secondes d'images tremblées qui la voit tituber au milieu des méchants dans cette étrange matière d'événements surchauffés qui semble défilé au ralenti.

Par sa frontalité, la photographie de Marie Rouge, publiée en une de *Libé* jeudi, opère dans le même sens: sortir du double cauchemar de l'opprobre et de la commisération. Jeune photographe de 28 ans, Marie Rouge est appelée mercredi 3 avril par le chef du service photo de *Libé*, Lionel Charrier, pour faire le portrait de Julia le plus rapidement possible: «J'ai eu vingt minutes très chaotiques car on m'a annoncé au dernier moment que le portrait faisait la une de l'édition du lendemain, et c'est la première fois que ça m'arrivait. Le lieu de l'interview, c'était un appartement associatif la photo a été prise sur le palier près de l'ascenseur. Je fais moi-même partie du milieu LGBT et cette rencontre - et le portrait qui devait en découler - me tenait vraiment à cœur. Je voulais mettre Julia en valeur, la représenter de manière très fière. Mais, face à elle, j'ai vu que, bien qu'elle fut fatiguée du tumulte médiatique très brutal autour d'elle, je n'avais pas besoin de faire beaucoup. Elle a quelque chose de très puissant dans le regard. C'est fait du bien de voir qu'elle n'était pas brisée par ce qui lui était arrivé.

C'est moi qui lui ai dit de mettre la main en avant parce que je trouvais que c'était une façon très visuelle de dire "je ne vais pas m'effacer, je suis présente et je vais me battre". Et puis, c'est très joli les ongles manucrés. Parfois une image imprimerée est aussi une image qui impressionne. Par la fermeté morale qu'elle dégage. C'est le cas ici. ➤

AU REVOIR

Ciné/Toshiro Mifune, son «Héritage»

L'unique film de Toshiro Mifune en tant que cinéaste, *l'Héritage des 500 000* (1963) rappelle un certain cinéma américain, par son mélange de film noir, d'aventures et de guerre, et même de western, où s'enchaîne une grande diversité de paysages et de situations imprévisibles.

L'HÉRITAGE DES 500 000
de TOSHIRO MIFUNE... 1h 38.

Art/«Rouge» à l'œuvre

Au Grand Palais, quarante ans de création soviétique, de 1917 à la mort de Staline. Une traversée artistique, des avant-gardes au réalisme édifiant jusqu'à la censure et au désempowerment. Tout commence par l'explosion et la simplification des formes; dans les dix premières années, la propagande est créative et joyeuse. Tout finit dans la pâteserie stalinienne-industrielle.

ROUGE : ART ET UTOPIE AU PAYS DES SOVIETS au Grand Palais (75008). Jusqu'au 1^{er} juillet.

Photo/«Véro» expo

Invités par les trois Frac de la région Nouvelle-Aquitaine à faire un choix dans leur collection, Aurélien Mole et Julien Carrey ont ainsi formulé leurs critères: «Quelles photographies aimerais-nous voir portées par un modèle nu dans la salle d'expo?» Ils ont alors filmé l'installation fantasmée de leur expo photo (Luigi Ghirri, Lee Friedlander, Bernard Faucon, Arnaud Claass...) effectuée par des modèles nus.

VÉRONIQUE au Frac Poitou-Charentes, à Angoulême, jusqu'au 18 mai.

Ciné/Paroles de gilets jaunes

François Ruffin et Gilles Perret donnent la parole aux gilets jaunes et font une chose très simple: aller sur des ronds-points, parler avec ceux qui sont là, les écouter, prendre ces images et ces sons, les montrer à d'autres, en considérant que ceux qui sont filmés et ceux qui les écoutent par cet intermédiaire ne sont pas différents... Faites ce que vous voulez mais voyez ce film. **J'VEUX DU SOLEIL!** de FRANÇOIS RUFFIN et GILLES PERRET (1h16).

Page 38 : Cinq sur cinq / Révolte brésilienne
Page 39 : On y croit / Stubbleman
Page 40 : Casque t'écoutes ? / François Morel

MUSIQUE //



Tous en scène

L'école du micro ouvert

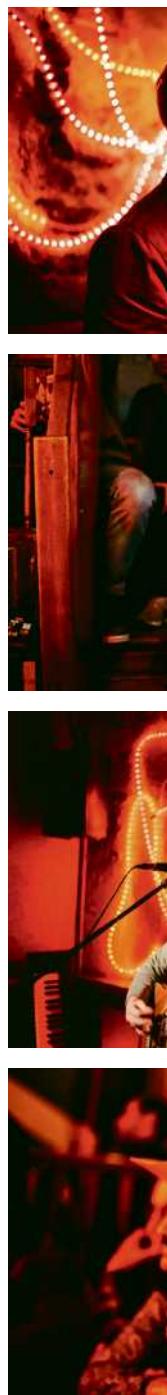
De Paris à Nantes, plongée dans le monde des «open mics», ces soirées où des inconnus viennent jouer gratuitement sur scène pour faire entendre leur talent. Et parfois se faire repérer par les maisons de disques.

Par
KERILL McCLOSKEY
Photo
MARIE ROUGE

Juste en face d'un des restaurants universitaires qui peuplent le quartier Latin à Paris, l'ambiance est studieuse au sous-sol du Tennessee Bar. Il est presque 21 heures et, tel un étudiant qui va passer un examen, Greg Gunnard, 25 ans, a les yeux collés sur ses fiches. Autour de lui, certains patientent sur leur téléphone, d'autres discutent à voix basse. Pas de partiels en vue pourtant, mais le début imminent d'une institution qui existe depuis une trentaine d'années: l'*open mic* du Tennessee. Le concept est simple: au sous-sol se situe une scène avec piano, guitare et micro, espace que n'importe quel chanteur, groupe ou musicien est invité à occuper après s'être inscrit sur la liste de l'hôte de la soirée. Venu en avance depuis Courbevoie, une banlieue proche du quartier d'affaires de la Défense, Greg a déjà noté son nom une dizaine de fois sur le programme de la scène ouverte du Tennessee. «J'étais très stressé la première fois et, depuis, je reviens pour tester mes chansons et prendre confiance», confie-t-il avant de partager avec le public présent trois compositions originales, «quite à les ennuyer». Sérieux, le garçon a même emmené avec lui des affiches promouvant son projet musical et son prochain concert à venir. Tout l'inverse de «l'imprévisible Pascal» - comme il se présente lui-même - qui, du haut de ses 53 ans, entonne a capella *Armstrong* de Claude Nougaro et *les Copains d'abord* de Georges Brassens. Le chant est faux, ●●●



Tout le monde peut prendre la scène lors d'un «open mic», des soirées qui connaissent un boom depuis cinq ans.



Au Highlander à Paris, fin février. Tous les mercredis soirs depuis 2006, une foule hétéroclite assiste et participe à des soirées «open mic».



●●● les paroles pas assurées, mais l'homme est plein d'humour. «Moi, je suis là pour m'éclater et dire des connexions», avoue-t-il sur le perron du Tennessee. Ce qui ne l'empêche pas de prendre la scène ici tous les jeudis. Bienvenue dans le drôle de monde des *open mics*, où le micro est vraiment ouvert à tous. Si la tradition de la scène ouverte est ancestrale, internationale et pluridisciplinaire (dans les salons littéraires des Lumières se succédaient récitations de prose et de poèmes), l'emploi de l'expression *open mic* souligne l'héritage des clubs folk américains et britanniques où, dans les années 50 principalement,

musiques blues, folk et traditionnelles s'enchaînaient dans un même élan communautaire. Une histoire qui explique la relative rareté de ce genre d'événements en France par rapport au monde anglo-saxon. «La musique est simplement moins inscrite dans la culture française», note Thomas Brun, musicien parisien bien connu des bars de la capitale et hôte, depuis 2006, de l'*open mic* du pub écossais The Highlander, tous les mercredis soirs.

Une belle communauté

Un préjugé qui ne l'empêche pas de constater une vraie progression du concept d'*open mic*. «Quand j'ai commencé au Highlander, il y en avait très peu, mais depuis 2013-2014, c'est un boom: tout d'un coup, il y en a eu plein sur Paris, même le Café Oz (une franchise de bars très commerciaux, ndlr) s'y est essayé à un moment. Aujourd'hui, au Highlander, c'est très souvent blindé. Ça joue jusqu'à 2 heures du matin dans une salle qui peut accueillir presque une centaine de personnes. Avec le turn-over, ça en fait du monde!» Au point d'accéder à un record mondial? C'est ce que croit sincèrement Brun, qui prête aux participants de son *open mic* la même gratté depuis ses débuts: «Je suis persuadé que ma guitare est celle qui a été jouée par le plus de monde sur Terre. On parle de milliers de personnes là, je ne vois pas comment quelqu'un pourrait avoir fait mieux!» Le garçon a même sollicité le Livre Guinness des records. On lui a répondu qu'on ne s'y intéresse qu'aux performances humaines, pas aux objets.

Pour les lieux qui accueillent les *open mics*, une bonne cinquantaine en Ile-de-France, l'intérêt est simple: une ambiance musicale variée est assurée par des amateurs qui jouent gratuitement et consomment au bar. Pour ceux-là, les motivations sont diverses, entre les jeunes pousses qui veulent apprendre à occuper une scène, les musiciens en tournée qui combinent une soirée libre pour se montrer et faire de la promotion ou encore les réguliers qui viennent retrouver d'autres habitués croisés au fil des *open mics*. «Certains rappeurs se pointent parfois juste pour discuter et voir des gens qui font partie du milieu», décrit Apek-One, l'un des organisateurs du Fil rouge à Nantes, un *open mic* spécialisé dans le rap. «On a créé une belle communauté dans une ville qui manquait d'endroits pour la promotion de la culture hip-hop.» Né en 2015, le Fil rouge organise déjà des *open mics* dans de vraies salles de concert, tellement la demande est forte.

Une mythologie du rap français

Depuis une dizaine d'années, c'est dans le hip-hop que la pratique a gagné le plus d'exposition, notamment en lui greffant un aspect compétitif. C'est ainsi qu'End of the Weak, «le plus grand open mic de France» à en croire l'un de ses organisateurs, DJ Keri, investit des salles aux quatre coins de la France avec un format particulier venu des Etats-Unis: ouvert à tous, les meilleurs sont sélectionnés par un jury et franchissent progressivement les échelons jusqu'à la grande finale.

Comme un télé-crochet mais sans la télé, comme un tremplin mais sans les présélections. «C'est le genre d'environnement qui permet de belles histoires. Celle du mec qui s'est préparé des années dans sa chambre qui, tout d'un coup, sort de sa zone de confort et, parfois au milieu de quelques participants chiants, arrive avec son univers», raconte-t-il en déterrant de vieux exemples comme illustration: «C'est à End of the Weak que des rappeurs comme Nekfeu et Alpha Wann ont débarqué. Direct, ils survolaient.» L'*open mic* est plus que jamais inscrit dans une certaine mythologie du rap français où il faut donner de son temps pour occuper le plus de scènes ouvertes possible, des bars aux MJC de banlieue, pour prouver qu'on a le gabarit nécessaire: «Je faisais tous les open mic de Cergy à Chelles en passant par Viry-Châtillon et Mantes-la-Jolie. Quelqu'un me disait: "Ça rappe là-bas", j'y allais. Je terminais mon freestyle par "qui m'aime suit ma page Facebook"» détaillait ainsi le rappeur Josman dans le Monde, comme s'il s'agissait d'un gage de fierté.

Un travail d'évangélisation

Dans le cas de DJ Keri, ce genre de *success stories* vient aussi avec une certaine frustration. Alors qu'il se débâme pour permettre à de jeunes inconnus d'éclorer et d'exprimer leur talent, ce sont les maisons de disques qui gagnent ensuite de l'argent sur le dos de ces artistes. Sa nouvelle mission? Arriver à un accord pour toucher une part du gâteau, un peu à l'image des centres de formation dans le football qui prennent un pourcentage sur les transferts de joueurs qu'ils ont accompagnés. Du côté de Nantes, le Fil Rouge a, lui, capitalisé sur le succès de l'*open mic* pour s'élargir à des activités de média, d'enregistrement et de booking événementiel. Quant à Thomas Brun, du Highlander, il rêve de lancer son propre label où il signeraient les talents de son *open mic* qui souhaiteraient sortir leur premier disque en sa compagnie. Trois projets nourris d'un même constat: leur position de défricheur a une vraie valeur, qu'elle soit économique ou culturelle. «L'*open mic* est la première couche de musique dans la société, assure Brun. Tous les mercredis, je vois un nombre incroyable de bons musiciens. Puis je vois ce qui sort dans l'industrie, et je me demande: combien là-dedans sont les potes d'un mec du label ou un acteur qui sort un disque? J'ai vraiment l'impression de voir les vrais talents à l'*open mic*. Dans ma tête, je me dis que je suis embarqué dans un travail d'évangélisation.» En tout cas, le concept d'*open mic* semble bien plaire de plus en plus. Pour la soirée de lancement de son album *A terre!*, le chanteur et musicien Olivier Marguerit - lui-même passé par l'*open mic* du Pop In à Paris à ses débuts - a décidé d'en organiser un en préambule de son propre concert. «Ça va permettre d'ouvrir la scène à des amateurs, c'est une chouette idée je trouve», explique-t-il avec enthousiasme. «C'est plus festif qu'une traditionnelle première partie.» Voilà peut-être le bon mot pour décrire ce que représentent les *open mics*: une fête de la musique qui dure toute l'année. ◀

LA DÉCOUVERTE



404Billy Pas d'erreur

4

04Billy n'a que 24 ans, mais semble déjà bien sûr de lui:

du monde qui l'entoure, mais aussi des angoisses qui l'habitent. Ce rappeur originaire de Villiers-le-Bel, remarqué l'an dernier avec son premier disque, *Hostile*, est en passe de franchir un nouveau cap. Repéré par Damso (victoire de la musique de l'album rap cette année), qui l'a invité en première partie de sa récente tournée des Zénith avant de collaborer avec lui sur l'excellent *RVRE*, le «Kid», comme il se surnomme, inscrit ses morceaux dans une noirceur équivoque, peu habituelle dans le paysage rap français actuel.

Pour décrire la musique de 404Billy, il faut poser un décor: celui d'un univers urbain décrépi, dans lequel le noir et le blanc dominent, au milieu d'âmes perdues, trop préoccupées par leurs instincts les plus primaires. Ambiance.

A l'écoute de *Process*, son second album, on comprend mieux: technique et imagé, son rap explore les détours les plus sombres de l'être humain sans donner de leçons, le rappeur s'incluant lui-même parmi les problèmes. Porté par des ambiances menaçantes, parfois contemplatives (le nocturne *Rouler*), 404Billy raconte l'humain sous toutes ses formes, se livrant parfois à un bel exercice d'introspection, souvent sous une forme plus pudique. Proches disparus, paternité précoce, amour et trahisons (*«Me dis pas qu'tu m'aimes, les épines sur moi proviennent de ta rose»*), 404Billy raconte les blessures d'une jeunesse complexe et torturée, dans un disque sans compromis qui ne s'embarrasse d'aucune précaution.

BRICE BOSSAVIE

404BILLY *Process*
(Culture Records/
GrandLine/Caroline)

FONDATION
BNP PARIBAS
présentent

Festival Variations

Musiques pour 23–30 Nantes
piano et claviers avril 2019 le lieu unique

1 semaine, 8 lieux, 30 concerts / du jazz au classique en passant par les musiques électroniques, expérimentales, improvisées ou traditionnelles.

Terry Riley • Dead Can Dance (complet) • Yaron Herman trio • Vicky Chow • Villeneuve & Morando feat. Vacarme • Unicorn (Melaine et Elie Dalibert) • Michaël Levinas • Nital Herschkovits • Pierre Rigal • ensemble O & Aum Grand Ensemble • Eklektô • Tristan Perich • Samuel Boré • Freddy Eichelberger • Apparat • Célimène Daudet • Stradivaria – ensemble baroque de Nantes...

Billetterie : le lieu unique, Nantes / festival-variations.fr | 02 40 12 14 34
photo Suite de Figaro, 2015 © Vera Molnar, Graphisme Notter+Vigne

MUSIQUE /



WIVES

Waving Past Nirvana

Attention, ce quatuor du Queens à New York ne prétend pas inventer grand-chose. Mais sa formidable adaptation des *basics noisy-grunge* des années 90 sonne étonnamment *fresh*. Grâce en particulier à un phrasé limite rap. Un mini-hit.

RENART

Searching for the Dolphin Temple

Vétérain du label Cracki, d'habitude spécialiste en néo-groove mollasson, le producteur lyonnais fait feu de tout bois avec un titre croisant intelligemment pilonnage electro-techno et trance au long court. Plus des effets sonores très lyriques. Particulier.

CINQ SUR CINQ



Dès 2016, le groupe Francisco, el Hombre dénonçait Bolsonaro dans un titre. Il n'en est que plus engagé aujourd'hui. RODRIGO GIANESI

A près la dictature militaire (1964-1985) combattue notamment par Gilberto Gil, Caetano Veloso ou Chico Buarque, la question de la résistance des musiciens brésiliens se pose de nouveau depuis l'élection, en octobre, d'un président d'extrême droite. Alors que le dernier carnaval a été rythmé par des slogans hostiles à Jair Bolsonaro, la relève s'organise. Démonstration avec cinq artistes qui, tous, viennent de sortir des albums aussi réussis que percutants.

1 BaianaSystem

Au moment de sa création il y a dix ans, le groupe de Salvador de Bahia a provoqué la collision de la *guitarra baiana* (une petite guitare électrique inventée dans les années 40), du rock, du hip-hop, des soundsystems jamaïcains et des tambours nordestins. Son quatrième album aux textes décapants, *O futuro não demora* («Le futur n'attend pas»), a servi de combustible à des shows survoltés au cours du dernier carnaval, de Rio à Recife. Ses

membres y brandissaient le pouce et l'index pour former un «L», symbole de l'ancien président Lula aujourd'hui incarcéré, et invitaient des foules considérables à reprendre leur slogan «*Fascistas, nazistas, não passarão!*» («Fascistes et nazis ne passeront pas!»). Musicalement et politiquement, BaianaSystem exprime l'une des voix les plus puissantes du Brésil de 2019.

2 Djonga

En début d'année à Belo Horizonte, lors d'un festival où se pro-

duisaient aussi Wiz Khalifa et Seu Jorge, le public a piétiné un t-shirt à l'effigie de Bolsonaro pendant le concert de Djonga. Originaire de cette ville devenue l'épicentre du hip-hop national (on la surnomme «BH Compton»), le rappeur n'avait pas besoin d'une telle scène pour asseoir sa popularité. En mars, au moment de la sortie de son troisième album (*Ladrão*) sur la pochette duquel Djonga brandit la tête décapitée d'un membre du Ku Klux Klan, le sujet était le plus discuté sur Twitter au Brésil. Tout

comme ses aînés Mano Brown ou Criolo, il affronte le pouvoir en place, compare la situation du pays au thriller horrifique de Jordan Peele, *Get Out* (sur *Hat-Trick*), et déclare en interview: «*Je veux que tout le monde sache que nous sommes là, que nous ne sommes pas morts parce qu'ils ont gagné une élection.*»

3 Anelis Assumpção

Fille du grand Itamar Assumpção (pilier de l'avant-garde pauliste des années 70-80), Anelis

Assumpção est en tournée avec Taurina, élue «meilleur album» en 2018 par le jury du Prêmio Multishow (les victoires de la musique brésiliennes). Un disque – son troisième – entre samba, dub et afrobeat, auquel contribuent notamment Céu, Ava Rocha, Tulipa Ruiz et Liniker, des chanteuses qui questionnent pareillement le féminisme, le genre et la sexualité, dans un pays dont Jair Bolsonaro flatte l'ADN machiste. Depuis l'investiture, elle martèle ses positions: hommage à Marielle Franco, conseillère municipale de Rio, militante antiraciste et des droits LGBT, assassinée l'an dernier; ou soutien de Jean Wyllys, le député gay exilé à Berlin parce qu'il craignait pour sa vie.

4 Baco Exu do Blues

Signataire en octobre d'un manifeste des rappeurs brésiliens opposés au candidat Bolsonaro, Baco Exu do Blues s'est crié «*Ele não!*» («Pas lui», slogan apparu avant les élections) lors du concert de lancement de son dernier album, en février à São Paulo. *Bluesman* est un disque conceptuel aussi populaire qu'audacieux, justifiant que son auteur se désigne comme le «*Kanye West de Bahia*». La force des textes, chez un artiste de 22 ans qui élaboré un discours perçant sur le racisme notamment, désigne aussi la conscience politique animant sa génération. «*Bluesman est un mouvement*, assène-t-il dans une interview à un quotidien brésilien. *Il est conçu pour le combat. C'est un album de guérilla.*»

5 Francisco, el Hombre

Bolsonaro est le protagoniste des paroles de *Bolso nada*: «*Si un fasciste se voit confier de hautes fonctions et une voix virile / Il profitera du désespoir, une telle folie s'est déjà vue.*» Une chanson prémonitoire, puisqu'elle date de 2016, alors que le futur président était encore un député capable de déclarer que «*l'erreur de la dictature a été de torturer sans torturer*». Elle est l'œuvre du groupe pauliste Francisco, el Hombre, en compagnie de la chanteuse transgenre Liniker, elle-même effrayée aujourd'hui par les tentations homophobes du nouveau pouvoir. Mix de pop, rock, rythmes latins et musique électronique, le quintette brésilo-mexicain a sorti le 15 mars son deuxième album, *Rasgacabeza*, dont les textes alertent de nouveau le pays sur son avenir, comme sur *Se hoje tá assim*: «*Si aujourd'hui est ainsi, imagine ce que sera demain.*»

ÉRIC DELHAYE

Haro sur Bolsonaro

Des artistes brésiliens de tous les horizons se mobilisent contre le président d'extrême droite.

FISCHBACH & BACHAR MAR-KHALIFÉ**Laka**

Les adeptes de la série *Narcos* reconnaîtront une adaptation de la chanson du générique. En accentuant son côté dramatique, les deux interprètes tour en tour en français et en arabe n'hésitent à faire pleurer les rivières. Ça pourrait être «trop». C'est juste émouvant.

KENNY HAWKES & LOUISE CARVER**Play the Game**

Une chanteuse mutine, une rythmique simple, des sons qui jaillissent et une mélodie accrocheuse... Dans le Londres des années 2000, la house n'avait pas besoin d'être compliquée pour faire mouche. Un classique parmi les classiques.

PRINS THOMAS**Feel the Love**

Connu pour sa relecture «spatiale» du disco, Prins Thomas revient avec un sixième album souvent plus «space» que «disco». Ce titre, construit autour d'une boucle vocale de la star de la pop norvégienne des années 70 Alexandra Naumix, devient vite obsessionnel.



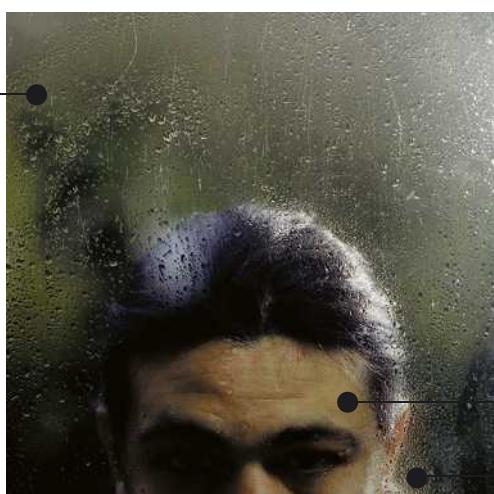
Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur *Libération.fr* en partenariat avec Tsugi radio

LA POCHETTE

«Etre aussi sophistiqué que la musique»

Inspiré par Reich, Debussy, Marc Hollis ou l'electronica, l'unique album de Zend Avesta est réédité pour le Disquaire Day. Le directeur artistique Christophe Lavergne revient sur ce «projet singulier pour un artiste singulier»: Arnaud Rebotini.

L'ambiance «J'ai créé le studio de création Restez vivants! dans les années 90 avec ma femme, Sylvie Lagarde, et nous avons depuis réalisé de nombreuses affiches et pochettes de disque, notamment celles du défunt label Artefact (Doctor L, Shinji Gumi...) financé par Barclay. Il était dirigé par Jérôme Mestre qui avait connu Arnaud Rebotini lorsqu'ils travaillaient ensemble au magasin de disques Rough Trade à Paris. *Organique* de Zend Avesta est le dernier album sorti sur Artefact. En tant que directeurs artistiques, Sylvie et moi avons eu carte blanche pour créer quelque chose d'aussi sophistiqué que la musique d'Arnaud Rebotini. Le cahier de tendances que nous avons réalisé pour préciser notre vision comprenait plein de gros plans, avec des cadractions non classiques et des ambiances de clairs-obscurcs. Aucun portrait classique. Nous voulions jouer sur l'ombre et la lumière, créer du mystère.»



ZEND AVESTA *Organique*
(Blackstroke records)

La pluie «Le photographe et plasticien Bruno Aveillan, qui était déjà une star, notamment pour ses films publicitaires pour Perrier, a accepté de faire la photo en fond du cahier de tendances que nous avions imaginé. Pour un photographe qui aime les expérimentations, ça lui laissait une grande liberté. La séance a été réalisée en proche banlieue, dans des bureaux désaffectés et promis à la démolition. J'avais demandé à Arnaud d'être en forme ce matin-là, mais il est arrivé après avoir fait la bringue la

veille... Heureusement qu'on souhaitait des photos où on ne le voyait pas bien ! Bruno Aveillan a réalisé de nombreux clichés, dont plusieurs ont servi pour des versions promo du disque ou des maxis. Cette image du haut du visage d'Arnaud, pris à travers une vitre humide, s'est rapidement imposée. Elle a été réalisée sans trucage: pas de Photoshop ou de recadrage a posteriori. Tout est naturel. C'est simplement de l'eau projetée sur une vitre, pas exactement de la pluie.»

Recueilli par **JACQUES DRUJON**

Le visage «Nous souhaitions nous éloigner des pochettes de musique électronique de cette époque, qui étaient soit très graphiques et abstraites, comme celles réalisées par H5 pour le label Solid, ou un peu kitsch et ironiques comme celles que pouvait faire la Shampouineuse pour Bob Sinclar par exemple. Ce n'est pas que nous n'aimions pas ça, mais la musique d'Arnaud n'avait rien à voir avec le reste de la French Touch. Le titre de l'album, *Organique*, nous a guidés vers quelque chose de plus "humain".»

ON Y CROIT

PIPPA UNGAR

Stubbleman Le fou du volant

Dans un album contemplatif, Pascal Gabriel travaille la matière sonore de son road-trip américain.

Sur le sable de Moonstone Beach, à mi-chemin de Los Angeles et San Francisco, Stubbleman a lu *Big Sur* de Jack Kerouac et consigné le son que produisent les vagues du Pacifique. Auparavant, il avait roulé depuis New York et traversé quinze Etats, en s'arrêtant tantôt dans une plantation du Mississippi, sur un plateau enneigé du Colorado, dans une ville paumée du Nouveau-Mexique, au bord du chemin de fer traversant les Badlands, ou sur la Highway 61 chantée par Dylan.

A chaque fois, il a pris des photos et activé son enregistreur numérique pour archiver les bruits alentour. Ces captations en onze étapes, et les sensations emmagasinées en chemin, constituent la matière première de *Mountains and Plains*, dont la nature ambient exprime la lenteur avec laquelle les panoramas américains ondulent depuis une berline en ligne droite. Le road-trip est une expérience méditative, confirme Stubbleman, alter ego du compositeur-producteur Pascal Gabriel que l'on avait connu



STUBBLEMAN
Mountains and Plains
(Crammed Discs)

naguère moins assagi. Après une jeunesse punk en Belgique, relocalisé à Londres, il fut le co-compositeur des hymnes acid house *Beat Dis* (*Bomb the Bass*) et *Theme From S-Express* (*S'Express*) en 1988, et mérite ainsi son chapitre dans l'histoire des musiques électroniques. Ayant déployé un large éventail de collaborations (Wire, Kylie Minogue, Miss Kittin) au fil d'une carrière contrastée, il se réinvente aujourd'hui sous un pseudonyme au moyen duquel il creuse sa personnalité véritable.

Stubbleman brode les mélodies de *Mountains and Plains* sur un canevas de piano minimalisté, ourle son motif avec des nappes de synthèse modulaire et les gaouillis d'un xylophone jouet, emploigne basse, guitares et Rhodes pour consteller le paysage des *found sounds* collectés en cours de route. Elaborée avec la complicité de Gareth Jones (Depeche Mode, Erasure, Indochine), héritée des expérimentations de Brian Eno mais con-

nnectée aux textures récentes du drone, la production est dissimulée sous le voile des émotions: des dubs mélancoliques, que paraissent parfois des envolées épiques. Trente ans après *Theme From S-Express*, Pascal Gabriel convoque des retrouvailles contemplatives pour informer sur son évolution. Qui est aussi la nôtre.

ÉRIC DELHAYE

Vous aimerez aussi**BRIAN ENO** *Ambient 1: Music for Airports* (1978)

La musique ambient doit être «discrète et intéressante», décrivait Eno qui théorisa le genre à défaut de l'inventer. Un album fondateur, premier d'une série de quatre.

THE KLF*Chill Out* (1990)

Auteur des hits acid house *What Time Is Love?* et *3AM Eternal*, The KLF soigne les teufeurs en descente dans le chill-out. L'annonce d'un autre projet, The Orb.

FENNESZ*Endless Summer* (2001)

Le producteur autrichien cite les Beach Boys mais son soleil calcine les mélodies d'un album qui se termine par trente minutes de crépitements. Abstrait mais lumineux.

CASQUE T'ÉCOUTES ?

François Morel

acteur

«Un beau concert, ça fait des souvenirs pour toute une vie»

On triche un peu avec la règle voulant qu'on n'invite aucun musicien dans cette rubrique car l'humoriste-chroniqueur-acteur-metteur en scène François Morel est aussi parfois chanteur. En tout cas, il connaît la chanson.

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent avec votre propre argent ?

Moustaki, *le Météore*, sorti en 1969 que j'ai dû acheter en 1971, après l'avoir vu en récital au Viking, une salle de cinéma située à Flers, rue Abbé-Lecornu, en face de Letondeur, coiffeur.

Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?

J'aime bien écouter des vinyles. L'obligation de tourner la galette régulièrement oblige une écoute plus concentrée. Mais mon électrophone est en Bretagne...

Le dernier disque que vous avez acheté ?

Wladimir Anselme, *l'Esclandre*, CD avec livret, paroles des chansons et noms des contributeurs.

Où préférez-vous écouter de la musique ?

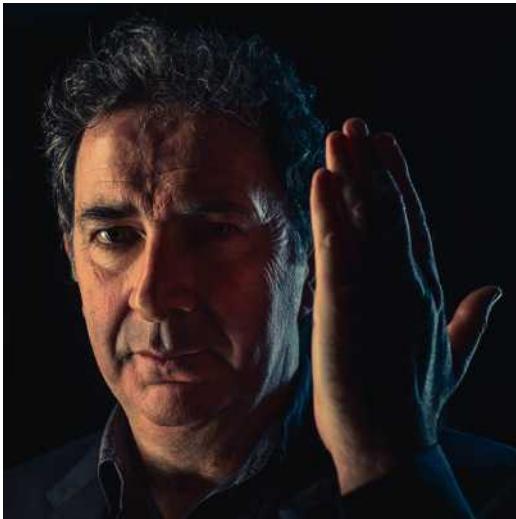
Seul, en voiture, à fond les manettes !

Un disque fétiche pour bien débuter la journée ?

Rien de mieux que *Champagne*, celui d'Higelin ou celui de Feli-city Lott avec des airs de Strauss et d'Offenbach.

Avez-vous besoin de musique pour travailler ou au contraire de silence ?

Si j'essaye d'écrire, je préfère le silence. Si je travaille sur un plateau de théâtre, j'ai besoin de musiques, celles d'Antoine Sahler notamment, un mélodiste hors pair.



YANN RABANIER

Le disque pour survivre sur une île déserte ?

Je commanderai chez Leroy-Merlin un disque diamant pour matériaux de construction dans le but de fabriquer une embarcation maritime et me tirer au plus vite...

Quelle pochette avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Saltimbanque de Maxime Le Forestier, pour Maxime et pour le dessin de Cabu.

Un disque que vous aimerez entendre à vos funérailles ?

J'aimerais mieux composer une playlist : *Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve* par Birkin, *Oncle Archibald* de Brassens, *Un gars ben ordinaire* de Charlebois et la musique de *Tandem*, *Il mio rifugio* de Coccianti, et *les Che-*

mins de l'amour de Poulenc, et *On ne dit jamais assez aux gens qu'on aime qu'on les aime* de Louis Chedid et aussi *Vingt Ans de Ferré*, et *Au Café du canal* de Perret. Plein d'autres. Mes funérailles seront interminables...

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

Quand un concert est beau, ça fait des souvenirs pour toute une vie. Bien sûr, quand le voisin sent des pieds ou récite les paroles des chansons avant l'artiste, ça peut être pénible. J'ai quand même une préférence pour le spectacle vivant. Depardieu chantant Barbara, par exemple, c'était magnifique au Cirque d'hiver mais le disque est très décevant.

Votre plus beau souvenir de concert ?

J'hésite... Brassens à Bobino, Montand à l'Olympia, Higelin à Châteauroux, Nougaro au Casino de Paris? Peut-être Charles Trenet au théâtre des Champs-Elysées avec un orchestre symphonique recruté pour les seules quatre dernières chansons, notamment *Boum!* transformé en *Mumm!* afin de remercier le sponsor.

Citez-nous les paroles d'une chanson que vous connaissez par cœur ?

Je dois connaître *la Folle Complainte*, *la Marche nuptiale*, *les Amis d'autrefois* et plein de bouts de dizaines de chansons du même genre, sorties, comme vous le voyez, la semaine dernière.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

Chambers de Chilly Gonzales.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Françoise Fabian, émouvante interprète, beau répertoire signé Beaufain, Delerm, Aznavour...

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?

Les Frères Jacques mais je n'ai pas de regrets : les collants et le justaucorps ne m'auraient pas forcément avantage.

La chanson qui vous fait toujours pleurer ?

Le Temps qui reste, par Reggiani, paroles de Dabadie.

Recueilli par
ALEXIS BERNIER

SES TITRES FÉTICHES

FRANK SINATRA

It Was a Very Good Year (1965)

JEAN YANNE

La Gamberge (1958)

JULIETTE L'Etoile rouge (1998)

LE LIVRE



Les mondes de Lizzy

Formidable idée que de consacrer un livre-enquête à Lizzy Mercier Descloux, chanteuse et musicienne française injustement oubliée (décédée en 2004) qui fut, à l'aube des années 80, le trait d'union entre les bandes du trou des Halles à Paris, l'effervescence punk de «downtown» Manhattan, l'Afrique du Sud et le Brésil. La poignée d'albums aventureux qu'elle a enregistrés entre new wave et world music n'ont pas connu le succès qu'ils méritaient, en dehors du tube de 1984 *Mais où sont passées les gazelles?* Le mérite de ce livre est aussi de faire revivre une époque où avant-garde et disco flirtaient sans complexe ni mépris. Passionnant.

Simon Clair, *Lizzy Mercier Descloux, une éclipse*, éd. Playlist Society, 14 €.

L'AGENDA

6-12 avril



TOUAN ANIRAH

■ Dans l'appellation «Minimalist Dream House», il ne faut pas se focaliser sur «house», les sœurs pianistes **Katia et Marielle Labèque** n'étant pas trop dancefloor. Elles ont imaginé un beau programme pour les 50 ans du mouvement minimaliste en invitant les guitaristes Bryce Dessner (The National) et David Chalmers. Mais aussi Thom Yorke. Qui lui sait bouger son corps. Chaud. (Ce dimanche à Paris, Philharmonie.)

■ Avec son quatrième album *The Ballad of the Runaway Girl*, la chanteuse inuit **Elisapie** a enfin vu sa réputation dépasser les frontières du détroit d'Hudson. Ne pas se fier aux apparences : le charme gracieux de ses compositions se nourrit surtout de la révolte d'un peuple qui lutte pour sa survie. *Fight the power!* (Jeudi à Belfort, la Poudrière.)

■ Après vingt et une éditions, le festival Panoramas est devenu au moins aussi célèbre que le viaduc qui traverse la ville. Cette année, on se réjouit d'y entendre le projet **Kompromat** (photo), œuvre du duo Vitalic et Rebeka Warrior, ou Arnaud Rebotini et, surtout une forte présence *junglists* avec Aphrodite et Elisa do Brasil. *Massive!* (Vendredi à Morlaix, Parc Expo Lango.)

Marketing qui roule



Page 44 : Posy Simmonds / *Rencontre à Londres*
 Page 45 : Orhan Pamuk / *L'élève du puisatier*
 Page 48 : Marie NDiaye / *Côté scène*

LIVRES



Beat conservation Ferlinghetti a 100 ans

Par
JOHN FREEMAN

Nous ne sommes pas arrivés par le pont. Première surprise. Je m'attendais à voir le Transamerica Building dépasser du brouillard, ou bien la baie étinceler au loin. Au lieu de cela, lorsque j'ai

visité San Francisco pour la première fois, avec ma famille, on est arrivés par le tunnel. Le Bart [*l'équivalent du RER, ndlr*] nous a jetés en plein centre-ville, rempli d'échos et de bruits. On était en 1984, la ville était au bord de la faillite, frappée de plein fouet par la crise du sida – l'administration Reagan se moquait bien de ces malades. On avan-

çait péniblement, ma famille et moi, le long de Kearny Street, arrêtés à chaque mètre ou presque par des hommes en haillons quémandant de l'argent, de la nourriture, n'importe quoi. On trouve encore une telle misère aujourd'hui, entre les ruissellements d'argent des nouvelles technologies. Mais c'était pire alors, et à mes yeux d'enfant, cela

ressemblait à l'apocalypse. On est tombés, autour de midi, sur une librairie. Juchée à l'angle de Columbus et de Broadway, City Lights émergeait de l'obscurité comme une oasis.

En entrant dans la librairie, je me rappelle avoir pensé qu'il y avait là une conception bien singulière de nos nourritures terrestres. Des li-

vres sur la révolution, sur le pillage du continent nord-américain, sur l'engagement social s'étalaient sur plusieurs étages. La poésie avait un étage pour elle toute seule. Je n'avais peut-être que 10 ans, mais mes parents étaient des radicaux ; je pouvais reconnaître les signes tribaux de la pensée de gauche. Les problèmes ren- **Suite page 42**

LIVRES/À LA UNE

Ferlinghetti à 100 ans

Suite de la page 41 contrés par la ville s'étaisaient sur toutes les couvertures des livres. Sur des affiches. Des poèmes encadrés. Des slogans dessinés sur les murs de la librairie. Laquelle offrait une ligne de fuite, comme un appel d'air vers l'engagement social : je n'avais jamais été dans un lieu pareil.

Compagnons de route

C'était il y a trente-cinq ans. La semaine dernière, j'y suis retourné, car non seulement la librairie est encore ouverte, mais elle tourne à plein. Aussi vaillante que son cofondateur, le poète, éditeur et activiste Lawrence Ferlinghetti, 100 ans et toujours aux avant-postes. Le #resistance étant devenu une sorte de même sur les réseaux sociaux, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que personne, dans la littérature américaine, n'a jamais résisté aussi longtemps au pouvoir, avec ses seuls mots de poète, de libraire et d'éditeur, que Ferlinghetti. Son recueil de poèmes *Coney Island of the Mind*, paru en 1958 et vendu à plus d'un million d'exemplaires, a dessillé les yeux de plusieurs générations sur le complexe militaro-industriel américain. A City Lights, la première librairie de livres de poche du pays, les lecteurs trouvaient des compagnons de route à des prix abordables. Et la maison d'édition City Lights Books, qui a tout publié depuis *Howl* d'Allen Ginsberg jusqu'à Rebecca Solnit et un titre récent sur les frappes de drones, n'a cessé de questionner les valeurs morales à l'heure de l'empire américain, comme aucune autre maison ne l'a fait dans l'histoire éditoriale du pays.

Mais c'est une histoire vieillissante, à en juger par les célébrations du centième anniversaire de Ferlinghetti le week-end dernier. Dimanche après-midi, la librairie était pleine à craquer de quinquagénaires, sexagénaires, septuagénaires et au-delà. Nombreux étaient ceux qui arboraient des chapeaux – feutres, chapeaux melons, bonnets, bérets, ou même des chapeaux de cow-boy. Personne, ou presque, de moins de 30 ans. La journée a débuté par la

lecture d'un poème de Ferlinghetti par Michael McClure, 86 ans, l'un des cinq poètes qui était à l'affiche de la célèbre lecture à la Six Gallery, en 1955. Les quatre autres étaient Ginsberg, Gary Snyder, Philip Lamantia et Philip Whalen, que Ferlinghetti a tous publiés dans sa collection de poésie. Pendant six heures, North Beach (le quartier, toujours aussi crasseux, plein de clubs de strip-tease et de restos italiens auquel est accroché City Lights) a été le théâtre d'une grande journée de fête. Je me suis promené dans le Café Zoetrope, un peu plus bas dans la rue, où j'ai écouté DA Powell lire le poème *Dog* de Ferlinghetti, qui suit un animal à travers la ville, «ressemblant/ à un point d'interrogation ambulant/ dans le grand gramophone/ de l'étrange existence/ avec son merveilleux cornet creux». Un groupe d'acteurs jouait, dans la Jack Kerouac Alley, une des pièces de Ferlinghetti datant des années 70. L'ancien «poète officiel», Robert Hass, a parlé de Ferlinghetti comme d'un soleil bienveillant brillant au-dessus de la baie de San Francisco, qui rendait les choses claires pour tous. Ishmael Reed a fait son apparition, tout comme Paul Beatty, simple spectateur. Alors que le jour lentement se réchauffait, des jeunes ont fait leur apparition, et la librairie est redevenue ce qu'elle avait toujours été : un cœur aux multiples ventricules, faisant battre la lumière et les idées.

Ferlinghetti n'était pas là. L'équipe de libraires lui a entonné un «joyeux anniversaire» à la tombée du jour, en forme de sérenade sous son appartement de North Beach. Alors il s'est approché de la fenêtre, toujours aussi élégant. Pour une personne au centre des choses, il était, comme toujours, légèrement à côté, évitant la lumière, préférant plutôt la refléter. C'est ce que l'on voit aussi dans son œuvre. *Ferlinghetti Greatest Poems* couvre soixante-dix années d'une incroyable production, et peu importe où l'on plonge dans ce livre, on trouve toujours ce jaillissement à travers les événements les plus sombres du présent – le Vietnam, l'écocide du changement climatique – jusqu'à une forme de la lumière, de légèreté. Comme celui de Whitman, le vers de Ferlinghetti s'allonge, se rapprochant de la prose, mais son *je* est plus doux, plus étrange et moins bavard. Sa versification se fraie un chemin dans la page à l'aide de brusques enjambements, toujours parfaitement dans le rythme, qui offrent des embardées vers la tendresse, l'émerveillement, ou le deuil.

La magie de Ferlinghetti se loge entièrement dans ces transitions.

Comme celui de Whitman, le vers de Ferlinghetti s'allonge, se rapprochant de la prose, mais son «je» est plus doux, plus étrange et moins bavard.



William Burroughs et Lawrence Ferlinghetti (à dr.) à San Francisco en 1981. PHOTO CHRIS FELVER. GETTY IMAGES



Lawrence Ferlinghetti (à g.) et Allen Ginsberg à Londres en 1965. PHOTO M. STROUD. DAILY EXPRESS. HULTON ARCHIVE

LAWRENCE
FERLINGHETTI
LA VIE VAGABONDE.
Edition établie
par Giada Diano
et Matthew Gleeson.
Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Nicolas
Richard. Seuil, 600 pp., 25 €.



Grâce à elles, son engagement politique ne devient jamais l'axe autour duquel pivote le poème, mais quelque chose de plus ample, d'éternellement humain, et même d'espérance. Cet équilibre dans son vers, Ferlinghetti l'a trouvé en France. C'est là qu'il est parti après la guerre, pour aller étudier à la Sorbonne, et c'est là qu'il a lu les surrealistes, comme André Breton et Antonin Artaud, qu'il publia tous deux. Il lit aussi Prévert, et notamment *Paroles*, qui paraît en 1946 et que Ferlinghetti traduira pour la première fois en anglais. Le réalisme espagnol de Prévert, ses répétitions de vers, comme ce *Rappelle-toi, Barbara*, et sa conception légèrement déformée de la réalité sont aussi des signes distinctifs de l'œuvre de Ferlinghetti. A une question récente de Dwight Garner du *New York Times* à propos des Beats, Ferlinghetti a déclaré que William Burroughs, le seul surrenaliste convaincu de la bande, avait été le meilleur écrivain de cette génération.

Enfant en France

Les affinités entre Ferlinghetti et Burroughs n'étaient pas simplement artistiques, elles étaient aussi générations. Tous deux étaient nés une décennie avant Ginsberg, Kerouac et Snyder. Né à Yonkers, dans l'Etat de New York, en 1919, Ferlinghetti a été envoyé enfant en France, son père étant mort, et sa mère internée dans un asile psychiatrique. Ferlinghetti n'apprit l'anglais qu'à son retour aux Etats-Unis, à l'âge de 5 ans, avec sa tante. Elle l'éleva dans une banlieue de New York, où elle travaillait comme gouvernante. Elle l'abandonna plus tard, et il vécut auprès d'un autre membre de la famille jusqu'au krach de 1929, où il changea à nouveau de maison, avant d'être envoyé en pensionnat après avoir été pris en train de voler. Il se retrouva libraire comme par accident. Après la guerre, il atterrit finalement à San Francisco, son beret toujours vissé sur la tête. Un ami, Peter Martin, y publiait une revue littéraire, *City Lights*, d'après le film de Chaplin, et il avait besoin d'argent pour la maintenir à flot. Martin proposa d'ouvrir une librairie, idée qui plut à Ferlinghetti, lequel revenait tout juste de Paris où les livres étaient vendus aux étals des bouquinistes pour une bouchée de pain. Cela s'avéra une judicieuse idée : *City Lights* ouvrit au moment où la révolution du livre de poche était à son apogée, dans une ville grouillante de lecteurs avides.

Pendant que certains Beats noyaient leur talent dans l'alcool, Ferlinghetti travaillait assidûment sa poésie. Son

deuxième recueil fut *Coney Island of the Mind*, en 1958. Ses rythmes jazzy, après et scandaleux trouvèrent un écho auprès d'une génération de lecteurs contestataires, en particulier ces vers de résistance : «J'attends qu'on appelle/mon numéro/et j'attends/la fin ou l'apogée/J'attends/le retour de mon père/Ses poches pleines de pièces irradiées/Et j'attends / la fin des essais nucléaires.»

L'un des grands talents de Ferlinghetti est d'être parvenu à incarner à la fois le poète public et le poète privé. Dans les années 60 et 70, ses poèmes sont publiés dans le *San Francisco Examiner*, parfois à la une, comme le lendemain de l'assassinat d'Harvey Milk. On pouvait l'apercevoir, pendant des décennies, en train d'écrire au Café Trieste, comme après lui Francis Ford Coppola. Il n'a cessé de voyager, comme *la Vie vagabonde*, qui paraît justement en France, le montre bien, feuilles de route échappées d'Espagne, d'Amérique Latine, d'Haïti, de Cuba (où il fut le témoin de la révolution castriste) ou encore du Tibet. Mais Ferlinghetti est toujours revenu à North Beach. Son beau poème *Recette pour le bonheur à Khabarovsk* est une sorte de mélange entre le monde cosmopolite et celui que l'on peut trouver aujourd'hui au Café Trieste : «Un grand boulevard sous les arbres/Avec une grande terrasse au soleil/ Et un café bien serré dans de toutes petites tasses / Un homme ou une femme pas nécessairement sublime/Mais qui vous aime/Un beau jour». Et nous voilà le 24 mars 2019, le jour du centième anniversaire de Ferlinghetti, un grand ciel bleu, si rare, au-dessus de San Francisco. Alors que le soleil décline lentement au loin, et que les Beatniks vieillissants rentrent chez eux à Marin, ou là où ils habitent aujourd'hui, je repasse devant City Lights, m'attendant à trouver une tombe, ou au moins les signes patents d'une lente évanescence. Mais au lieu de cela, les étagères de livres ont retrouvé leur place, et les lumières à l'intérieur éclairent des gens en train de feuilleter des livres. Ils sont donc là, les trentenaires qui manquaient à l'appel tout à l'heure, se déplaçant dans la lumière que Ferlinghetti a apportée et répandue dans la baie, pour que d'autres puissent voir ce que nous avons fait de notre monde, ce naufrage – et peut-être aussi, espérons-le, trouver la manière de le remettre à flot. ♦

Traduit de l'américain par Pierre Ducrozet.

John Freeman est l'auteur de *Vous êtes ici* (Actes Sud, 2019), *How to Read a Novelist*, et l'éditeur de *Freemans*, une anthologie littéraire biannuelle.

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Traqueur de la vie «si belle et si conne»



Par MATHIEU LINDON

awrence Ferlinghetti a accompagné la Beat Generation en tant que poète (*A Coney Island of the Mind* est son recueil le plus connu) mais aussi, grâce à City Lights, à San Francisco, comme libraire et éditeur : il publia des textes de William Burroughs et Paul Bowles et les plus célèbres de Gregory Corso (*Gasoline*) et, surtout, Allen Ginsberg. Lawrence Ferlinghetti et City Lights font paraître en 1956 *Howl*, qui déclenche un procès retentissant, qu'ils gagneront. L'auteur désormais 100 ans et est traduit *la Vie vagabonde*, sous-titré *Carnets de route 1960-2010*, qui regroupe ses journaux de voyage, lesquels accompagnent parfois des intérêts politiques (Cuba, Nicaragua) et souvent des invitations à des rencontres poétiques. Le journal d'une demi-page qui ouvre le recueil est antérieur à ces dates. Il évoque son frère entendant «mon premier cri» le jour de sa naissance. Cinq cents pages et soixante-dix-sept ans plus loin : «L'écho se répercute aujourd'hui comme si je l'avais moi-même entendu.» Son propre premier souvenir remonte à Strasbourg au début des années 20, quand quelqu'un le tient sur un balcon «et agite ma main en direction du défilé». Lequel ? on ne saura jamais. Le journal suivant est presque aussi bref et évoque la Normandie le 6 juin 1944 de même que, toujours militaire, on retrouvera Lawrence Ferlinghetti à Nagasaki en août 1945 après l'explosion nucléaire. Le reste des six cents pages du volume concerne des événements de moindre envergure mais plus personnels : tel paysage, telle rencontre, telle réflexion. Et telle œuvre, la forme poétique planant sur l'ensemble de ces textes.

Lawrence Ferlinghetti raconte à la fois «*la Coca-Colonisation*» de l'Amérique latine et cette devinette de 1960 : «Quel est le plus grand pays du monde à l'heure actuelle ? Réponse : Cuba – sa capitale est à La Havane, son gouvernement à Moscou et sa population à Miami.» Joie de la vie près de Big Sur, aux Etats-Unis, en 1961 : cet écrivain devant un ranch, «Entrée interdite – LES SURVIVANTS SERONT TRAÎNÉS EN JUSTICE». Maroc, 1963 : «Marrakech, étrange civilisation arabe marmonneuse, chevaux qui n'ont jamais vu un dentiste.» Les cris marrakchis comme les chaussures mexicaines feront l'objet de développements. Toulouse, «ville morne» : «On voit d'où Lautrec tire son nom & les ombres noires de ses peintures – chaque passant en ce

lieu sinistre l'ombre de lui-même...» Californie, 1964 : «Un jardin rempli de WC usagés – un champ rempli de machines agricoles rouillées – un champ rempli de réfrigérateurs blancs usagés sales – l'arrière-cour d'une station-service pleine de caravanes jaunes – un train de marchandises de deux kilomètres de long». Partout, Lawrence Ferlinghetti traque la vie qui, en français dans le texte, «continue si belle et si conne». Au Mexique, il voyage les mains dans les poches. «Le besoin de bagages est une forme d'insécurité.» Mais il n'abandonne jamais son bagage culturel, le consul d'*Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry est son frère, «comme s'il fallait vivre avec les mythes littéraires, de Hemingway à Kerouac». Kerouac qui, au demeurant, «n'a rien de Beat ni Beatnik», est «tout sauf un rebelle». Burroughs est peu évoqué (c'est Ginsberg qui l'est le plus), sinon comme «underground» au sens propre, puisqu'il vit dans un sous-sol londonien en 1963. «Forum» poétique en Italie en 1989 : Gregory Corso confond «la luce» (la lumière) et «Il Duce» (le chef, Mussolini). On croise par-ci par-là Ezra Pound et Evgeni Evtouchenko.

Ferlinghetti est au Nicaragua en 1984. Il rencontre le ministre de l'Intérieur Tomas Borge qui a reconnu un de ses anciens tortionnaires et lui «aurait dit : «Ma vengeance c'est de t'obliger à me serrer la main.» Joan Baez en a tiré une chanson et est venue la chanter ici en espagnol il y a deux ans». Il découvre que le président Ortega a la poigne autrement ferme que la main molle de Fidel Castro. Tomas Borge l'appelle «poeta». «Il prononce poeta avec un mélange de respect et de réalité, comme s'il n'attendait pas grand-chose de moi.» Lawrence Ferlinghetti a son réalisme à lui, la voix du poète est «la voix de la quatrième personne du singulier». Paris, 2005 (il a déjà 86 ans) : «Et voilà on repique à la Vie sans trop savoir de quoi il retourne. Un dilemme une grande excitation une convulsion momentanée d'amibes dans un étang.» Relisant Joseph Conrad en 2008, il a l'idée de récrire *Au cœur des ténèbres* à l'envers, en «partant de New York (le cœur de la Bête)». ♦

Une soirée «Lawrence Ferlinghetti, *La vie vagabonde*» est organisée à la Maison de la poésie le 10 avril à 19 heures, avec Pierre Demarty et Nicolas Richard. Projection de *Ferlinghetti, le dernier des Beatniks* de Laurent Perrin (157, rue Saint-Martin 75003).



E. GETTY IMAGES

SUR LIBÉRATION.FR**La semaine littéraire**

Lisez un peu de poésie le lundi, par exemple la *Banlieue du monde*, le troisième recueil de Gérard Berréby (éditions Allia) ; vivez science-fiction le mardi, avec sept nouvelles d'un brillant auteur de l'âge d'or de la SF, *Aux limites de l'infini* de Stanley G. Weinbaum (traduit de l'américain par Catherine Delavallade à l'Arbre vengeur) ;

feuilleterez les **Pages jeunes le mercredi** en visitant l'atelier de lithographie parisien A fleur de pierre avec l'auteur-illustrateur Grégoire Solotareff, qui expose au Pulp Festival, jusqu'au 28 avril ; le jeudi, c'est polar, avec *Unité 8 200* de Dov Alfon (traduit de l'anglais par Françoise Bouillot chez Liana Levi) ; vendredi lecture, recommandations du cahier Livres et coups de cœur des libraires sur le site d'Onlalu. Enfin, **podcast le samedi**.

Tempête dans un bol de thé Un duo burlesque à travers le Japon par Marion Porschmann

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

Mais qu'est-ce que Gilbert Silvester, barbologue allemand, est venu faire au pays des hommes imberbes ? Et d'abord, qu'est ce qu'un barbologue ? On apprend dès le début que l'homme en pétard qui quitte sa compagne sur un coup de tête est un universitaire précaire, spécialiste de la pilosité masculine. Silvester peut ainsi échafauder des thèses convaincantes sur les frisettes du Dieu de Michel-Ange ou sur l'effet produit par les barbes dans les films. Il est capable aussi d'établir des théories dans d'autres domaines, c'est un homme qui aime bien les classements. Par exemple, il est bon de ne pas oublier que le monde est divisé entre les pays de café et ceux de thé. «Russie d'Europe, Sibérie, Mongolie, Chine, Japon» : voilà que notre chercheur, amateur d'expressos se retrouve à boire un breuvage vert dans un Airbus «survolant exclusivement» des contrées où les humains se réveillent à coup de théâtre. A Tokyo, cela ne risque pas de s'arranger.

Gilbert Silvester rêve beaucoup, il prend ses songes au sérieux. L'un d'eux lui a fait comprendre que sa femme, Mathilda, le trompait. Avec le jeune stagiaire, ou son chef, «ce macho grincheux», qui sait ? D'où la fuite vers l'aéroport et le Japon, première destination disponible. A Tokyo, il se rue sur quelques classiques de la littérature locale qu'il enfourne dans sa serviette de cuir, lustrée au cirage : l'œuvre de l'ascète itinérant Bashô, les *Notes de chevet* de Sei Shonagon, le Dit du Genji.

Et pendant ce temps-là, un jeune étudiant japonais tout aussi raide mentalement a préparé son sac de sport, collé sa fausse barbiche aux poils clairsemés, rédigé sa lettre d'adieu. Il s'appelle Yosa Tamagotchi, suit un guide d'itinéraires un peu particulier, celui des meilleurs endroits pour se suicider au Japon. Les deux hommes voient leurs destins hasardeux se croiser. Et entament un road-movie sur rails à travers le Japon. L'Allemand veut dissuader l'autre d'en finir, il sait toucher sa fibre sensible : non, Aokigahara, la fameuse forêt des suicidés est indigne de lui, c'est un vaste dépotoir. Les barres d'immeubles de Takashimadaira (avec vue sur le mont Fuji ?) ne valent pas mieux.

Chaque recul du Japonais les rapproche de la seule destination estimable pour Silvester, l'archipel Matsushima, «les îles aux Pins», «le lieu le plus beau du Japon». Le burlesque du roman repose sur cet invraisemblable attelage germano-nippon. Silvester grommelle que l'étudiant est un bon à rien, lève les yeux au ciel intérieurement, on dirait Oliver Hardy face aux bêvues d'un Stan Laurel. Et puis peu à peu les deux protagonistes se diluent, deviennent personnages de conte, reflets dans un bol de thé. Les haïkus de Bashô, les cerisiers en fleurs dans la lumière lunaire, les pins tordus aux significations codées montent au premier plan. Si bien que ce voyage est avant tout une initiation à l'étrangeté japonaise et à la force de sa poésie. ▶

MARION PORSCHEMANN

LES ÎLES AUX PINS Traduit de l'allemand par Bernard Lortholary. Stock, 210 pp., 19 €.

LIVRES

«Son mari a-t-il épousé Cassandra pour son argent ?» Rencontre avec l'auteure anglaise Posy Simmonds

Par SONIA DELEASALLE-STOLPER Correspondante à Londres

La maison est posée au coin d'un joli square. La rue qui s'en échappe explose de printemps avec ses cerisiers en fleurs. Même si la BT Tower, immense tour de communication, abîme un peu la vue. Mais c'est Londres, ce contraste constant entre le très beau et le très laid, ses coquets cottages et ses blocs d'immeubles tristes, ces coins très riches et ceux très pauvres, entrelacés, parfois séparés d'à peine quelques mètres. La ville est à l'image de l'âme humaine, mélange de grandeur et de mesquinerie crasse. La célèbre illustratrice britannique Posy Simmonds, 73 ans, est une experte de ces va-et-vient infimes, qu'elle décèle dans les rues qu'elle arpente pendant des heures, dans les visages qu'elle croise, dans la société anglaise. Elle a ouvert sa porte, le bras en écharpe, un accident l'handicape encore un peu. Elle s'apprête à partir pour la France, pour une actualité chargée : la parution de deux ouvrages chez Denoël, *Cassandra Darke*, son dernier roman graphique, *So British ! L'art de Posy Simmonds* où Paul Gravett analyse sa trajectoire depuis les années 70, et une mise en lumière au Pulp Festival, dont elle a conçu l'affiche (1).

Sapin. «Qu'est-ce que vont penser les Français ? Une histoire de Noël au milieu du printemps» s'inquiète-t-elle. *Cassandra Darke* se déroule dans un Londres enneigé, ce qui n'est pas fréquent. De son trait si précis, elle ne rate aucun détail, ni les lumières de Noël sur les arbres de Sloane Square, au cœur du chic quartier de Chelsea où vit son héroïne, ni les vitrines apprêtées d'Oxford Street, ni les halls d'entrée des bureaux, figés dans une même nature morte festive. «Vous avez remarqué ? C'est toujours pareil, il y a un bureau sur lequel est posé un immense bouquet de fleurs, dans un coin se trouve un grand sapin décoré et au mur un tableau d'art contemporain.» Posy Simmonds ne romance pas, elle décrit Londres et sa société dans son absolue et très complexe réalité.

Comme dans ses deux romans graphiques précédents, *Gemma Bovery* – dont Anne Fontaine a tiré un film avec Gemma Arterton et Fabrice Luchini – et *Tamara Drewe*, l'héroïne de *Cassandra Darke* est une femme. «Mais c'est une anti-héroïne», souligne Posy Simmonds. Elle est «anti» par



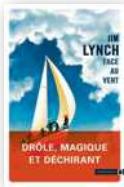
Posy Simmonds chez elle, à Londres, en 2016. PHOTO JEAN-LUC BERTINI. PASCO

OLGA TOKARCZUK
DIEU, LE TEMPS, LES
HOMMES ET LES ANGES
Traduit du polonais par
Christophe Glogowski.
Laffont « Pavillons poche »,
396 pp., 9,50 €.



«En août, le châtelain se présenta devant le conseil de révision et fut réformé pour cause de santé. En septembre, M. et Mme Popielski écoutèrent la radio – avant qu'elle ne se mette à parler allemand. La nuit, la châtelaine enterra son argenterie dans le parc. Le châtelain, lui, passait ses nuits en compagnie du Jeu.»

JIM LYNCH
FACE AU VENT
Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Jean Esch.
Gallimard « Totem »,
334 pp., 9,80 €.



«Sans vent, l'avantage de notre dé-part parfait a fondu comme neige au soleil et la flotte a commencé à se resserrer, les bateaux les plus légers se rapprochant de nous petit à petit, alors que les autres restaient encalminés près des côtes canadiennes, comme pris au piège dans un tableau en train de sécher.»



POSY SIMMONDS
CASSANDRA DARKE
Traduit de l'anglais par
Liliane Sztajna. Denoël
Graphic, 96 pp., 20 €.

son apparence disgracieuse – «Gemma et Tamara étaient belles et sexy» –, son caractère grincheux et ses manières brusques. «Je ne voulais pas qu'elle soit sympathique, elle se moque de tout, elle est le contraire de ce qu'on attend souvent des femmes, qu'elles soient "gracieuses", Cassandra est désagréable, dit des gros mots, est perturbée». Elle s'engouffre dans des manteaux informes, s'affuble d'une chapka rabats descendus, qui dissimule son visage. «Elle s'isole du mauvais temps et des autres.» Gérante d'une galerie d'art qui appartient à son ex-mari – il l'a quittée pour sa propre cœur –, Cassandra se révèle un véritable escroc. Elle a une nièce, Nicky, jeune et sexy, qu'elle accueille mais malmenne aussi. Et puis, il y a le corps d'une jeune femme inconnue, dont le secret flotte sur tout le roman.

Posy Simmonds parle de Cassandra comme d'une personne réelle et on s'attendrait presque à la voir surgir de la cuisine et râler d'une voix qu'on imagine rauque. Celle de Posy est très douce et posée. «Je me demande si son mari a épousé Cassandra pour son argent, je ne suis pas sûre, mais au début, je sais qu'ils ont passé du bon temps ensemble.» Elle réfléchit entre chaque phrase, comme si elle en fixait les détails comme elle fixe ses dessins. Elle est l'autrice des textes et des dessins de toutes ses œuvres, de ses premières bandes illustrées pour les quotidiens – elle est un pilier du *Guardian* depuis une trentaine d'années – à ses romans graphiques. Elle ouvre un carnet de croquis A4, la genèse de Cassandra. On y découvre les premières esquisses de son personnage, son évolution, elle devient de plus en plus ingrate. A côté des dessins, elle a tracé d'une petite écriture serrée des observations ou des idées de dialogue. Près de la silhouette d'un vendeur de journaux, elle a écrit : «Ces foutus gamins, tous des fouteus voleurs, font chier!» Elle déchiffre ces jurons à haute voix, avec une mine ravie et délicieuse, comme si elle dégustait un bonbon interdit, mais tellement, tellement bon.

Née à la campagne, élevée dans une pension pour filles, Posy Simmonds a cette retenue très anglaise, des manières très posées qui donnent d'autant plus de relief aux passions qu'elle décrit ou dessine. Comme souvent, elle s'est inspirée d'un auteur classique. Après Flaubert ou Proust,

c'est Charles Dickens qui l'a interpellée. Et plus particulièrement *Conte de Noël*. «J'aime le contraste entre la perfection et l'imperfection, c'est pour cela que j'aime l'hiver, cette apparence de la mort mais cette promesse de lumière, cette obscurité et cette clarté de la neige.» «A Londres, le contraste énorme entre les mendiants et les très riches, ces deux Londres qui cohabitent m'ont fait penser à Dickens.» Et comme dans Dickens, elle a voulu pour Cassandra une «forme de rédemption. A sa mesure, elle est une fausseuse, mais elle n'a trompé que ceux qu'elle estimait être en mesure de pouvoir se faire escroquer, donc, d'une certaine manière, il y a une forme de moralité dans son attitude».

Religieuse. Cassandra, comme Gemma ou Tamara, ont en commun une liberté, une indépendance absolues. «Lorsque j'étais à l'école, on était encore encouragées à se marier, au mieux à devenir infirmière. Je me souviens de m'être dit que je n'avais que très peu de temps pour être moi, pour vivre avant de devenir Mme Untel». A 17 ans, elle part un an à Paris. Elle y lit aussi, en anglais, le *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. «Ca m'a terriblement marquée. Ça parlait de ce dont on ne parlait pas.» Sa mémoire de Paris à la fin des années 60 est d'une acuité extraordinaire. «Je me souviens de tout. L'odeur des cigarettes, celle du vrai café, les pizzotières dans les rues, les affiches qui disaient interdit d'afficher, la cuisine délicieuse même dans les cantines. J'ai mangé ma première religieuse et je me suis dit, waouh.» Son premier achat parisien fut un col roulé noir et elle «est coupée les cheveux, pour ressembler à Juliette Gréco». Elle lui ressemble encore, en plus blonde, avec des angles plus doux.

A son retour, après des études dans une école d'art, elle devient «la bonne à tout faire des journaux, quand il y avait un trou dans les pages, j'étais chargée de le remplir». Mais sa lecture acérée de la société britannique est vite devenue incontournable pour le grand public. Elle revient à Cassandra, d'un ton rêveur, «je me demande si elle n'a pas encore quelque chose à dire». Et là, elle a cette phrase délicieusement anglaise : «Il faut que ça infuse.» ▶

(1) Pulp Festival : la Ferme du Buisson, jusqu'au 7 avril, expositions jusqu'au 28.

Le chant du puits d'Orhan Pamuk L'écrivain turc installe la relation père-fils au cœur de ce roman où un ado fait un apprentissage décisif

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

«**P**ersonne ne peut échapper à son destin», dit un jour le puisatier Maître Mahmut. L'artisan quadragénaire prend sous son aile et pour apprenti le jeune Cem. Ils partent creuser un puits à une vingtaine de kilomètres d'Istanbul, près d'Ongören. En 1985, cela se fait encore à l'ancienne : les bons maîtres puisatiers savent localiser les points fatidiques et forer à l'aide d'un treuil en bois pour faire descendre et remonter le seuil. Presque une vocation magique de faire surgir de l'eau; le puisatier qui la trouve est fêté. Comme dans *Cette chose étrange en moi* (1) avec le vendeur de boza, l'écrivain turc écrit avec un soin minutieux et tendre sur un temps, un métier qui n'existent plus. Et sur une Istanbul qui a triplé de volume et allongé ses tentacules de plus en plus loin.

Bourg. Cem, dont la mère n'a plus un sou vaillant après la disparition de son mari, tente ainsi de gagner de quoi payer son cours préparatoire à l'université. Maître Mahmut arrive à point. Avec sa sensibilité littéraire, il dit : «Je pensai au héros des romans de Jules Verne qui entrent par un côté du monde et ressortent par l'autre.» Le soir, après le dur labeur au puits, l'homme lui raconte des histoires tirées du Coran. Parfois, ils se rendent au bourg, où l'adolescent

Est-ce que ce qui se dit dans les anciens mythes finit un jour par arriver? Le puisatier y croit.

croise un jour une belle femme aux cheveux rouges du double de son âge. Elle joue dans un théâtre ambulant installé au village. Envouté, Cem a le cœur à l'ouvrage grâce à la magie de son regard, tandis que son maître s'obstine à aller toujours plus profond malgré l'aridité apparente du puits. Cette première partie du livre qui parle d'apprentissage à l'épaufrage d'une plénitude, effort physique, beauté enchanteresse de la nature, chamaïde. Cette parenthèse d'un mois a de quoi bouleverser le seuil. Presque une vocation magique de faire surgir de l'eau; le puisatier qui la trouve est fêté. Comme dans *Cette chose étrange en moi* (1) avec le vendeur de boza, l'écrivain turc écrit avec un soin minutieux et tendre sur un temps, un métier qui n'existent plus. Et sur une Istanbul qui a triplé de volume et allongé ses tentacules de plus en plus loin.

Détonateur. Combien nos actes pèsent-ils sur notre destin? Quelle liberté avons-nous face à lui? Cem devient ingénieur géologue s'enrichit dans la construction immobilière. Et, presque fatalement, trente ans plus tard, se retrouve ramené à Ongören, profiteur de l'expansionnisme d'Istanbul. Le texte vire au drame. Le passé rattrape le narrateur qui a réussi dans la vie professionnelle et amoureuse, mais qui n'aura pas eu de progéniture avec son épouse. Son enfant, c'est sans doute le petit empire qu'il s'est bâti en rachetant toujours plus de terres, figure libérale et spoliatrice d'un certain passé. La femme aux cheveux rouges, formé de détonateur, termine le ban à la Molloy, comme elle conclut la pièce sous le chapiteau d'Ongören. Une incarnation à la fois de l'érotisme et de la mère qui ne désespère jamais. Ohran Pamuk livre aussi malicieusement une étonnante réflexion sur lui-même. «J'aurais voulu être écrivain», attaque le narrateur, Cem, en incipit. Après avoir fui le puits et Maître Mahmut, il se rend compte que ce désir s'atrophie. «Il est impossible d'être libre si tu réfléchis aux conséquences», lit-on aussi plus tard. Etre libre c'est sans aucun doute pour Ohran Pamuk d'écrire. ▶

(1) qui vient de sortir chez Folio.

ORHAN PAMUK LA FEMME AUX CHEVEUX ROUX
Traduit du turc
par Valérie Gay-Askey.
Gallimard, 298 pp., 21 €.

POCHES

BELINDA CANNONE
LA TENTATION
DE PÉNÉLOPE
Pocket «Agora»,
250 pp., 7,50 €.



«Rien ne nous permet de conclure, à partir de l'évidente différence des organes génitaux, à celle des cerveaux. De toute façon, rien ne légitime qu'une différence biologique ait une conséquence sociale.»

ROMANS

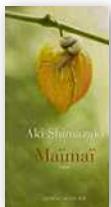
JACKY DURAND
LE CAHIER DE RECETTES
Stock, 214 pp., 18 €.



Pour les légumes secs, il ne faut pas mettre le sel en début de cuisson, ça les durcit. Quant au boeuf aux carottes, ce n'est pas compliqué : du boeuf, et des carottes. Ainsi retient-on des trucs, sinon des recettes, au fil de ce roman dédié à l'amour de la cuisine savoureuse et généreuse. Le sujet est plutôt l'amour d'un fils pour son père, mais, en l'occurrence, c'est la même chose. Le père de Julien, retour d'Algérie, a ouvert avec son copain Lucien le Relais fleuri, tout près de la gare. Est-ce une vie, d'être sur le pont de 7 heures du matin à 23 heures ? C'est la vie du père, dont il ne veut surtout pas pour son fils. D'une complicité tendre, leur duo passe à une affection conflictuelle, tétue, avec la famille de Lucien comme arbitre. Le père a des secrets, qu'il tait. «De ton enfance passée sous silence, tu ne m'as rapporté que les histoires des autres.» Pourquoi la mère de Julien, une agrégée de lettres, a-t-elle disparu du jour au lendemain ? Où est passé le cahier de recettes, dont l'absence même signe un refus de transmission ? Jacky Durand, «Tu mittonnes», est journaliste à *Libération*. C'est son deuxième roman. CL.D.

AKI SHIMAZAKI
MĀIMAÎ
Actes Sud, 174 pp., 15 €.

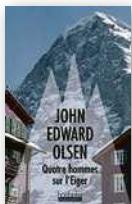
Cette auteure japonaise qui écrit en français et habite Montréal depuis une trentaine d'années a pour spécialité les cycles romanesques. Tous mettent à nu ce que le Japon espère dissimuler et qui finit bien sûr par exploser à force d'être étranglé : la sexualité, l'inconstance des sentiments, les accidents de



parcours. Est-ce la distance qu'elle a prise avec son pays qui permet à Aki Shimazaki d'être aussi finement ironique envers le culte nippon de la perfection ? Dans *Maimai*, dernier volet d'une pentalogie, le héros est Tarô, le fils de Mitsuko que nous avons connue entraînée dans un bar dans un précédent volume. Mitsuko était raffinée dans tous les domaines de son existence, qui comptait plusieurs compartiments. La journée, elle tenait une librairie. Elle meurt lorsque débute le livre et Tarô, mannequin, peintre et sourd-muet, découvre le passé de sa mère. Il a, lui aussi, des affects compliqués et une double vie qui donnent à *Maimai* sa profondeur de champ, sa subtilité, et son étrangeté. V.B.-L.

RÉCITS

JOHN EDWARD OLSEN
QUATRE HOMMES
SUR L'EIGER
Hoëbeke «Montagne en poche», 194 pp., 9 €.



Que ceux qui par hasard n'ont jamais entendu parler du drame de l'été 1957 sur la face nord de l'Eiger arrêtent immédiatement la lecture de cette note et se ruent chez

cience, polémiques et rebondissements postmortem. Avec, au casting de ce polar alpin, des acteurs aussi célèbres que Lionel Terray, Riccardo Cassin ou Heinrich Harrer (celui de *Sept ans au Tibet*) et les décors grandioses de cette «face maudite» balayée par les vents et les orages. F.D.

THOMAS VENNIN
LA DENT DU PIMENT
Guérin, 200 pp., 13,50 €.



Il est toujours bienvenu, lorsqu'on s'intéresse à un sujet, d'avoir sous la main un livre de référence résumant les grandes dates de sa passion. Dans le domaine de la montagne, si l'on retient sans trop d'effort la première ascension de l'Everest (1924 pour la tentative avortée de George Mallory, 1953 pour celle réussie d'Edmund Hillary), on avoue qu'en peine parfois à célébrer comme il se doit les cordées victorieuses de l'Aconcagua, de la face nord du Cervin, des Grandes Jorasses en hivernale ou du Cho Oyu par une femme. Alors quand, cerise au sommet du gâteau, l'auteur adepte de l'allégorie absurde et de l'impertinence dynamite avec humour les mythes et récits par trop pontifiants, on ne peut que dévorer avec plaisir cette *Dent du piment*, incisive balade dans la grande et petite histoire de l'alpinisme. F.D.

ALAIN QUELLA-VILLÉGER
FRANCE BLOCH-SÉRAZIN
UNE FEMME EN
RÉSISTANCE (1913-1943)
Préface de Marie-José Chombart de Lauwe. Des Femmes-Antoinette Fouque, 296 pp., 18 €.

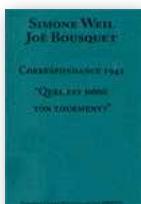
«Mon Frédo, cette lettre est la dernière que tu receveras de moi. Ce soir, à 9 h je vais être exécutée. J'ai été condamnée à mort le 30 Sept. Mon re-



cours en grâce a été refusé par le Führer du 3e Reich...» Elle ne veut pas s'«attendrir», et sa dernière lettre, à son mari Frédo Sérazin, est d'une sobriété bouleversante. Sa pensée va à tous ceux et toutes celles qui comme elle ont péri en combattant le nazisme. Elle était une chimiste de premier plan, fille de l'intellectuel Jean-Richard Bloch, arrêtée à Paris par la police de Vichy, et guillotinée à Hambourg en 1943. L'historien Alain Quella-Villéger – spécialiste aussi de Pierre Loti – reconstitue l'itinéraire de France Bloch-Sérazin, mettant en relief la participation active des femmes à la Résistance, «longtemps sous-estimée» ou «occultée». «Vous savez que j'ai eu une vie heureuse, une vie dont je n'ai rien, rien à regretter. J'ai eu des amis et un amour, vous savez, et je meurs pour ma foi. Je ne faillirai pas.» C'était une militante communiste, morte pour la justice et la liberté. Un autre récit lui est consacré, *Mon Frédo*, de Marie Cristiani (Arcanes 17, 118 pp. 12 €). R.M.

LETTRES

SIMONE WEIL
JOË BOUSQUET
CORRESPONDANCE 1942.
«QUEL EST DONC TON
TOURNEMENT?»
Réunie et présentée par
Florence de Lussy et Michel
Narcy, Editions Claire
Paulhan, 200 pp., 27 €.



Il s'agit d'une très courte mais dense correspondance : sept lettres, composant la «con-

versation nocturne» entre la philosophe et le poète. Elle avait lu ses chroniques des *Cahiers du Sud*, et sans doute aussi *Traduit du silence*. Il la connaît et l'estime. Elle avait le projet de devenir infirmière de première ligne, lui était un grand blessé de guerre, condamné à vie à l'immobilité. La première lettre date du 13 avril 1942. Elle écrit : «Il est donné à très peu d'esprits de découvrir que les choses et les êtres existent. Depuis mon enfance je ne désire pas autre chose que d'en avoir reçu avant de mourir la révélation complète.» Il répond le 27 avril : «Mieux que moi vous sauriez dire cela. Toute pensée humaine n'est pensée qu'en deuxième lieu : elle est d'abord l'invention d'un monde où la mort ne se laisse pas pressentir.» L'échange se fait de plus en plus intense et «obscur», mais au sens de la «nuit obscure» de saint Jean de la Croix, puisque les mots du poète font que la philosophe se laisse aller en toute confiance à parler de ses expériences mystiques. Un document. R.M.

REVUES

EUROPE
JEAN STAROBINSKI
JEAN-PIERRE RICHARD
Avril 2019. 380 pp., 20 €.

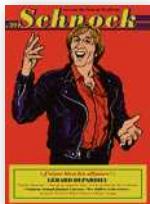


Le dossier du trimestre est consacré à Gérard Depardieu, avec une étonnante interview d'Hervé Guibert réalisée en 1975 pour la revue *Cinéma*. Le jeune critique avait rencontré une première fois l'acteur avant la sortie des *Valseuses*, qui l'a propulsé vedette. L'acteur de 26 ans vient de tourner avec deux Italiens, Bernardo Bertolucci (1900) et Marco Ferreri (*la Dernière Femme*). Il estime que les réalisateurs sont des poètes et que les stars sont mortes. Quand Guibert lui fait remarquer qu'il semble avoir changé et s'exprime d'une «manière plus abstraite» : «Je parle différemment parce qu'il y a du temps qui est passé. Les mots, ça embrouille plutôt les choses. Ce qui débrouille la vie, à mon avis, ce n'est pas tellement ce qu'on a l'impression d'être et de justifier par des mots, c'est plutôt qu'on est sans mots.» Un parler direct, parfois paradoxal, empreint d'images bien terriennes. Une résurgence de toute fraîcheur. F.R.I

LIVRES

dossier, consacré à Jean-Pierre Richard (1922-2019), commence par cette phrase de Jean-Claude Mathieu : «“Reconnaisances” : le titre choisi par Jacques Réda pour la rubrique qui rassemblait des études critiques dans la *Nouvelle Nrf* pourrait figurer au fronton de cet ensemble consacré à Jean-Pierre Richard, qui avait apprécié la richesse du mot : le critique, “sorte d'éclaireur”, reconnaît un “terrain de lecture” et marque sa gratitude envers le livre qui lui a ouvert un espace accru.» Un numéro conçu avant que les deux grands critiques meurent à dix jours d'intervalle. CL.D.

SCHINOCK
LE GRAND DOSSIER :
GÉRARD DEPARDIEU
N°30. La Tengo, 177 pp.,
15,50 €.



JOSIAH OBER
LÉNIGME GRECQUE
Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par
Philippe Pignarre,
préfacé
par Paulin Isnard.
La Découverte poche,
600 pp., 14 €.



«La richesse athénienne privée n'était certainement pas répartie d'une manière proche de l'égalité parfaite. A partir des comptes rendus du recensement de 322 av. J.-C., on a calculé qu'à la fin du IV^e siècle à Athènes les plus riches habitants (1%) possédaient environ 30 % de la richesse privée ; et que les 10 % les plus riches en possédaient environ 60 %.»

SIGMUND FREUD,
JOSEF BREUER
ANNA O.
Traduction inédite
de l'allemand
par Olivier Mannoni.
Petite Bibliothèque
Payot, 96 pp., 6,50 €.



«L'acte du souvenir ne se faisait pas toujours facilement et parfois la maladie devait produire de puissants efforts. Toute la progression buta ainsi un moment sur le fait qu'un souvenir ne voulait pas émerger ; il s'agissait d'une hallucination qui terrorisait beaucoup la malade : elle avait vu son père, qu'elle soignait, avec une tête de mort.»

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Le temps bouleversé de Louise Erdrich

Par **LAURE BARILLAS**
Enseignante chercheuse en philosophie

La famille n'est pas un espace politique comme les autres ; dans le privé, les échos de l'histoire, des luttes de pouvoir et de la justice font entendre un son différent des éclats qui résonnent dans l'espace public. Cette tonalité étouffée retentit dans le dernier roman de Louise Erdrich, *La Rose*, où se croisent justice tribale et justice institutionnelle, histoire amérindienne et histoire américaine, deuil privé et deuil collectif, dans une réserve imaginaire du Dakota du Nord, à la fin du XX^e siècle et au milieu du XIX^e. Landreaux, père de La Rose, tue accidentellement à la chasse le meilleur ami de celui-ci. Innocenté par la justice institutionnelle, il se tourne vers une tradition ojibwé, et confie son fils à la famille qui a perdu le sien. La Rose n'est pas seulement le nom de cet enfant dont la vie devient une réponse à la question «comment pardonner?», c'est aussi le nom de sa grand-mère et celui de générations de femmes amérindiennes. En superposant l'histoire du petit garçon, échangé contre une demande de pardon, à celle de son ancêtre, échangée elle aussi, un siècle et demi plus tard, contre de l'alcool et du tabac, Louise Erdrich montre ce qu'est le temps familial, ce temps bouleversé et heurté par celui de l'histoire. L'élan de ce roman vient tout autant de la question tragique de «la phosphorescence du deuil» qui affecte deux familles que celle politique du «sentiment d'être les vestiges en lambeaux d'un peuple à l'histoire compliquée». L'écho entre ces deux deuils, privé et collectif, fait vibrer l'écriture de Louise Erdrich, plate et mordue à la première écoute, s'amplifiant à mesure que le récit se dédouble. C'est un style bien singulier que celui qui ne prend tout son effet que rétrocurement, certaines formules ne frappant l'oreille que quelques chapitres plus tard ; un style qui agit comme un réseau de relations entre les personnages et les temps. Ce style est à l'image du deuil, cyclique, qui assaille, s'estompe et resurgit, à l'image de l'histoire, qui se répète, enserré et libère. ▶

LOUISE ERDRICH LAROSE Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Isabelle Reinharez. Albin Michel, 528 pp., 24 €.



Gravure d'après une image de F. Remington. NORTH WIND PICTURES. LEEMAGE

VENTES

Classement datilib
des meilleures ventes
de livres (semaine
du 29/03 au 04/04/2019)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (0)	Le Retour à la terre t.6	Ferri et Larcenet	Dargaud	29/03/2019	100
2 (1)	Les Grâfitudes	Delphine de Vigan	Lattès	06/03/2019	90
3 (3)	Crépuscule	Juan Branco	Au Diable Vauvert	21/03/2019	86
4 (53)	Les Sept Mariages d'Edgar et Ludmilla	Jean-Christophe Rufin	Gallimard	28/03/2019	57
5 (0)	La Vie secrète des écrivains	Guillaume Musso	Calmann-Lévy	02/04/2019	48
6 (2)	Zadig n°1 : Réparer la France	Collectif	Le 1	21/03/2019	42
7 (6)	Le Naufrage des civilisations	Amin Maalouf	Grasset	13/03/2019	38
8 (15)	En attendant le jour	Michael Connelly	Calmann-Lévy	13/03/2019	36
9 (19)	Réflexions sur la question antisémite	Delphine Horvilleur	Grasset	09/01/2019	33
10 (50)	Récidive. 1938	Michael Foëssel	PUF	27/03/2019	30

Il doit y avoir des vacances dans l'air, la bande dessinée prend la tête du classement. Pour le reste, crépuscule, France à réparer, naufrage, question antisémite, 1938. Guillaume Musso, l'auteur qui vend le plus de livres en France, est de retour avec *La Vie secrète des écrivains*. Un apprenti romancier regrette les 1 000 euros investis dans l'atelier d'écriture d'*une prestigieuse maison d'édition* (Gallimard ?), animé par un romancier qui ne jure que par la phrase (Djian?) : «Tout votre travail doit porter sur la lan-

gue et non sur l'histoire, répétait-il à longueur de temps. Le récit n'est là que pour servir la langue.» Le jeune narrateur de Musso pense *de contraire*, selon lui il faut commencer par une bonne histoire. Mais plus loin, à propos du héros, un écrivain célèbre qui ne publie plus, il est formel : «Même en lecture à l'aveugle, il suffisait de parcourir une page d'un de ses livres pour savoir que c'était lui qui l'avait écrite. Et j'ai toujours pensé que là était la véritable marque du talent.» N'est-ce pas un peu contradictoire ? CL.D.

Source : Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 260 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé hors poche, scolaire, guidées, jeux, etc.) sur un total de 92 314 titres différents. Entre parenthèses : le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes des *Grâfitudes* représentent 90 % de celles du *Retour à la terre t.6*.

Verdier a 40 ans

La Villa Gillet célèbre les 40 ans des éditions Verdier avec quelques auteurs emblématiques du catalogue lors de deux soirées : un entretien avec Jean-Claude Milner par Jean Birnbaum, mercredi à 19 h 30, et un dialogue sur le travail des mots entre Pierre Bergounioux et Michel Jullien jeudi à 19 h 30 (25, rue Chazière, 69004 Lyon) www.villa-gillet.net. Une chronologie de 160 pages, *Verdier 40 ans d'édition*, est à lire sur editions-verdier.fr.

Prix de saison

Joseph Ponthus est le lauréat du prix Régine Desforges pour son premier roman, *A la ligne* (la Table ronde). Erwann Desplanques a reçu le prix Récamier pour *l'Amérique derrière moi* (l'Olivier). Marie Dorléans a été récompensée par le prix Landerneau album jeunesse pour *Nous avons rendez-vous* (Seuil Jeunesse). Le prix de la Bibliothèque nationale de France a été décerné à Virginie Despentes pour l'ensemble de son œuvre.

Rendez-vous

L'Escale du livre à Bordeaux réunit ce week-end une centaine d'auteurs dont Arnaud Cathrine, Sarah Chiche, Marielle Macé, David Vann, Martin Winczler... (www.escaleduivre.com). Yannick Haenel présente *la Solitude Carravage* (Fayard) à la librairie Compagnie mardi à 18h30 (58, rue des Ecoles 75005). Sabine Macher lit et signe *Guerre et paix sans je* (les Petits Matins) mercredi à 19 heures à la librairie Michèle Ignazi (17, rue de Jouy 75004).

Marie NDiaye, l'envahissement des voix

Mise en pièces des parents terribles

Par CLAIRE DEVARIEUX

Où on retrouve Marie NDiaye, et qu'est-ce que c'est bien ! Lire ses pièces de théâtre ne veut pas dire perdre l'accès à l'intériorité des personnages. Les voix que la romancière installe en vue de la scène ne sont parfois rien d'autre que des pensées, éventuellement énoncées par les protagonistes en présence les uns des autres. Est-ce qu'il ne nous arrive pas, dans la vraie vie, d'entendre autrui penser tout haut ? Chez Marie NDiaye, nous sommes toujours dans la vie vraie. Et même, le temps passant, elle agrandit encore la portée de sa vision, de sa compréhension, puisant dans son expérience et son art romanesque la matière d'une intime autobiographie de tout le monde.

Un homme loin des siens monologue dans la première pièce, *Délivrance*, constituée de lettres sans réponse. Au début, elles se veulent rassurantes.

«*Ma chérie, tu peux être tranquille à présent, et tu peuves dire à notre enfant : sois tranquille, et je te demande aussi d'aller voir mes parents dès que possible et de leur dire : soyez tranquilles.*» Femme et enfant vont bientôt le rejoindre, et alors «*ces deux vieux fragiles que sont mes parents*», que sa femme n'est pas censée avoir envie d'accompagner dans leurs bondieuseries, «*seront abandonnés tout à fait*».

L'homme est consul (ou travaille au consulat) dans un pays hostile où personne ne l'invite, où on lui a imposé une «*sinistre vieille*» qui lui prépare des repas décourageants. Peu à peu, il s'habitue, écrit qu'il a moins froid, mais le doute s'insinue dans ses lettres. Et s'il n'était pas le père de l'enfant ? Et si sa femme, dont il respecte la «*parfaite autonomie*» avait des choses désagréables à lui dire ? Il n'espère plus de lettre, il espère pour finir de ne pas en recevoir, et délivre sa femme du fardeau de sa présence, du poids de son amour encombrant. Il tricote, tout seul, son destin.

Chacune des trois pièces convoque trois générations. Dans *Berlin mon garçon*, la grand-mère est diseuse de prière, comme les vieux parents de *Délivrance*. Mais elle a un rôle important. A Chinon, cette femme, Esther, rend visite à son fils libraire, qu'elle exaspère. Esther : «*Je pouvais entendre l'esprit de mon fils Lenny tenter de repousser ma voix en lui*», cette voix «*muette*» envahissante. L'enjeu ? Le petit-fils a disparu, il est à Berlin où il fomente – ce que ses parents ne peuvent pas savoir – de devenir le terroriste le plus meurtrier de la planète. Sa mère est partie le chercher. Que s'est-il passé à Chinon pour que ce garçon devienne fou à Berlin, demande son ex-petite amie à la mère, mais celle-ci n'entend pas.

La grand-mère reproche à son fils et sa belle-fille d'avoir élevé le garçon en dehors des principes chrétiens, si simples : «*Ne commets pas de péché.*» Elle ne dit rien, n'en pense pas moins. Elle pense qu'ils se sont fourvoyés avec les livres comme avec la bien-pensance. Et prononce une des phrases les plus passionnantes du livre. Esther précise ce qu'elle n'a pas dit à son fils Lenny : «*Voulant accomplir le bien vous n'avez fait que vous méprendre, Dieu nous garde des gens de votre sorte que la pureté de leurs propres intentions enivre, dont la bonté durcit le cœur.*»

Honneur à notre élue est aussi une réflexion sur les infortunes de la vertu.

L'Elue est d'une noblesse telle que l'Opposant a recours à des méthodes qui l'ennuient lui-même. Il croit la déstabiliser en envoyant chez elle deux vieux qui se présentent ses parents, elle les accueille comme tels (alors que les siens sont morts), situation menaçante autant qu'absurde,

d'une tonalité familière pour les lecteurs de Marie NDiaye. Et à propos de noblesse, d'art de vivre, reportons-nous au monologue de *Délivrance* : «*J'ai peur de t'avoir contrainte par le passé. Lai-je fait ? Ou est-ce que, par ce jour morose, lourd et gris, tout m'apparaît soumis aux regrets, à la mélancolie, à l'abaissement volontaire de soi-même, non pour se redresser plus beau et plus franc mais pour demeurer enseveli, accablé ?*

Délivrance, comme *Honneur à notre élue* ont été déjà montés au théâtre. *Berlin mon garçon* le sera bientôt. Marie NDiaye publie aussi une nouvelle qui lui a été commandée dans le cadre de l'exposition «*Le Modèle noir*» au musée d'Orsay (*Libération* du 26 mars). Sollicitée par une chanteuse qu'elle ne connaît pas, Marie Sachs, une universitaire, se lance dans des recherches sur Maria «*l'Antillaise*» qui posa pour Nadar, et serait probablement Maria Martinez, une célèbre chanteuse cubaine, «*la Malibran noire*». Dérécision et dénuement sont au rendez-vous. ▶

MARE NDIAYE TROIS PIÈCES
Gallimard, 152 pp., 18 €.
UN PAS DE CHAT SAUVAGE
Musée d'Orsay/Flammarion, 124 pp., 14 €.

STEFANO LEONARDI MILLENIUM PLAINPICTURE



POURQUOI ÇA MARCHÉ

Algorithme dans le sang Un thriller hongkongais de Bernard Minier

Par FABRICE DROUZY

Abandonnant (pour un temps) ses Pyrénées natales et son héros le commandant Martin Servaz, Bernard Minier arrive dans les librairies avec un nouveau thriller, *M, le bord de l'abîme*. Moïra, une jeune informaticienne surdouée débarquée à Hongkong avec un contrat de développement en intelligence artificielle chez Ming Inc., un géant d'Internet, mélange de Google, Apple et Facebook made in China. Mais très vite, derrière la cool attitude des salariés communiant dans le culte des réseaux sociaux et de la technologie au service d'une humanité heureuse, se dessinent de noirs projets... D'autant qu'en ville, un serial killer torture et tue des jeunes femmes ayant un point commun : elles ont toutes travaillé chez Ming Inc. Une héroïne, un bon fil, une pléthora de suspects, un sujet dans l'actualité (l'intelligence artificielle)... L'algorithme du succès peut se mettre à tourner.

1 Un roman de Minier, c'est toujours un roman noir ?

Depuis ses débuts, Bernard Minier s'est imposé comme un maître des ambiances oppressantes. Dans *Glacé*, son premier roman, c'était une vallée encaissée dans les Pyrénées, un asile psychiatrique, de lourds secrets qui remontent à la surface. Et ses

autres polars exploraient la même veine : conféries étudiantes, affaires (mal) classées, tueur qui rode... Changement radical de décor avec *M, le bord de l'abîme*, mais même angoisse qui vous saisit dès les premières pages. Le Hongkong que décrit Minier, malgré sa technologie high-tech et ses gratte-ciel, transpire la moiteur, la corruption et la misère. Une cité Moloch dévorant ses habitants. On se croirait dans l'univers de *Blade Runner* (version 1982 de Ridley Scott avec Harrison Ford).

2 Alors, c'est de la SF ?

«*C'est un thriller contemporain, surtout pas un roman d'anticipation. Je décris des technologies qui sont d'ores et déjà dans notre vie de tous les jours et qui vont y être de plus en plus...*» On ose espérer que l'auteur (très bien documenté) exagère et que DEUS, l'intelligence artificielle borderline mise au point par Ming Inc., n'a pas encore contaminé nos smartphones et tablettes.

Reste que la montée en puissance de l'IA (grâce notamment à la technologie du «*deep learning*», permettant à la machine d'apprendre par elle-même) couplée aux milliards de données générées par nos objets connectés (localisation, recherches web, réseaux sociaux, santé, caméras de surveillance, paiement par carte...) transforme notre vie quotidienne en

une gigantesque toile où chacun est traçable vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à la merci des Gafa à même de contrôler nos achats, les votes ou la liberté de chacun. Bref un sujet d'une «*brûlante actualité*» qui, en effet, ne relève plus de la science-fiction.

3 Et à la fin, c'est l'homme ou la machine qui gagne ?

Pour ne pas dévoiler le finale, on répondra à la manière d'une enceinte connectée confrontée à une requête impossible. «*Désolé, je ne peux répondre à cette question...*» Que le lecteur sache juste qu'à l'image du typhon qui s'abat sur Hongkong dans la dernière partie du roman, l'auteur épingle, dynamite et ventile personnages, certitudes et lecteurs jusqu'au dernier paragraphe de ce thriller dopé à la 5G. ▶



BERNARD MINIER
M, LE BORD DE L'ABÎME
XO Editions, 576 pp., 21,90 €.

A LA TÉLÉ CE SAMEDI

TF1

21h00. *The Voice.* La plus belle voix. Divertissement. Présenté par Nikos Aliagas. **23h35.** *The Voice,* la suite.

FRANCE 2

21h00. *Les 40 ans de Starmania :* les stars chantent pour le sidaction. Divertissement. **23h40.** *On n'est pas couché.* Divertissement. Avec David Amiel, Artus, Philippe Manœuvre....

FRANCE 3

21h00. *Commissaire Magellan.* Téléfilm. Saignac Circus. **22h30.** *Commissaire Magellan.* Téléfilm. Roman noir.

CANAL+

21h00. *Death wish.* Action. Avec Bruce Willis, Vincent D'Onofrio. **22h50.** *Rendez-vous avec Kevin Razy.*

ARTE

20h50. *Antarctica, sur les traces de l'empereur.* Documentaire. **22h25.** *Les secrets des animaux des glaces.* Documentaire.

M6

21h00. *MacGyver.* Série. DragonFly. Le retour du fantôme. **22h45.** *MacGyver.* Série. 2 épisodes.

FRANCE 4

21h00. *Scooby-Doo et le sabre du samouraï.* Animation. **22h10.** *Scooby-Doo et les vampires.* Animation.

FRANCE 5

20h50. *Échappées belles.* Magazine. Voyage de rêve en Thaïlande. **22h25.** *Denis Podalydès,* pour l'amour du jeu. Documentaire.

PARIS PREMIÈRE

20h50. *Non à l'argent !.* Théâtre. Au théâtre des Bouffes Parisiens. **22h40.** *Ice - T : Meurtres de sang-froid.* Documentaire.

TMC

21h00. *Columbo.* Téléfilm. La montre témoin. Avec Peter Falk, Fred Draper. **22h50.** *90° Enquêtes.* Magazine.

W9

21h00. *Les Simpson.* Dessins animés. Punaise !. Lisa a les blues. Un gaucher gauche. **22h25.** *Les Simpson.* Dessins animés. 8 épisodes.

NRJ12

21h00. *The Big Bang Theory.* Série. La dissociation des locataires. La tentation de Sheldon. La comète de la discorde. La nomenclature néonatale. **22h40.** *The Big Bang Theory.* Série. 8 épisodes.

CB

21h00. *On se retrouve chez Sabatier.* Divertissement. Avec Franck Dubosc. Présenté par Patrick Sabatier. **23h00.** *Enquête sous haute tension.* Magazine

TFX

20h55. *Chroniques criminelles.* Magazine. 2 reportages. Présenté par Julie Denayer. **22h40.** *Chroniques criminelles.*

CSTAR

21h00. *Supergirl.* Série. Le règne de Reign. Au chevet de la paix. La renaissance du mal. **22h30.** *Enquête très spéciale.* Magazine.

TF1 SÉRIES FILMS

21h00. *Joséphine, ange gardien.* Téléfilm. Belle à tout prix. **22h45.** *Joséphine, ange gardien.* Téléfilm. Sauver Princesse.

6TER

21h00. *Rénovation impossible.* Documentaire. La pièce secrète. Du pari au même. **22h40.** *Rénovation impossible.* Documentaire.

CHÉRIE 25

21h00. *Downton Abbey.* Série. L'esprit de Noël - Partie 2. **22h00.** *Downton Abbey.* Série. Mariage à Downton.

RMC STORY

20h55. *Hors de contrôle.* Documentaire. Collision à la gare de Lyon. **21h55.** *24 juillet 2013 : le train fou.* **22h50.** *Mayday : dangers dans le ciel.*

LCP

21h00. *Rachel, l'autisme à l'épreuve de la justice.* Documentaire. **22h00.** *Un monde en docs.* Magazine.



www.liberation.fr
2, rue du Général Alain de Boissieu, 75015 Paris
tél. : 01 87 25 95 00

Édition de la SARL
Liberation SARL au capital de 15 560 250 €.
2, rue du Général Alain de Boissieu - CS 41717
75741 Paris Cedex 15
RCS Paris : 382 028 199

Principal actionnaire
SFR Presse

Cogérants
Laurent Joffrin,
Clément Delprou

Directeur de la publication et de la rédaction
Laurent Joffrin

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directeurs adjoints de la rédaction
Stéphanie Aubert,
Christophe Israël,
Alexandra Schwartzbord

Rédacteurs en chef
Michel Bequembois (édition), Christophe Boulard (technique), Sabrina Champenois (société), Guillaume Launay (web)

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef adjoints
Jonathan Bouchet-Petersen (France), Lionel Charrier (photo), Cécile Daumas (idées), Gilles Dhers (web), Fabrice Drouzy (spectacles), Matthieu Ecoffier (web), Christian Loisson (monde), Catherine Mallaval (société), Didier Pérón (culture), Sibylle Vincendon (société)

ABONNEMENTS
abonnements.libération.fr
sceabo@libération.fr
tarif abonnement 1 an
France métropolitaine : 384€
tél. : 01 55 56 7140

PUBLICITÉ
Liberation Médias
2, rue du Général Alain de Boissieu - 75015 Paris
tél. : 01 87 25 85 00

Petites annonces, Carnet Team Media
10, bd de Grenelle 75017
75738 Paris Cedex 15
tél. : 01 87 39 84 00
hpiat@teammedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues),
POP (La Courneuve),
Nancy Print (Javelle),
CILA (Nantes)

Imprimé en France
Membre de OJD-Diffusion
Contrôle. CPPAP : 1120 C 80064. ISSN 0335-1793.



Origine du papier : France

Taux de fibres recyclées :
100 % Papier détenteur de l'Eco-label européen
N° F1/37/01

Indicateur d'eutrophisation :
PTot 0.009 kg/t de papier

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.

Pour joindre un journaliste
par mail : initiale du prénom.nom@libération.fr



CARNET D'ÉCHECS

Par PIERRE GRAVAGNA

Comme prévu, c'est le jeune (21 ans) grand maître russe Vladislav Artemiev qui s'impose, au départage, dans le championnat d'Europe, avec un total de 8,5 points sur 13. A égalité de points, un seul joueur, le Suédois Nils Grandelius, se qualifie pour la Coupe du monde. Idem pour les 20 suivants. Mais aucun Français, Romain Edouard et Adrien Demuth restant scotchés à 7 points alors qu'il fallait au moins un demi-point de plus pour prétendre à une des 22 places qualificatives pour la Coupe du monde. Le tournoi international Shamkir Chess se déroule au centre culturel Heydar Aliyev à Shamkir, en Azerbaïdjan, jusqu'au 9 avril, en mémoire de Vugar Gashimov, l'un des meilleurs joueurs du monde durant plus de dix ans. Depuis sa mort, en 2014, à 27 ans, un grand tournoi d'échecs est organisé chaque année, soutenu par la State Oil Compagny of Azerbaijan Republic et la Fédération d'échecs d'Azerbaïdjan. Montant des prix : 100 000 euros, dont 30 000 au premier. A mi-parcours, c'est le champion du monde, Magnus Carlsen, qui mène, avec 3,5 points sur 5. ▶

Romain Edouard, avec les Blancs au championnat d'Europe, joue et gagne, contre Vincent Keymer.

Solution de la semaine dernière : Fx5 (!!), et si la dame prend le f6, les blancs jouent De7 et les cases noires sont indéfendables !

ON S'EN GRILLE UNE ?

Par GAËTAN GORON

1	2	3	4	5	6	7	8	9
I								
II								
III								
IV								
V								
VI								
VII								
VIII								
IX								
X								
XI								

Grille n°1186

HORIZONTALEMENT
I. Création d'emirat pour les mirettes. **II.** Refoula # La fin du combat. **III.** L'influence capitale du I. dans le Golfe lui déplaît # 75 % de deux pays du Golfe. **IV.** Centre de sauvegarde # S'implante sur la muqueuse utérine. **V.** Implantée # N°1 en 32. **VI.** Cet Etat a accueilli les Jeux olympiques # Il en manque trois pour faire le drapeau olympique. **VII.** Ils peuvent constituer une gêne ethnique # Quand vient la lumière. **VIII.** Oxyde au nom planétaire # Un coup de fer sans coup férir ? Pas pour lui. **IX.** Soutenant à contribution. **X.** Femme de légendes. **XI.** Mises à exécution

Solutions de la grille d'hier
Horizontalement I. COURTS-JUS. II. OC. MAJORE. III. NRF. JOBIM. IV. TAIJIS. NI. V. JANTIER. VI. EJ. MERL. VII. JARS. OLEG. VIII. OPA. EMERI. IX. UHLAN. GOD. X. REED. RADE. XI. STRIDULES.

Verticalement 1. Entre la tisane et le lit 2. Louis d'Italie # Cette princesse n'en manquait pas 3. Elle est ici sans Cognacq # Il eut à tigres 4. Château de Diane de Poitiers # Premier prénom sur la Lune 5. Il a laissé Charlots et Sous-doués semer la zizanie # Autant que possible 6. Tête d'épingle # Animal des montagnes # Cible de tir hasardeux 7. Arme de chasse # Donne des preuves 8. D'aucuns l'ont négligé, la rougeole revient # Peau grasse 9. Ils prient loin du monde

Solutions de la grille d'hier
Horizontalement I. COURTS-JUS. II. OC. MAJORE. III. NRF. JOBIM. IV. TAIJIS. NI. V. JANTIER. VI. EJ. MERL. VII. JARS. OLEG. VIII. OPA. EMERI. IX. UHLAN. GOD. X. REED. RADE. XI. STRIDULES.

Verticalement 1. CONTRE-JOURS. 2. OCRA. JAPHET. 3. FIJ. RALER. 4. RM. JAMS. ADI. 5. TAJINE. EN. 6. SJÖSTRÖM. RU. 7. JOB. ILLEGAL. 8. URINE. ÉRODÉ. 9. SEMI-RIGIDES.

libemots@gmail.com

► SUDOKU 3942 MOYEN

5	8	6	3	1				
4		5	8					
1						8		
5	3	1				2		
4						8		
7			2	5	9			
3						6		
		4	9			3		
7	2	6	4	9				

SUDOKU 3941 MOYEN

4	6	2	8	5	7	1	3	9
1	5	3	9	6	2	4	7	8
9	7	4	1	8	3	5	6	2
6	1	7	2	9	4	5	3	8
2	3	4	5	7	6	1	9	0
8	9	5	4	1	3	7	2	6
5	4	6	3	2	1	8	9	7
3	2	9	7	4	6	5	1	8
7	8	1	5	9	2	3	4	6

SUDOKU 3941 DIFFICILE

9	6							
		7	8					5
		1	2					

SUDOKU 3941 DIFFICILE

6	4	5	8	2	9	7	1	3
7	8	9	1	3	5	2	6	4
9	1	2	4	6	8	3	7	5
1	2	3	5	7	4	6	8	9
3	4	6	7	9	1	5	2	8
5	6	7	8	9	2	4	3	1
7	8	9	3	1	5	6	4	2
9	1	2	6	4	8	7	5	3
1	3	4	5	7	9	2	6	8

Solutions des grilles d'hier

Par

MARIE OTTAVI

Photos

JULIEN MIGNOT

Arthur Cravan, poète-boxeur, né en Suisse, a disparu au large du Mexique en 1918, à l'âge de 31 ans. Le grand gaillard (il mesurait 2 mètres) aimait boire jusqu'à l'ivresse et suscitait le scandale partout où il allait. Ami de Duchamp et de Picabia, dadaïste avant l'heure, il s'est rendu célèbre pour avoir traîné ses contemporains dans la boue, Guillaume Apollinaire, André Gide et la peintre Marie Laurencin en tête. Son nom est réapparu il y a quelques mois, peint au feutre blanc sur la devanture d'un café du XVI^e arrondissement. Cravan est cité ici pour ce qu'il évoque d'outrecuidance et de liberté à feu vif. Franck Audoux, le propriétaire du lieu (1), et Youssef Li, son associé, déjà connu pour Fragments, ouvert dans le III^e arrondissement, y proposent de délicieux expressos, et des cocktails précis, épurés, radicaux, à toute heure de la journée. A la carte, pas de bière, ni de vin pour «attiser la curiosité de la clientèle», précise Franck Audoux. Et la pousser dans ses retranchements. L'endroit est proche du minuscule, recouvert de miroirs mercurisés et de fresques classées représentant des courses hippiques, le tout datant de 1911, comme le lotissement qui l'abrite, érigé rue Jean-de-la-Fontaine par Hector Guimard. En choisissant de s'installer dans ce XVI^e faussement lointain, tous deux voulaient s'inscrire dans une histoire, sans nostalgie ni passésismes. «Ce lieu correspondait exactement à ce qu'on cherchait», explique Youssef Li. Parce qu'on est convaincus que Paris est petit. Nous voulions être un bar de quartier et de destination. Nous sommes entourés de lieux forts : des bâtiments de Mallet-Stevens, de Guimard, non loin du Palais de Tokyo et du Trocadéro. Les gens du quartier y sont très attachés, ils ont envie qu'il devienne cool. Beaucoup veulent que le XVI^e prenne. C'est assez étonnant. Il y a une vraie dynamique et même une sorte de militantisme. Je rencontre peu de gens qui me disent "je suis né dans le X^e, j'y reste". C'est le cas dans le XVI^e.» Les cocktails servis au comptoir sont aussi les personnages principaux du livre (2) de Franck Audoux, édité en anglais et dédié au style français de l'entre-deux-guerres. Un ouvrage qui est à la frontière entre le livre d'histoire, de recettes et le guide touristique. Au final, c'est aussi un hommage aux bartenders, aux buveurs et autres bêtes de concours comme ceux qui étaient organisés, à l'époque, à Paris et en

province. Franck Audoux s'est nourri des journaux et des éditions anciennes qu'il collectionne depuis quelques années. La couverture du livre rappelle les calligrammes d'Apollinaire où les mots s'entrecroisent et finissent par composer un dessin autant qu'un poème graphique.

«Remuer». Que buvait-on dans les Années folles jusqu'aux prémisses de la Seconde Guerre mondiale? Et, surtout, comment buvait-on en France entre les deux conflits? Les cocktails sont apparus au pavillon américain de l'Exposition universelle de Paris en 1900. Les bars – très fréquentés par les gens du turf, les jockeys et les propriétaires d'écuries – sont réservés aux hommes. Quand les Etats-Unis font leur entrée dans le premier conflit mondial et que l'alcool est prohibé chez eux, les riches Américains vont boire à Cuba, à Londres et Paris, même si on peut encore trouver des lieux de soif aux Etats-Unis : «Les journalistes européens étaient surpris de constater à quel point on pouvait boire facilement. A New York, il n'y a jamais eu autant de bars cachés et clandestins qu'à cette période», rappelle Franck Audoux. La prohibition américaine, tombée en 1919, a fait une heureuse : la France et ses soldats de comptoir. De nombreux bartenders s'installent en Europe. Après-guerre, Paris, capitale de la victoire, profite de cette première vague. Le cocktail connaît le succès au moment où le tourisme de masse se développe. Les ouvriers des classes populaires boivent des apéritifs, quand les cocktails sont réservés aux riches. A Paris la cosmopolite, se côtoient des Américains et des Anglais, des Italiens tournant le dos à Mussolini, des Allemands fuyant le nazisme. Les Polonais sont là aussi pour reconstruire la France. Des critiques culinaires encouragent la dégustation de cocktail de qualité française et militent pour le travail des produits, avec de la passion. Au moment où la presse titre que l'heure du cocktail a remplacé celle du thé, ses détracteurs le vilipendent. Le monopole viticole voit d'un mauvais œil cette concurrence jugée plus chic. La classe ouvrière est déjà victime de son goût prononcé pour l'absinthe, au tour de la bourgeoisie d'être envirée par de nouvelles boissons affriolantes et colorées. Avant que la Seconde Guerre mondiale ne dévaste à nouveau l'Europe, les riches français et anglo-saxons en visite dans le pays passent beaucoup de temps dans les palaces, à boire en devisant. Plus qu'un effet de mode, les cocktails sont alors un phénomène de société. Ils coûtent 1 franc, sentent bon l'Amérique et l'art de

•••



Youssef Li et Franck Audoux, le 5 mars, chez Cravan à Paris.

cravan

un shake et l'addition

Dans ce mini-café historique du XVI^e arrondissement parisien, exit le vin et la bière. Franck Audoux, ex-Chateaubriand et auteur d'un livre sur les cocktails français de l'entre-deux-guerres, et Youssef Li, à la tête de Fragments, y servent des préparations précises et inspirées, de jour comme de nuit.

FOOD //

Ci-dessous, le *Tunnel*, twist negroni (gin, vermouth, Campari) avec zeste de pamplemousse.



Le Mad Collins, gin et gingembre.

••• vivre à la britannique. En 1923, Louis Delluc donne sa version de cet attribut du bonheur à l'état liquide dans *l'Homme des bars*: «*Le cocktail, ce n'est pas ceci plus cela. C'est une façon d'ajouter les choses ensemble. Il faut remuer. C'est le créateur de cocktail qui fait le mélange. Le charme du bar vient de l'agitateur des éléments.*» Franck Audoux décrit le monde dans lequel le cocktail s'est établi et une quête généralisée de plaisirs. Son livre est nourri «d'instantanés, de cultural snapshot comme disent les Anglais, précise-t-il. Je voulais raconter l'âge d'or des cocktails». Il a ajouté une soixantaine de recettes, populaires à l'entre-deux-guerres, qu'il revisite aujourd'hui dans son établissement de l'ouest parisien.

Féru de littérature américaine, il voulait aussi raconter le goût pour l'ivresse de la «lost generation». Car Hemingway, Fitzgerald et leurs camarades écrivains se sont retrouvés dans l'Hexagone quand Paris était une fête. Eux aussi se sont emparés des cocktails comme d'autres artistes: Jean Cocteau, Maurice Sachs, Raymond Radiguet, Simenon, Drieu la Rochelle. Tous picolent (des cocktails très fortement dosés) et écrivent, dessinent, philosophent. Ils s'approprient cette nouvelle culture faite de boissons alcoolisées, de charleston, de cigarettes, de cocaïne et de jazz, apporté par les soldats noirs des régiments de la Première Guerre mondiale. Le Boeuf sur le toit, qui tire son nom d'une pièce musicale de Jean Cocteau, est l'un des épicentres parisiens de la vague. Sur l'un des murs du cabaret, les clients peuvent admirer *l'Eil cacodylate* de Francis Picabia (1922), témoignage de ces Années folles.

L'œuvre de l'artiste dada aurait pu trôner chez Cravan. Elle est composée de petits mots griffonnés par les proches du peintre, choses anodines que Picabia transforme en tableau.

Acidité. C'est tout ce qu'affectionne Franck Audoux. Le geste, la matière, les références à plusieurs mondes. «Né au siècle dernier», il a suivi des études d'histoire avant de travailler dans l'art contemporain puis de bifurquer vers la restauration à Paris, au Chateaubriand et au Dauphin où il s'est formé aux côtés d'Inaki Aizpitarte. Là-bas, il a organisé des soirées où il proposait des accords cocktails-mets, invitant des bartenders réputés à venir présenter leur travail. Chez Cravan, l'enjeu

n'est pas d'attirer les amoureux des mixtures d'antan, mais d'offrir des cocktails qui vont à l'essentiel, simples et beaux, avec une obsession des saveurs qui demande beaucoup de travail en amont. Dans son antre, avec Youssef Li, ils servent aussi une cuisine de bar qui n'a rien d'anecdotique. On y mange par exemple des coques sauvages péchées à pied en Bretagne, plongées dans l'eau, à déguster avec du beurre légèrement ailé ou des chips de potimarron, avec de l'échalote confite, de la crème d'oignon sur un œuf mollet. Les boissons, elles, sont adaptées de vieilles recettes, remises au goût du jour. A l'entre-deux-guerres, on servait beaucoup de gin, de cherry, de xérès, de vermouth. Un siècle plus tard, on boit des *Troca* (vermouth, picon, curaçao), des *Tunnel* (gin, dry & sweet vermouth, Campari) et un *Royal Basilic* très mesuré, qui nous fait oublier tous ces kirs royaux désastreux, gorgés de sirop industriel. Ici, le champagne est coiffé d'une infusion de fleur de basilic de Sicile qui lui donne de la hauteur, conserve son acidité, avec un résultat très peu sucré grâce à la fleur séchée. «C'est très représentatif de ce qu'on fait. On veut rester concentrés sur la qualité et l'équilibre, car pendant longtemps la forme a pris le dessus sur le fond, dans les cocktails», détaille Franck Audoux. Arthur Cravan, s'il ne s'était pas perdu dans le Pacifique, n'aurait pas trouvé mieux pour satisfaire son caractère mal trempé. ♦

(1) 17, rue Jean-de-La-Fontaine (75016). Ouvert tous les jours de 8 heures à 23 heures.

(2) *French Moderne: Cocktails from the 1920's & 1930's*, de Franck Audoux, éd. Rizzoli. 208 pp., 29,95 €.



VU DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

LES PÉCHÉS MIGNONS DE BARBARA ÉVENOT, CUISINIÈRE DANS LA SÉRIE «PLUS BELLE LA VIE», DEPUIS 2009

- Carpaccio de Saint-Jacques, mousse d'avocat, croquant de radis, sauce citron vert
- Filet de loup
- Filet de bœuf sauce Périgueux (vin blanc, beurre, truffes noires)
- Risotto aux champignons
- Risotto aux gambas
- Biscuits whoopies (macarons américains).

A retrouver également dans la newsletter «Tu mitonnes», envoyée chaque vendredi aux abonnés de Libération :

le menu VIP, la quille de la semaine, le tour de main, des adresses, la recette du week-end...

Langue bien pendue

Nick Conrad Le rappeur de Noisy, connu et condamné pour son titre «Pendez les Blancs», plaide la dénonciation du racisme anti-Noirs.



Le théorème rappologique indique que si ton nom tourne plus vite qu'un joint en soirée, si les machines à café assistent impuissantes à la question fatidique : «*T'as vu le Noir qui chante Pendez les Blancs (PLB) ?*», alors sortir vite un album-tu-dois. Quelques jours après la parution de son opus *Révolution 2.0*, nous rencontrons le rappeur Nick Conrad, la clope au bec au Jardin d'acclimatation. Lors de la séance photo dans le bois de Boulogne, il suit les instructions de notre photographe. L'homme sec et nerveux mesure deux mètres, a les yeux tirés et le crâne rasé. Il est souriant mais dans le contrôle. Son jean noir tombe sur sa paire d'Air Jordan 11 Concord. Il arbore fièrement une tunique en coton matelassé du Cameroun. «*C'est fait par ma grand-mère.*» Une veste en jean bleu délavée casse le noir sur noir. Sur la route qui mène au café, il s'en grille une. On lui refuse la terrasse, par peur de se faire enfumer. Il aspire une dernière fois le temps les yeux plissés et nous rejoint. Moonwalkons.

17 septembre 2018, Nick Conrad, rappeur confidentiel, publie son clip *Pendez les Blancs*. Débusqué une semaine plus tard

par des militants proches de l'extrême droite estomaqués de la dureté des paroles. «*Je rentre dans des crèches, je tue des bébés blancs/ Attrapez-les vite et pendez leurs parents.*» En plus, Dieudonné a relayé. La République tremble. Réprobation unanime du gouvernement et de nombreuses associations antiracistes. L'artiste est condamné à 5 000 euros d'amende avec sursis. Nick Conrad doit en plus verser 1 000 euros de dommages et intérêts à l'Agf Alliance générale contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne dont le président est un ancien du FN. Et aussi à la Licra qui soutient une pièce de théâtre empêchée par le Cran à la Sorbonne, où les acteurs blancs arborent des masques noirs, «*au nom d'une liberté artistique que la Licra me refuse,*» déplore Nick Conrad. Au plus fort de la tempête, entre divulgation d'identité, raids numériques nau-séabonds et menaces de mort, Nick Conrad perd son emploi de réceptionniste en CDI dans un hôtel de luxe. Une journaliste américaine prend l'avion pour le voir : «*What's going on ?!*» Nick Conrad dit dénoncer le racisme à travers l'évocation «à l'envers» des atrocités vécues par les peuples noirs qui

LE PORTRAIT

habitent, depuis fort longtemps, une sacrée blessure. Dans le texte et le clip, les références au Code noir et au film *American History X* sont évidentes. «*Black History X, ça n'est que le commencement/Fort de l'enseignement que j'ai reçu tout ce temps/ J'suis venu inverser le commerce gulaire-train.*» Et si non, quel était le but, percer vite ? «*Le texte appelle à ouvrir le débat. On nous dit d'avancer, mais c'est impossible de le faire sans affronter ce passé commun qui ne passe pas.*» Il explique que c'est précisément la tourmente qui a donné naissance à l'album autoproduit «*imprévu*». «*PLB a bousculé pas mal de choses. Il y a clairement un avant et un après. Fallait extérioriser.*» Cofondateur du label Pharaonicks Entertainment, il cuisine démons et des mots en indé. Il se consacre au rap sans pouvoir en vivre, pour l'instant. «*Je me bats et me débrouille.*» Retiré de YouTube et des plateformes de streaming, le morceau *PLB* a fait grand bruit mais n'a pas rapporté un sou. Une maigre poignée de rappeurs lui témoigne un soutien planqué. Et lui leur fait valoir en retour : «*Assume ta position en public, sinon c'est inutile.*»

A 11 ans, il plonge dans la marmite du rap avec la maladie. «*J'ai écrit mon premier texte le 4 janvier 1994 sur mon lit d'hôpital. J'avais besoin d'exprimer ce que j'avais sur le cœur, ce que je vivais sur le moment.*» Il est atteint de la drépanocytose, une maladie génétique qui touche principalement les populations noires et afrodescendantes. 50 millions de personnes sont touchées dans le monde avec 300 000 nouveaux cas chaque année. «*Ma mère ne pensait pas que j'allais atteindre les 30 ans.*» La maladie façonne son rapport abrupt à la vie. Vivre à vive allure, impatient de faire et dire, incapable de se projeter. Depuis 1999, il est abonné au STA (syndrome thoraïque aigu), une crise récurrente chez les personnes atteintes d'anémie falciforme, l'autre nom de la maladie. Flirt macabre : «*J'ai failli mourir trois fois.*» Il se remémore sa scolarité perturbée. Re-retour au collège avec la boule à zéro : «*Wesh le cancéreux !*» Bande à part. Drépanocytose, métaphore de sa condition noire : agressions de skinheads, discriminations à l'embauche, humiliations au travail... Suprémaciste noir ? Il rit. «*On est en bas de l'échelle, nous.*» A 19 ans, il enregistre son premier album mais ne le sort pas. «*Mon écriture est trop dure.*» Six ans plus tard il sort un projet jazzy «*pour contrer [son côté trop frontal].*»

Nick Conrad lâche des bribes de sa vie. Le rappeur est en couple. Il fait partie d'une fratrie de trois. Son père, fringant diplomate camerounais avec le swag de *Denzel Washington dans Unstoppable*, débarque en France fin 1970. Déclassé. Il perd son emploi à cause de «*problèmes familiaux*». Le daron finit manœuvre par défaut, et se cogne à un plafond de verre épais. «*Ça fait mal.*» Perte de capital économique et social, mais la culture prime. Daddy est mélomane : Marvin Gaye, Duke Ellington, Miles Davis... la liste est longue.

Sa mère ? «*Contrairement à ce que j'ai pu entendre, elle ne travaille pas pour la mairie.*» Il ajoute : «*Mes parents n'ont transmis un bagage intellectuel et culturel important.*» Ils sont protestants, lui se dit «*spirituel*». A 6 ans, il les tanne et entre au conservatoire. Le gamin prend plaisir à apprendre le solfège et à lire les partitions, mais se lasse de jouer Brahms, Haendel ou Vivaldi. Impatient, il veut jouer du jazz. Uppercut musical à 8 piges : «*Bouge de là MC Solar. Du jazz et de la poésie urbaine. Je découvrira le rap sans le savoir.*» La famille vit à Noisy-le-Grand au quartier du Champy, «*territoire prioritaire*» selon le jargon bureaucratique. Il vit toujours dans le coin. Le trentenaire a sa carte d'électeur, dit se plier volontiers au rituel républicain. Mais depuis la discorde *PLB*, il ne sait plus s'il continuera de voter.

Il a adoré ses études en hôtellerie-restauration (bac pro). Elles lui ont fait aimer la France pour «*le savoir-faire et l'exigence qu'elle met dans sa cuisine*». Sourire niais et gourmandise enfantine. Il fait son devoir d'inventaire à la Prévert des fruits de la «*French Qualität*» : «*Vins, carottes vichy, kouglof...*» et autres spécificités culinaires régionales. Le major de promo se révait «*sommelier ou chef de rang*». ♦

Par **BALLA FOFANA**
Photo **RÉMY ARTIGES**